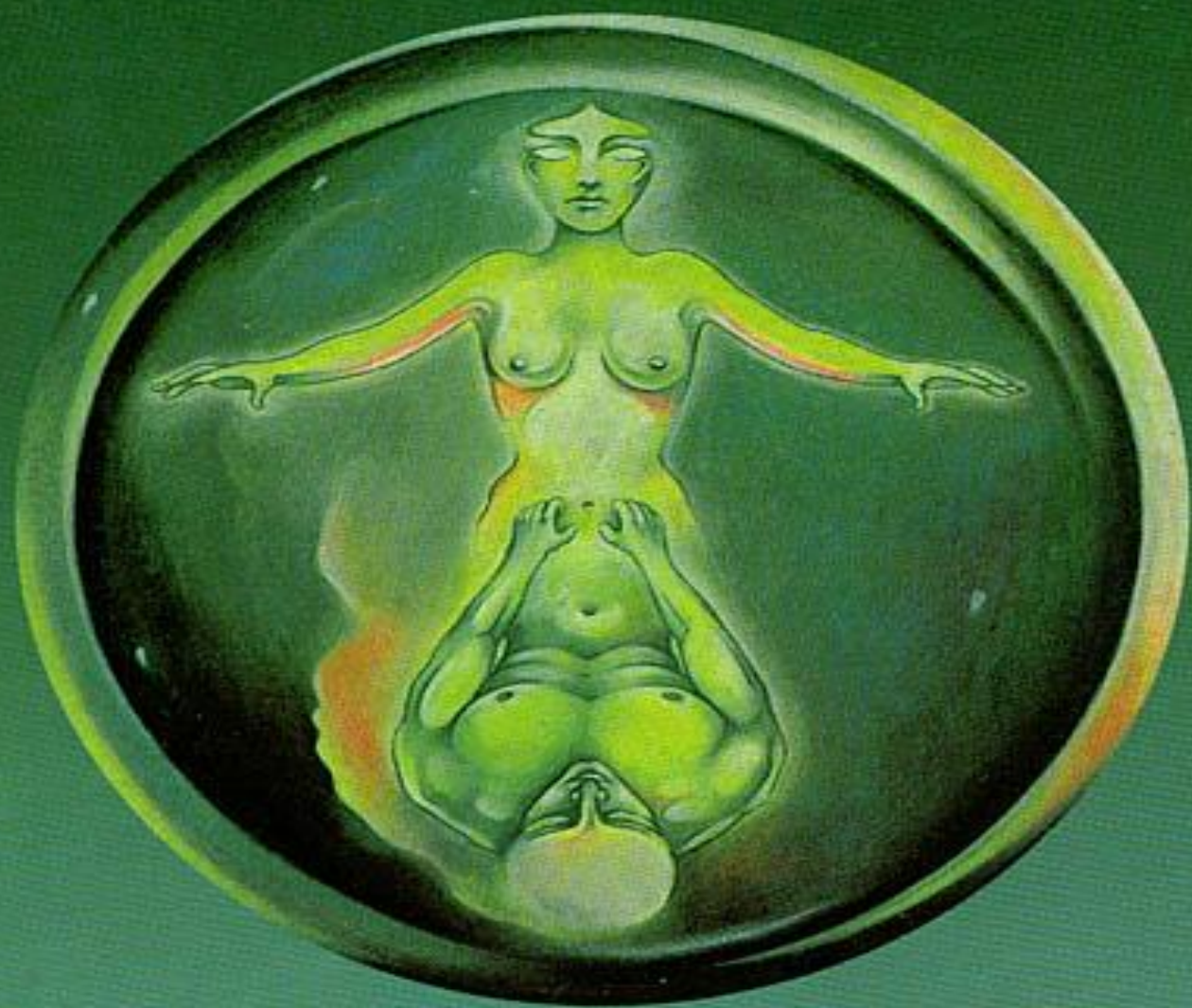


présence du futur

john varley

persistance de la vision



denoël

John Varley

Persistance de la vision

nouvelles

*Traduit de l'américain
par Michel Deutsch*



Denoël

Titre original :
PERSISTENCE OF VISION
(Dial Press / James Vade New York)

© John Varley, 1978
et pour la traduction française
© Éditions Denoël, 1979.

Dans le chaudron

Il ne faut jamais rien acheter d'occasion dans les banques d'organes. Un bon conseil : si vous voulez faire un tour sur Vénus, attendez d'être arrivé sur Vénus pour vous équiper.

Je regrette de ne pas avoir attendu, mais, alors que je faisais du lèche-vitrines à Copratès quelques semaines avant mon départ en vacances, le hasard voulut que je tombe sur cette petite boutique et je me suis laissé persuader d'acheter un œil infra à un prix très avantageux. J'aurais dû commencer par me demander ce qu'un œil infra fabriquait sur Mars.

Réfléchissez un peu : sur Mars, personne ne met d'œil infra. Si l'on veut voir la nuit, il est beaucoup plus économique de se payer un nyctascope que l'on peut ôter quand le soleil se lève. Par conséquent, si cet œil avait échoué là, c'était qu'il avait été acheté à un touriste arrivant de Vénus. Et allez donc savoir depuis combien de temps il moisissait dans ce bocal quand le petit vieux à la langue si bien pendue m'a fait son boniment, soi-disant que cet œil avait appartenu à une adorable institutrice d'âge canonique qui n'avait jamais... Je vous fais grâce de la suite.

Vous avez probablement déjà entendu le refrain.

Si seulement ce bidule à la noix s'était détraqué avant que je quitte Vénusburg ! Vénusburg, vous connaissez ? Des marécages perdus dans le brouillard, des hôtels en carton-pâte, une petite ville où l'on risque de se faire assommer à tous les coins de rue, où l'on peut perdre une fortune dans les tripots, acheter toutes les voluptés de l'univers connu, chasser les monstres préhistoriques qui barbotent dans les marigots fétides aux portes mêmes de l'agglomération où les coches des marais vous

conduisent d'une giclée. Vous connaissez ? Alors, vous savez sûrement qu'après les heures ouvrables – quand on éteint les holos, que la bourgade redevient un banal amas de dômes argentés tapis dans la nuit sous une température de 425° et une pression atmosphérique qui vous flanque la sinusite rien que d'y penser, quand les boîtes à touristes sont fermées – qu'il n'est pas difficile de se rendre à l'une des agences de location d'organes groupées autour du spatioport pour se soumettre à une intervention médicanique. On accepte l'argent martien, on honore votre carte Solaire-Express. Il n'y a qu'à entrer. On n'attend même pas.

Seulement...

J'avais pris le dirigeable quotidien quelques heures à peine après m'être posé à Vénusburg, heureux comme un poisson dans l'eau. Mon œil infra fonctionnait à merveille. Ce ne fut qu'en arrivant à Cui-Cui qu'apparurent les signes précurseurs de mes futurs ennuis. Presque rien, à peine sensibles : juste un voile quasi imperceptible au niveau de la vision périphérique, côté droit. Je n'avais que trois heures à passer à Cui-Cui avant que le ballon décolle à destination de Dernière Chance. J'avais envie de flâner et aucune intention de perdre le peu de temps dont je disposais pour baguenauder en allant dans un centre d'organes faire réparer mon œil. S'il continuait à battre de l'aile quand je serais à Dernière Chance, je m'en occuperais à ce moment-là.

Cui-Cui était plus conforme à mes goûts que Vénusburg. Les probabilités y étaient moins astronomiques. Quand on se balade dans Vénusburg, il y a environ neuf chances sur dix pour que les gens que l'on croise ne soient pas vraiment des êtres humains. Les neuf dixièmes des passants sont des projections holos destinées à pimenter un peu le décor et à meubler les rues pour qu'elles n'aient pas l'air aussi vides. J'en avais vite eu assez des souteneurs aux costumes voyants, que le regard traversait de part en part, qui me proposaient des éphèbes et des filles de tous les âges. Pour quoi faire ? Essayez seulement de toucher ces ravissantes créatures !

À Cui-Cui, les probabilités sont de cinquante-cinquante. Et l'atmosphère n'est pas l'ambiance de la décadence et de la

corruption : il y règne un rude climat de ville-frontière. Une boue tout à fait convaincante recouvrait les rues, et les façades de bois des magasins étaient de bon goût. Certes, je n'appréciais que modérément les dragons à huit pattes et aux yeux pédoncules que l'on rencontre à tout bout de champ mais, si j'ai bien compris, ils sont là pour perpétuer le souvenir du type qui a donné son nom à la ville. Moi, je veux bien, mais je ne suis pas sûr qu'il aurait aimé qu'une de ces satanées bestioles passe à travers lui comme un tank de douze tonnes fait d'une impalpable poussière.

J'avais à peine eu le temps de « mouiller » mes pieds dans les « flaques » que le ballon était prêt à reprendre l'air. Et mon œil n'avait plus de voile. Je m'embarquai donc à destination de Dernière Chance.

Bien que ce nom eût dû me faire tiquer. Et j'ai eu largement l'occasion d'avoir la puce à l'oreille. Une fois arrivé, je fis mes dernières emplettes avant de m'enfoncer dans le bush. Là où j'allais, ce n'étaient pas les stations de ravitaillement en air qui encombraient l'horizon et je décidai qu'un filautrain me rendrait service.

Peut-être n'en avez-vous jamais vu ? C'est ce que la science moderne a trouvé de mieux pour remplacer le sac à dos et le mulet bien que, sur le terrain, les filautrains rappellent plutôt les porteurs qui cheminent flegmatiquement derrière le Chasseur blanc, des ballots de provisions en équilibre sur la tête, comme on en voit dans les vieux films. La chose est constituée d'une paire de jambes métalliques exactement de la même longueur que les vôtres qui portent votre matériel, et d'un cordon ombilical relié à la partie terminale de votre moelle épinière. Cet engin vous permet de vivre en surface pendant quatre semaines alors que le poumon vénusien ne vous autorise que cinq jours d'autonomie.

Le mécanicien auquel je m'adressai me fit m'allonger sur la table, le dos ouvert, pour poser les tubes faisant communiquer les réservoirs d'air du filautrain à mon poumon vénusien. C'était l'occasion ou jamais de lui demander de vérifier mon œil. Il aurait sans doute accepté puisque, pendant qu'il y était, il examina et testa mon poumon gratuitement. Il me demanda où

je l'avais acheté. Sur Mars, lui répondis-je. Il émit un gloussement, m'assura que l'organe lui paraissait être en parfait état de marche et me donna quelques conseils : ne jamais laisser le niveau d'oxygène descendre trop bas et toujours penser à le recharger avant de sortir d'un dôme pressurisé, même pour quelques minutes. Je lui répondis que j'étais prévenu et que je ferais attention. Il connecta alors les nerfs à une douille de métal insérée dans le bas de mon dos, effectua différents essais, et ce fut terminé.

Je ne lui avais pas demandé de vérifier mon œil infra. Cela m'était tout bonnement sorti de la tête. Je n'étais même pas encore allé en surface et n'avais donc pas eu vraiment l'occasion de l'expérimenter. Oh ! certes, les choses n'avaient pas tout à fait le même aspect, même à la lumière visible. Les couleurs étaient modifiées, il y avait très peu d'ombres et l'image résultante était plus floue que celle que me donnait mon autre œil. Quand je les fermais tous les deux, l'un après l'autre, la différence était sensible. Mais je n'y pensais pas.

Le lendemain, je pris donc place à bord du ballon dirigeable à l'heure du vol hebdomadaire à destination de Lodestone, une ville minière située aux confins du désert de Fahrenheit. Je n'avais d'ailleurs pas encore percé le mystère : comment fait-on, sur Vénus, pour distinguer un désert de n'importe quoi d'autre ? Quelle ne fut pas ma fureur quand je constatai que, bien que l'aéronef ne fût rempli qu'à la moitié de sa capacité, je devais acquitter le prix de deux places : une pour moi et une pour mon filautrain. Ma première impulsion fut de poser ce foutu machin sur mes genoux mais j'y renonçai après une tentative de dix minutes que je fis au dépôt. C'était hérissé d'arêtes vives et d'angles pointus – et le voyage allait être long. Alors, j'ai payé. Mais ces frais inattendus faisaient un sérieux trou dans mon budget.

Après Cui-Cui, les étapes étaient plus courtes et les parcours plus ardu. Cui-Cui est à deux mille kilomètres de Vénusburg et il faut encore en franchir mille pour atteindre Lodestone. Après, les communications sont aléatoires. Je finis quand même par comprendre comment les Vénusiens définissent le désert : c'est un endroit qui n'est pas encore habité par les êtres humains.

Tant que je pourrais emprunter un dirigeable régulier, ce ne serait pas encore le désert.

De saut de puce en saut de puce, j'aboutis à Prospérité, une petite bourgade dont la population s'élève à soixante-quinze humains plus une loutre. Cette dernière folâtrait dans l'étang de la place publique et je me dis que ce devait être une projection holo car Prospérité ne m'avait pas l'air d'être assez prospère pour s'offrir un vrai bassin avec de la vraie eau. Ce en quoi je me trompais. C'était une ville de passage où les prospecteurs venaient s'approvisionner. Le genre de ville qui peut s'évanouir du jour au lendemain si ceux-ci vont ailleurs. Les commerçants embarquent tout et partent avec leurs paquets. Dans une ville-frontière, le rapport entre ce que l'on voit et ce qui existe réellement est de l'ordre de cent à un.

J'appris avec un considérable soulagement que les seuls aérostats que je pouvais prendre à Prospérité allaient précisément dans la direction d'où je venais. Dans l'autre sens, il n'y avait aucune liaison. La nouvelle me fit plaisir : il ne me restait plus qu'à m'enfoncer dans le désert en compagnie d'un guide.

Ce fut alors que mon œil me lâcha complètement.

Je me rappelle que j'en fus ennuyé. Rien de plus. Je n'étais pas vraiment furieux. C'était un contretemps, pas une catastrophe. Ça allait me faire perdre du temps et m'occasionner des frais supplémentaires, voilà tout.

Je ne tardai pas à comprendre que je m'illusionnais. Quand je demandai au guichetier (la billetterie était installée dans un saloon qui faisait en même temps office de pharmacie et de galerie marchande : il n'y avait pas de gare à Prospérité) où je pourrais trouver quelqu'un qui me vendrait et me poserait un œil infra, il me rit au nez :

« Vous ne trouverez personne, mon vieux, me déclara-t-il. Ici, ça n'a jamais existé. Avant, il y avait un mécanicien à Ellsworth, à trois étapes d'ici par la navette locale, mais cela fait maintenant un an qu'il s'est installé à Vénusburg. Le plus près, ce serait à Dernière Chance. »

J'étais stupéfait. Évidemment, je me rendais dans les Terres Mortes mais je n'avais pas imaginé un instant qu'un centre de

population ne disposerait pas de quelque chose d'aussi indispensable qu'un atelier de mécanisme. Autant ne pas vendre d'air ! Les gens pouvaient parfaitement mourir dans ce trou ! Je me demandai si le gouvernement planétaire était au courant de cette scandaleuse situation.

Mais qu'il le fût ou non, il était évident que lui écrire une lettre incendiaire ne servirait à rien. J'étais coincé. Je fis quelques rapides calculs : si je retournais acheter un œil neuf à Dernière Chance, il ne me resterait plus assez d'argent pour revenir à Prospérité et repartir ensuite pour Vénusburg. Et mes vacances seraient gâchées parce que j'avais acheté un œil d'occasion. Voilà ce que c'est de faire des économies de bouts de chandelle !

« Qu'est-ce qu'il a, votre œil ? s'enquit le guichetier.

— Hein ? Oh, je ne sais pas. C'est-à-dire qu'il ne fonctionne plus, voilà tout. Il est aveugle, c'est là le problème. » Remarquant la manière dont il l'examinait, je m'accrochai à ce fétu de paille : « Dites, vous ne vous y connaissez pas un peu, par hasard ? »

Il secoua la tête et me sourit tristement.

« Non. J'ai juste quelques petites notions par-ci par-là. J'étais en train de penser que si c'est les muscles qui vous causent vos ennuis, un mauvais repérage ou quelque chose dans ce genre...

— Non. Il n'a plus aucune vision.

— Dommage. Ça me fait l'effet d'un nerf claqué et, là, pas question que j'y touche. Je ne suis qu'un rafistoleur. Alors, ajouta-t-il avec un claquement de langue empreint de commisération, vous voulez un billet pour retourner à Dernière Chance ? »

Je ne savais pas très bien ce que je voulais. Ce voyage, je le préparais depuis deux ans. J'étais presque prêt à le prendre, ce billet de retour. Et puis, je me dis : Zut ! Rien à faire ! Puisque j'étais là, autant visiter les lieux, au moins, avant de me décider. Peut-être que quelqu'un pourrait m'aider. Je revins sur mes pas dans l'intention de demander à l'employé s'il connaissait une personne capable de me donner un coup de main. Il répondit à ma question avant même que j'eusse ouvert la bouche :

« Je voudrais pas vous donner trop d'espoir, fit-il en passant une main épaisse sur son menton. Rien n'est moins sûr, comme je dis, mais...

— Oui. De quoi s'agit-il ?

— Eh bien, il y a une petite qui habite dans le coin... férue de mécanisme, qu'elle est. Elle bricole ici et là à rendre des petits services comme ça aux gens. Elle s'appareille elle-même. Vous voyez le genre ? L'ennui, c'est qu'elle est farfelue, c'est rien de le dire, et quand elle vous aura trafiqué, ça risque d'être encore pire qu'avant.

— Je ne vois pas comment ce serait possible. Cet œil ne marche plus du tout. Comment pourrait-elle le détériorer davantage ? »

Il haussa les épaules.

« C'est vous que ça regarde. Vous avez des chances de la trouver en train de traîner du côté du square. Si elle n'y est pas, cherchez dans les bistrots. Elle s'appelle Braise. Elle se balade toujours avec une loutre. Mais vous la reconnaîtrez quand vous la verrez. »

Je n'eus pas de difficulté à dénicher Braise. Je retournai simplement au square. Elle était assise sur la margelle du bassin, en train de se tremper les pieds dans l'eau. Sa loutre batifolait sur le petit toboggan, follement heureuse, semblait-il, d'avoir trouvé la seule pièce d'eau existante dans un rayon de mille kilomètres.

« Vous êtes bien Braise ? » demandai-je à la jeune fille en m'asseyant à côté d'elle.

Elle me décocha un de ces regards troublants que les Vénusiens réservent aux étrangers. Cela tient au fait qu'ils ont un œil bleu ou marron, alors que l'autre est entièrement rouge et dépourvu de blanc. J'étais dans le même cas, moi aussi, mais je n'étais pas obligé de regarder mes yeux.

« Et à supposer que ce soit moi ? »

Elle avait dix ou onze ans d'âge apparent et je pressentis intuitivement que mon estimation ne devait sans doute pas être très loin de la réalité. Mais comme elle s'y connaissait, paraissait-il, en mécanisme, je pouvais me tromper. Elle s'était

un peu trafiquée elle-même mais il était naturellement impossible de dire jusqu'à quel point. Surtout dans le rayon esthético-cosmétique. Elle n'avait pas un cheveu sur le crâne mais, à la place, un éventail de plumes de paon qui lui tombaient sans arrêt dans les yeux. Son cuir chevelu avait été transplanté sur ses mollets et ses avant-bras qui s'ornaient maintenant d'une cascade de longues mèches blondes. D'après son profil, j'étais certain que son crâne avait été passé à la lime et modelé à la pâte à os pour former l'infrastructure, reflétant le visage qu'elle désirait exhiber.

« On m'a dit que vous avez des lumières en médico-mécanique. Figurez-vous que cet œil s'est... »

Elle m'interrompit d'un reniflement dédaigneux :

« Je ne sais pas qui vous a raconté une chose pareille. Je suis tout ce qu'il y a de calée en médecine, je ne suis pas une vulgaire bricoleuse. Viens, Malibu ! »

Elle se leva. La loutre nous regarda tour à tour.

Je crois qu'elle n'avait pas envie de quitter le bassin.

« Attendez une minute ! Si je vous ai vexée, j'en suis désolé. Comme j'ignore tout de vous, je suis prêt à admettre que vous êtes plus ferrée dans ce domaine que n'importe quel autre habitant de cette ville. »

Elle se rassit et ne put se retenir de sourire.

« Alors, vous êtes dans le pétrin, c'est ça ? Et c'est moi ou personne ? Laissez-moi deviner. Vous êtes en vacances, c'est évident. Et le manque de temps ou le manque d'argent vous empêche de retourner à Dernière Chance pour vous adresser à un professionnel. » Elle me toisa de la tête aux pieds. « Je dirais que c'est plutôt le manque d'argent.

— Vous êtes tombée juste. Vous voulez bien m'aider ?

— Ça dépend. »

Elle se pencha vers moi et inspecta mon œil infra en plissant les paupières. Pour que je ne bouge pas la tête, elle l'immobilisa en plaçant ses mains contre mes joues. Je ne voyais rien d'autre que sa figure. Pas de cicatrices visibles. C'était déjà un bon point. Ses canines supérieures mesuraient environ cinq millimètres de plus que le reste de sa denture.

« Ne remuez pas. Où vous l'a-t-on posé ?

— Sur Mars.

— C'est bien ce que je pensais. C'est un perce-ténèbres fabriqué par la Northern Bio. Un modèle bon marché. Ils les vendent principalement aux touristes. Il doit dater de dix ou douze ans.

— Est-ce que c'est le nerf ? Le type à qui j'ai parlé...

— Non. » Elle se recula et se remit à patauger dans l'eau. « C'est la rétine. Le côté droit s'est décollé et il retombe sur la fovéa. Il n'était sans doute pas bien posé. Ces machins-là ne sont pas faits pour durer plus d'un an. »

Je poussai un soupir, m'envoyai une claque sur le genou, me mis debout et lui tendis la main.

« Oui, c'est sûrement ça. Eh bien, merci quand même. »

Elle eut l'air surprise.

« Où allez-vous ?

— Je retourne à Dernière Chance et, de là, sur Mars pour attaquer en justice une banque d'organes de ma connaissance. Il y a des lois contre ce genre d'escroqueries, là-bas.

— Ici aussi. Mais pourquoi repartir ? Je vais vous arranger ça. »

Son atelier faisait également office de chambre à coucher et de cuisine. C'était un simple dôme, sans même une holo, ce que je trouvais reposant après toutes ces maisons style ranch qui faisaient fureur à Prospérité. Je ne voudrais pas passer pour chauvin, je sais bien que, vivant comme ils vivent dans un désert au ciel bouché, les Vénusiens ont besoin d'une certaine stimulation visuelle. Néanmoins, je n'ai jamais apprécié ce besoin impératif d'illusions. Le voisin de Braise habitait une parfaite réplique du château de Versailles. Quand il éteignait sa holo, me dit-elle, ses possessions réelles auraient tenu dans un sac tyrolien. Y compris la holo.

« Qu'est-ce qui vous a amené sur Vénus ? me demanda-t-elle.

— Je suis venu en touriste. »

Elle me lorgna du coin de l'œil tout en me tamponnant la figure avec un anesthésique local. J'étais couché par terre

puisque'il n'y avait pas de meubles dans la pièce en dehors de quelques tables de travail.

« Très bien. N'empêche que nous n'avons guère de touristes dans ce coin perdu. Mais si je me mêle de ce qui ne me regarde pas, vous n'avez qu'à le dire.

— Vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas. »

Elle se redressa sur son séant.

« Parfait. Débrouillez-vous tout seul avec votre œil. »

Elle attendit, un demi-sourire sur les lèvres. Finalement, je souris à mon tour et elle se remit au travail. Elle choisit une espèce de cuiller dans le fatras d'instruments posés à côté d'elle.

« Je suis géologue amateur, lui expliquai-je. Spécialisé dans les minéraux. Je travaille comme employé de bureau mais je passe mes week-ends à chercher des roches dans la campagne. Je crois bien que les pierres sont la raison d'être de mon voyage. »

Elle extirpa l'œil de l'orbite dans laquelle elle glissa un doigt pour détacher adroitement la broche métallique fixée au nerf optique. Cela fait, elle examina le globe oculaire à la lumière.

« Vous pouvez vous relever. Faites couler un peu de cette solution dans votre orbite et battez des paupières. »

J'obéis et la suivis jusqu'à l'établi.

Elle s'assit sur un tabouret et, après avoir inspecté l'œil plus attentivement, elle y enfonça une seringue pour aspirer l'humeur aqueuse. Mon œil ressemblait maintenant à un œuf de tortue racorni par le soleil.

Elle l'incisa et commença à l'explorer avec précaution. Comme les longs cheveux qui ornaient ses bras la gênaient, elle s'arrêta le temps de les attacher à l'aide d'un bracelet de caoutchouc.

« Vous chassez les rochers, murmura-t-elle d'une voix rêveuse. C'est sûrement pour les pierres explosées que vous êtes venu.

— En effet. Comme je vous le disais, je ne suis qu'un géologue amateur. Mais j'ai lu des articles là-dessus et j'en ai vu une, un jour, dans la boutique d'un joaillier de Phobos. Alors, j'ai fait des économies et je me suis embarqué à destination de Vénus pour essayer d'en trouver une moi-même.

— Il ne devrait pas y avoir de problème. Ce sont les gemmes les plus faciles à trouver dans tout l'univers connu. Hélas ! Les gens du cru se voyaient déjà milliardaires. » Elle haussa les épaules. « Bien sûr, cela peut rapporter un peu, mais pas les fortunes dont tout le monde rêvait. C'est drôle. Elles sont aussi rares que les diamants autrefois et, par-dessus le marché, on ne peut pas les fabriquer artificiellement comme c'était le cas avec eux. Oh ! Je suppose que ce serait possible mais l'opération serait infiniment trop compliquée. »

Elle prit un minuscule outil avec lequel elle se mit en devoir de rebrocher la rétine à l'arrière du globe oculaire.

« Continuez.

— Hein ?

— Pourquoi ne peut-on pas en fabriquer en laboratoire ? »

Elle s'esclaffa.

« Oui, vous êtes vraiment un géologue amateur ! Si, je vous l'ai dit, on pourrait mais le coût serait prohibitif. Une foule d'éléments entrent dans leur composition. Beaucoup d'aluminium, je crois. C'est l'aluminium qui donne leur couleur rouge aux rubis, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ce sont les autres impuretés qui les rendent si belles. L'opération exigerait des pressions et des températures considérables. En outre, elles sont si instables que, le plus souvent, elles explosent avant que l'on ait obtenu le mélange convenable. Alors, il est moins onéreux d'aller les ramasser sur place.

— Et il n'y a qu'un seul endroit : au beau milieu du désert de Farenheit.

— Exactement. »

La remise en place de la rétine était terminée et, se redressant, elle examina le résultat de son travail d'un œil critique. Le sourcil froncé, elle recousut alors l'incision et réinjecta le liquide qu'elle avait pompé. Puis elle inséra le globe dans un calibre, braqua un laser dessus et, après avoir lu les chiffres sur un voyant, elle secoua la tête.

« Il fonctionne. Mais c'est un vrai rossignol que vous vous êtes fait refiler. L'iris est gauchi. Il fait une ellipse d'une

excentricité d'environ 0,24 et la distorsion ira en s'accroissant. Vous voyez cette décoloration brune à gauche ? C'est le signe d'une décomposition progressive du tissu musculaire provoquée par l'accumulation des toxines. Dans quatre mois, vous pouvez être sûr et certain d'avoir la cataracte. »

Je ne comprenais pas un mot de ce qu'elle racontait mais je fis la moue comme si je saisisais parfaitement.

« Mais tiendra-t-il aussi longtemps ? »

J'eus droit à un sourire minaudier.

« Parce qu'il vous faut une garantie de six mois ? Désolée, mais je ne suis pas membre de l'Association vénusienne de médecine. Toutefois, bien que cet engagement n'ait rien de légal, je pense pouvoir vous assurer sans risque qu'il devrait tenir quatre mois. Peut-être.

— Vous ne vous avancez pas trop, dirait-on.

— La pratique, vous savez. Nous autres, futurs médecins, nous devons toujours avoir l'œil aux poursuites judiciaires. Penchez-vous que je vous le réinstalle.

— La question que je me pose, fis-je tandis qu'elle connectait l'œil et le remettait en place dans mon orbite, c'est de savoir s'il n'est pas hasardeux de passer quatre semaines dans le désert avec cet œil.

— Oh si ! répondit-elle vivement – et j'éprouvai une accablante déception. Avec n'importe quel œil infra, se hâta-t-elle d'ajouter. Si vous partez seul.

— Je vois. Mais pensez-vous qu'il tiendra ?

— Lui ? bien sûr. Mais pas vous. C'est pourquoi vous allez me prendre au mot et accepter la proposition stupéfiante que je vais vous faire : prenez-moi comme guide. »

Je reniflai.

« Vous croyez ça ? Je suis navré mais je pars en solo. Dès le début, j'ai décidé que ce serait une expédition solitaire. Pourquoi pensez-vous que je cours la campagne à la recherche d'échantillons de roches ? Pour être seul, si vous voulez le savoir. » Je sortis mon compte-crédit de ma musette. « Bien. Combien vous dois-je ? »

Elle ne m'écoutait pas. Le menton dans la main, elle était songeuse.

« Il court la campagne pour être seul. Tu entends ça, Malibu ? » La loutre, couchée par terre, leva la tête. « Moi, par exemple, je sais ce que c'est, la solitude. C'est de la foule, c'est des grandes villes que je crève de nostalgie. Pas vrai, ma petite vieille ? »

La loutre ne la quittait pas des yeux, visiblement prête à tout approuver.

« Je comprends. Cent marks, ça vous va ? C'est à peu près la moitié de ce que m'aurait réclamé un mécanicien conventionné mais, comme je vous le disais, je suis un peu juste pour le moment.

— Vous ne voulez pas de moi pour guide ? C'est votre dernier mot ?

— C'est mon dernier mot. Comprenez-moi. Je n'ai rien contre vous. Je veux simplement...

— Je sais. Vous voulez être seul. Je ne vous demande pas un sou. Viens, Malibu. »

Elle se leva et se dirigea vers la porte. Soudain, elle se retourna.

« À la revoyure », me lança-t-elle en accompagnant ces mots d'un clin d'œil.

Il ne me fallut pas très longtemps pour comprendre la signification de ce clin d'œil. Au bout de la troisième ou de la quatrième fois, je m'inclinai devant l'évidence.

Le fait était que la présence d'un touriste dans ses murs sidérait Prospérité. Il n'y avait pas une seule agence de location, pas un seul hôtel dans toute la ville. Je m'y étais attendu mais je n'avais pas imaginé qu'il serait si difficile de trouver quelqu'un qui accepterait de me louer son cyclociel personnel si j'en offrais un bon prix. J'avais mis une coquette somme de côté en prévision d'exigences exorbitantes, convaincu que j'étais que les indigènes ne seraient que trop heureux d'estamper un touriste.

Mais rien à faire. À peu près tout le monde possédait un cyclociel et tous les propriétaires de cyclociel sans exception se refusaient à le louer. C'était un moyen de transport dont toutes les personnes qui travaillaient à l'extérieur de la ville – ce qui était le cas pour tout un chacun – ne pouvaient absolument pas

se passer. Et il n'était pas commode d'en acquérir un. Les dirigeables de marchandises étaient aussi rares qu'étaient aléatoires les vols passagers. Et les natifs qui déclinaient mes avances avaient tous invariablement une utile suggestion à me faire. Je ne suis pas têtue, je l'ai déjà dit, et après la quatrième ou la cinquième suggestion, je me retrouvai au square. Comme la première fois, elle était assise au bord du bassin à faire faire trempette à ses orteils. Malibu ne se lassait apparemment jamais du toboggan.

« Eh oui, fit-elle sans lever les yeux. J'ai en effet un cyclociel à louer. »

J'étais exaspéré mais il fallait faire comme si de rien n'était. J'avais l'épée dans les reins selon la formule consacrée.

« Est-ce que vous passez toutes vos journées ici ? On m'a dit de m'adresser à vous pour me procurer un cyclociel et de venir au square : je serais sûr de vous y trouver. C'est à croire que vous ne faites qu'un avec ce bassin. En dehors de ça, qu'est-ce que vous fabriquez dans la vie ? »

Elle me toisa avec morgue.

« Je répare les yeux infras à l'intention des touristes débiles. J'effectue aussi des interventions corporelles sur les habitants, seulement au double du prix qu'elles leur coûteraient à Dernière Chance. Et c'est du travail extra, même si ces rustres sont les derniers à le reconnaître. M. Lamara, le vendeur de billets, vous a sans aucun doute raconté de scandaleux mensonges à propos de mes talents. Les gens sont furieux parce que je tire avantage de la perte de temps et d'argent que représenterait pour eux un voyage à Dernière Chance où ils ne paieraient que des honoraires un peu gonflés au lieu d'avoir à déboursier les sommes fabuleuses que je leur réclame. »

Je ne pus m'empêcher de sourire tout en sachant qu'elle allait m'extorquer des sommes fabuleuses à moi aussi. Elle avait la technique.

« Quel âge avez-vous ? »

Je faillis me mordre la langue. L'âge est la dernière chose dont un enfant fier et à l'esprit indépendant aime parler. Mais elle m'étonna :

« Onze années terriennes du simple point de vue de la chronologie, c'est-à-dire juste un peu plus de six de vos années à vous. Mais, en temps réel, en temps interne, je n'ai pas d'âge, naturellement.

— Naturellement. Bien. En ce qui concerne ce cyclo...

— Naturellement. Mais je n'ai pas répondu à votre question... ce que je fais en dehors de venir m'asseoir ici. C'est une question sans objet parce que, ici, je contemple l'éternité. Je plonge dans mon nombril dans l'espoir d'apprendre la vérité profonde de la matrice. Bref, je fais mes exercices de yoga. » Elle regarda pensivement la loutre. « D'ailleurs, c'est le seul plan d'eau dans un rayon de mille kilomètres. »

Elle m'adressa un sourire et plongea. Elle fendit la surface de l'étang à la manière d'une lame et fila en direction de la loutre qui, dans sa joie, se mit à pousser des jappements déchaînés. Une vraie torpille ! Quand elle réapparut au milieu du bassin où jaillissaient et retombaient les jets d'eau, je lui criai :

« Et le cyclo ? »

Elle porta sa main en coupe à son oreille bien qu'elle ne fût guère à plus de quinze mètres.

« J'ai dit : Et le cyclo ? »

— Je n'entends pas. Venez me rejoindre. »

J'entrai dans l'eau en maugréant. C'était clair : le prix que j'aurais à payer, ce ne serait pas simplement en espèces sonnantes.

« Je ne sais pas nager.

— Ne vous inquiétez pas. Ce n'est nulle part beaucoup plus profond que ça. »

L'eau m'arrivait à la poitrine. J'avancai en barbotant sur la pointe des pieds jusqu'à la vasque, agrippai un relief de pierre et, faisant un rétablissement, je me hissai sur l'humide rebord de marbre vénusien où je me juchai, les jambes dégoulinantes.

Braise, au bas du toboggan, faisait des vagues avec ses pieds. Elle était allongée à même la pierre lisse. La cascade qui ruisselait le long du rocher ondoyait autour de sa tête et des gouttes tombaient de sa couronne de plumes. Une fois de plus, je ne pus réprimer un sourire. Si le charme avait été une denrée que l'on puisse mettre en vente, elle aurait été riche. Qu'est-ce

que je raconte là ? On ne vend jamais rien d'autre que du charme, si l'on va au fond des choses. Je me ressaisis avant qu'elle n'essaie de me fourguer le pôle Nord et le pôle Sud et, en un clin d'œil, je la vis à nouveau telle qu'elle était en réalité : une gamine cupide et rusée.

« Un milliard de marks solaires l'heure, pas un sou de moins », laissa tomber l'adorable petite bouche.

Il était inutile de discuter une proposition pareille.

« Et c'est pour me dire ça que vous m'avez fait venir jusqu'ici ? Vraiment, vous me décevez. Franchement, je n'imaginais pas que vous étiez du genre taquin. Je pensais que nous pourrions faire affaire. Je...

— Eh bien, si cette offre ne vous satisfait pas, je vous en fais une autre : rien à payer en dehors de l'oxygène, de la nourriture et de l'eau. »

Elle attendit en brassant l'eau avec ses pieds.

Il y avait évidemment un coup fourré là-dessous. Et dans un éclair d'intuition de dimension rien de moins que cosmique, une illumination digne d'un Einstein, je vis la chausse-trape. Comprenant que je l'avais percée à jour et que le résultat de mes déductions ne me plaisait pas, elle me décocha un sourire qui révélait l'éclat de ses dents. Une fois encore, et ce ne serait pas la dernière, je n'avais que deux solutions : l'étrangler ou sourire. Je souris. Je ne sais pas comment elle s'y prenait mais elle avait indiscutablement l'art et la manière de s'attirer la sympathie de l'adversaire, même quand elle le pigeonnait.

« Croyez-vous au coup de foudre ? » lui demandai-je dans l'espoir de la prendre au dépourvu.

Mais j'en fus pour mes frais.

« C'est tout au plus un vœu pieu entaché de sensiblerie. Non, vous ne m'avez pas épatée, monsieur...

— Kiku.

— C'est joli. C'est un nom martien ?

— Je suppose. Je n'y ai jamais tellement réfléchi. Je ne suis pas riche, Braise.

— Je n'en doute pas. Sinon, vous ne vous seriez pas fourré entre mes griffes.

— Alors, qu'est-ce qui vous attire tellement en moi ? Pourquoi cette volonté farouche de m'accompagner alors que tout ce que je vous demande, c'est votre cyclo ? Si j'avais tant de charme, ça se saurait.

— Oh ! je ne sais pas, répondit-elle, le sourcil circonflexe. Il y a en vous quelque chose que je trouve absolument fascinant. Je dirai même irrésistible. »

Elle fit mine de tomber en pâmoison.

« Dites-moi quoi, voulez-vous ? »

Elle hocha la tête. « Pour le moment, je préfère que cela reste mon petit secret. »

Je commençais à soupçonner que ce qui l'attirait était le galbe de mon cou – pour y enfoncer les dents et boire mon sang. Je jugeai qu'il valait mieux ne pas pousser davantage. Peut-être serait-elle plus loquace dans les jours à venir. Parce qu'il y en avait, et beaucoup, qui, vraisemblablement, nous attendaient.

« Quand serez-vous prête ? »

— J'ai fait mes paquets après avoir réparé votre œil. Partons. »

Vénus est spectrale. Après de longues réflexions, j'estime que c'est le qualificatif qui convient le mieux pour la décrire.

Spectrale, en partie, à cause de la manière dont on la voit. Votre œil droit – celui qui capte ce que l'on appelle la lumière visible – ne vous montre que le petit cercle qu'éclaire votre torche électrique. Parfois, on distingue au loin un scintillement de métal en fusion mais il est beaucoup trop faible pour donner de la lumière. L'œil infra, lui, perce l'obscurité et vous avez ainsi une image brouillée de ce qu'il y a au-delà du pinceau de la torche. J'aurais préféré être aveugle.

Il n'est pas possible d'expliquer correctement comment cette dichotomie affecte le cerveau. Un œil vous dit que tout ce qui se trouve au-delà d'une certaine distance est dans les ténèbres alors que l'autre vous fait voir ce qu'il y a dans ces ténèbres. Braise prétend qu'au bout de quelque temps, le cerveau fait fusionner les deux images aussi aisément qu'il en va de la vision binoculaire. Je ne suis jamais parvenu à ce résultat. Pendant

toute la durée de mon séjour, je me suis constamment escrimé à essayer de concilier les deux images.

Je n'aime pas être au fond d'un chaudron de mille kilomètres de large. Parce que c'est ce que l'on voit. Vous pouvez grimper aussi haut que vous voulez, aller aussi loin que vous voulez, vous êtes toujours au fond du chaudron. Si j'ai bien compris les explications de Braise, c'est plus ou moins dû à la courbure des rayons lumineux qu'infléchit l'atmosphère dense de la planète.

Et puis, il y a le soleil. Quand je suis arrivé là-bas, c'était la nuit. Autrement dit, le soleil était une ellipse aplatie flottant juste au-dessus de l'horizon à l'est, là où il s'était levé je ne sais combien de semaines auparavant. Ne me demandez pas le pourquoi de ce phénomène. Tout ce que je sais, c'est que le soleil ne se couche jamais sur Vénus. Jamais, quel que soit l'endroit où l'on se trouve. Il se contente de devenir de plus en plus plat, de plus en plus large, jusqu'au moment où il s'étire en direction du nord – ou du sud : cela dépend du point d'observation – sous forme d'un rai de lumière filiforme. Alors, il repart vers l'ouest où il se lèvera quelques semaines plus tard.

D'après Braise, à l'équateur, il se transforme pendant une fraction de seconde en un cercle parfait lorsqu'il est exactement à la verticale. C'est comme les projecteurs illuminant un stade colossal. Tout cela se passe au-dessus du rebord du chaudron au fond duquel vous vous tenez, dix degrés environ au-dessus de l'horizon théorique. C'est un autre effet de réfraction.

L'œil gauche, lui, ne voit rien de tout ça. Comme je l'ai déjà indiqué, les nuages sont pratiquement imperméables à la lumière visible. C'est l'œil droit qui voit. J'ai baptisé la couleur qui vous apparaît l'infrableu.

Le silence est roi. Ne plus s'entendre respirer finit par vous manquer et si l'on y pense trop, on commence à se demander pourquoi on ne respire plus. On sait que l'on respire, bien entendu, mais le cerveau postérieur, qui n'apprécie pas du tout, ne le sait pas, lui. Et qu'importe au système nerveux autonome que votre poumon vénusien injecte directement l'oxygène dans le sang ? Ces circuits ne sont pas faits pour comprendre. Ils sont primitifs et se méfient beaucoup du progrès technique. C'est

pourquoi j'avais la pénible impression de suffoquer. La vengeance de ma moelle épinière, probablement.

J'avais aussi la hantise de la température et de la pression atmosphérique. C'était idiot, je sais bien. Mars m'aurait pareillement tué sans scaphe, plus lentement et plus douloureusement par-dessus le marché. Si mon scaphe avait rendu l'âme ici, je doute que j'aurais senti quoi que ce soit. C'était simplement l'idée que cette pression incroyable était maintenue en arrêt à un millimètre de ma peau vulnérable par un champ de force qui, physiquement parlant, n'existait même pas. C'est du moins ce que m'avait dit Braise. Peut-être pour me faire enrager. Parce que les lignes de force magnétiques sont intangibles mais elles sont présentes, n'est-ce pas ?

Je chassai ces pensées de mon esprit. Braise était là et c'était un domaine qu'elle connaissait.

Une chose qu'elle n'est jamais arrivée à m'expliquer convenablement, c'est la raison pour laquelle les cyclociels n'ont pas de moteur. Assis sur la selle en pédalant comme un forcené avec, pour tout horizon, les fesses nickelées de mon guide, je méditais longuement sur ce problème.

C'était un cyclo-tandem, c'est-à-dire qu'il était muni de quatre sièges : deux pour nous et deux pour nos filautrains. J'étais derrière Braise et les filautrains occupaient les deux sièges de droite. Comme ils reproduisaient les mouvements de nos jambes en appliquant exactement la même puissance que nous sur les pédales, nous avions un cyclo de 4 CH – 4 chevaux-homme.

« Même si ma vie en dépendait, dis-je à Braise le premier jour de notre randonnée, je n'arriverais pas à comprendre pourquoi il est si difficile de monter un moteur sur cet engin et d'utiliser l'énergie excédentaire de nos générateurs pour l'alimenter.

— Cela ne présenterait aucune difficulté, espèce de paresseux, me répondit-elle sans se retourner. Mais c'est bien mieux comme ça pour la santé, c'est une mécanicienne en herbe qui vous le dit. Si vous vous servez de vos muscles, ils dureront beaucoup plus longtemps. Vous vous sentirez en meilleure forme et vous échapperez aux griffes des médecins

rapaces. Je sais de quoi je parle. La moitié de mon travail consiste à exciser la graisse de derrières avachis et à réséquer des varices. Même ici, les gens ne se servent pas de leurs jambes plus de vingt ans. Ils sont alors mûrs pour un échange. C'est de l'argent jeté par les fenêtres, ni plus ni moins.

— Je crois que j'aurais dû en passer par là moi aussi avant de partir. Je suis fourbu. Si on s'arrêtait ? »

Elle eut un claquement de langue réprobateur mais elle effleura une touche et entreprit d'évacuer les gaz chauds du ballonnet qui nous surplombait. Les ailettes directionnelles fixées de part et d'autre du cyclo basculèrent et nous commençâmes à descendre lentement en spirale.

Nous nous posâmes au fond du chaudron, ce qui était pour moi une grande première puisque je n'avais encore jamais vu Vénus autrement que du haut des airs où la dépression n'est pas aussi sensible. Je l'observais en me grattant la tête pendant que Braise enclenchait la tente et coupait le ballonnet.

Les Vénusiens utilisent des champs nuls pour faire à peu près n'importe quoi. Plutôt que d'élaborer une technologie capable de supporter des conditions de température et de pression extrêmes, ils préfèrent enrober tout d'un champ nul et ne plus s'en occuper. Le ballonnet du cyclo n'était rien d'autre qu'un champ de force globulaire dont la base présentait une solution de continuité destinée au réchauffeur d'air. Le corps de l'engin était protégé par un champ de force analogue à celui dont nous étions revêtus, Braise et moi, le type de champ qui épouse les surfaces sans les toucher, un vide intervallaire d'une épaisseur déterminée le séparant de celles-ci. La tente, elle, était un champ hémisphérique à assise plane.

Cela simplifiait bien des choses. Les sas, par exemple. Nous entrâmes tout bonnement dans la tente et le champ de nos scaphes s'évanouit quand celui de la tente l'absorba. Pour sortir, il suffisait de traverser la paroi en sens inverse et le scaphe se reformait aussitôt.

Je me laissai choir sur le plancher et essayai d'éteindre ma torche mais je m'aperçus à ma grande surprise qu'elle n'était pas conçue pour être éteinte. Braise alluma le feu de camp.

« Oui, c'est du gaspillage, reconnu-elle en constatant mon étonnement. C'est une particularité des Vénusiens : ils ont horreur d'éteindre la lumière. Vous ne trouverez pas un seul interrupteur sur toute la planète. Vous n'allez peut-être pas me croire mais j'ai été complètement ahurie quand j'ai entendu parler des boutons électriques, il y a quelques années. L'idée qu'il pût exister des interrupteurs ne m'était jamais venue. Ce que je suis provinciale, hein ? »

Cela ne lui ressemblait pas et j'étudiai sa physionomie dans l'espoir que son expression me révélerait ce qui avait motivé pareille déclaration mais je n'y découvris pas la moindre indication. Assise devant le feu, Malibu sur ses genoux, elle lissait ses plumes.

Je désignai du doigt le feu de camp – un holo admirablement réalisé de bûches crépitantes dissimulant un radiateur – et m'exclamai :

« Ce n'est pas très typique, vous ne trouvez pas ? Pourquoi n'avez-vous pas apporté une maison exotique comme celles qu'il y a en ville ?

— J'aime le feu. Je n'aime pas les maisons factices.

— Pourquoi ? »

Elle haussa les épaules. Elle pensait à autre chose. J'essayai une autre tactique :

« Votre mère ne voit pas d'inconvénient à ce que vous vous promeniez dans le désert avec des inconnus ? »

Elle me lança un regard indéchiffrable.

« Que voulez-vous que j'en sache ? Je ne vis pas avec elle. Je suis émancipée. Je crois qu'elle est à Vénusburg. »

J'avais manifestement touché une corde sensible et je m'armai de précautions.

« Des conflits de personnalités ? »

Nouveau haussement d'épaules. Elle ne souhaitait pas me suivre sur ce terrain.

« Non. Enfin, si, en un sens. Elle ne voulait pas émigrer. Je voulais quitter Vénus et elle voulait y rester. Nos intérêts ne coïncidaient pas. Alors, chacune est partie de son côté. Mon objectif est de pouvoir me payer un billet et de quitter cette planète.

— Et ce sera pour quand ?

— Plutôt que vous ne le pensez, peut-être. »

Elle avait l'air de calculer je ne sais quoi en me jaugeant. Elle me scrutait et j'avais l'impression d'entendre tourner les rouages et sonner la caisse enregistreuse. Et puis, d'un seul coup, son charme refit surface. Comme si l'on avait actionné un de ces interrupteurs qui n'existaient pas.

« Oui, je n'ai jamais été aussi près de tirer ma révérence à Vénus. Dans quelques semaines, adieu ! Dès que nous reviendrons avec quelques pierres explosées. Parce que vous allez m'adopter. »

Il faut croire que je commençais à m'y faire. Je ne fus pas démonté par ces propos, encore que je ne me fusse absolument pas attendu à une pareille déclaration. J'avais plus ou moins pensé qu'il y avait, en effet, de la pierre explosée dans l'air. Elle ramasserait quelques gemmes avec moi, les vendrait, achèterait un billet et prendrait le départ, voilà.

C'était un raisonnement idiot, bien sûr. Elle n'avait aucun besoin de moi pour collecter des pierres explosées. C'était elle le guide, pas moi ; et le cyclo était à elle. Elle pouvait se procurer autant de précieux bijoux qu'elle voulait, ce qu'elle avait sans doute déjà fait. Ce projet avait quelque chose à voir avec moi, personnellement. Je l'avais déjà subodoré à Prospérité mais cela m'était sorti de la tête. Elle voulait quelque chose de moi.

« C'est pour ça qu'il fallait à tout prix que vous m'accompagniez ? C'est la raison de l'irrésistible attraction que j'exerce sur vous ? Je ne comprends pas.

— Votre passeport. Je suis amoureuse de votre passeport. En face de la mention "nationalité" il porte le mot : "martienne" En face de la mention "âge", il dit... oh ! soixante-treize ans ou quelque chose comme ça. »

Elle avait mis dans le mille à un an près bien que je me maintienne à l'apparence de la trentaine.

« Et alors ?

— Alors, mon cher Kiku, vous visitez une planète qui croupit à l'âge de la pierre. Une planète moyenâgeuse, monsieur Kiku, où la majorité est fixée à treize ans. Un chiffre aussi fantaisiste qu'arbitraire. Les lois en vigueur sur Vénus stipulent que

certaines droits imprescriptibles dont jouissent les citoyens ne sont pas accordés aux mineurs. Entre autres, la liberté, la poursuite du bonheur et la faculté de *foutre le camp de cette saleté de planète !* »

Cet accès de fureur succédant sans transition au bagout plein de drôlerie qui lui était habituel me démonta. Elle serrait les poings. Malibu, nichée sur ses genoux, regarda tristement sa maîtresse. Puis me regarda.

Braise se dérida rapidement et bondit pour préparer le repas. Mes questions demeurèrent sans réponse. Pour aujourd'hui, le sujet était épuisé.

Le lendemain, j'étais prêt à faire demi-tour. Les jambes ankylosées, vous connaissez ? Probablement pas. Si vous avez le goût de ça – de l'effort physique poussé –, c'est que vous faites sans doute partie de la catégorie des fanas de l'hygiène corporelle et que vous vous maintenez en forme. Moi, je n'étais pas en forme et je me disais que j'allais mourir. Pendant un instant de panique, j'ai même pensé que j'étais vraiment en train de mourir.

Heureusement, Braise avait prévu le coup. Elle savait que j'étais un rond-de-cuir et que les Martiens ont tendance à être dans une condition lamentable. Outre les effets du mode de vie sédentaire qui est le propre de la plupart des populations modernes, nous sommes encore plus déshérités sous ce rapport que la majorité des gens parce que, quelque effort que nous consentions, la gravité qui règne sur Mars ne nous offre jamais beaucoup de défis à relever dans ce domaine. Les muscles de mes jambes, c'était du macaroni.

Braise m'administra un massage à l'ancienne et me fit une injection d'un produit dernier cri destiné à éliminer les toxines accumulées dans les tissus. Au bout d'une heure, je me repris à éprouver un regain d'intérêt intermittent pour notre excursion. Braise m'installa alors sur le cyclo et la seconde étape du voyage commença.

Il n'y a aucun moyen de mesurer l'écoulement du temps. Le soleil devient de plus en plus plat, de plus en plus large mais le phénomène se produit beaucoup trop lentement pour qu'il soit

perceptible. Au cours de la journée, nous traversâmes un affluent de la rivière Reynoldswrap. Mon œil droit le distinguait sous l'aspect d'une ligne brillante, le gauche comme une sorte de névé mou à la croûte dure. C'était de l'aluminium en fusion, m'apprit Braise. Malibu savait très bien de quoi il s'agissait et elle poussa des jappements plaintifs pour nous demander de nous arrêter afin qu'elle puisse s'offrir une glissade mais sa maîtresse se montra intraitable.

Tant que l'on est encore capable de voir, il est impossible de se perdre sur Vénus. La rivière était visible depuis que nous avions quitté Prospérité, même si je ne savais pas alors de quoi il s'agissait. Nous voyions toujours la ville derrière nous, le massif montagneux devant et même le désert. Il se trouvait à une certaine hauteur de la paroi du chaudron. Selon Braise, cela voulait dire qu'il faudrait environ trois jours pour l'atteindre. L'évaluation des distances réclame de la pratique. Ma compagne ne se lassait pas de me montrer Vénusburg qui se trouvait à plusieurs milliers de kilomètres derrière nous. Par temps clair, disait-elle, c'était un minuscule point lumineux aisément repérable. Je ne l'ai jamais vue.

Tout en pédalant, nous parlions beaucoup. Il n'y avait rien d'autre à faire et, d'ailleurs, c'était amusant de parler avec Braise. Elle me développait le plan qu'elle avait mis sur pied pour quitter Vénus et me rebattait les oreilles avec les idées naïves qu'elle se faisait des autres planètes.

C'était une subtile campagne de promotion. Au début, elle se contentait de plaider en faveur de ce projet dément. Et puis, à partir d'un certain moment, l'hypothèse se transforma en postulat. Elle tenait comme vérité d'évidence que je l'adopterais et que je l'emmènerais sur Mars avec moi. J'en étais moi-même à demi convaincu.

Le quatrième jour, je m'aperçus que, devant nous, le chaudron était plus haut. Je ne compris la cause de ce phénomène que lorsque Braise eut ordonné une pause et que nous nous immobilisâmes en planant entre ciel et terre. Nous avions en face de nous une chaîne rocheuse massive qui s'élevait en pente douce et dont le sommet plafonnait à une cinquantaine de mètres au-dessus de nous.

« Que se passe-t-il ? demandai-je à Braise, tout heureux de ce répit.

— Les montagnes sont plus hautes, me répondit-elle tranquillement. On va obliquer par la droite pour essayer de trouver un passage.

— Plus hautes ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Eh oui, plus hautes. Plus grandes, elles montent plus que la dernière fois que je suis venue ici, elles ont une altitude légèrement supérieure, elles ont grandi...

— Je connais le sens du mot hauteur. Mais pourquoi sont-elles plus hautes ? Et en êtes-vous sûre ?

— Évidemment. Le réchauffeur d'air du ballon ne veut plus rien savoir. Nous ne pouvons pas monter davantage. Lors de mon dernier passage, j'ai franchi l'obstacle sans problème. Mais aujourd'hui, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Phénomène de condensation. La topographie est capable de se modifier considérablement par ici. Sur Vénus, il y a des métaux et des roches en fusion. Ils entrent en ébullition quand il fait chaud et, lorsqu'il fait plus froid, ils se condensent sur les sommets.

Et quand il y a réchauffement, ils fondent et se répandent dans la vallée.

— Ce qui veut dire que vous m'avez amené ici au milieu de l'hiver ? »

Elle me décocha un coup d'œil incandescent.

« C'est vous qui avez voulu venir en hiver. D'ailleurs, c'est la nuit, et il n'est même pas encore minuit. J'avais pensé que les montagnes ne seraient pas si hautes avant une semaine.

— Est-ce qu'on peut les contourner ? »

Elle examina la paroi d'un œil critique.

« Il y a une brèche ouverte en permanence, cinq cents kilomètres à l'est. Mais cela nous prendra une semaine de plus. Vous êtes d'accord ?

— Quelle serait la solution de rechange ?

— Laisser le cyclo ici et continuer à pied. Le désert commence immédiatement après cette croupe. Avec un peu de

chance, nous verrons les premières pierres explosées aujourd'hui. »

Il était clair que je connaissais beaucoup trop mal Vénus pour prendre une décision judicieuse et force me fut de convenir dans mon for intérieur que j'avais de la veine que Braise soit là pour me sortir du pétrin.

« Je m'en remets à vous. Faites pour le mieux.

— Bon. À gauche toute et occupons-nous du cyclo. »

Nous l'arrimâmes à l'aide d'un long filin d'acier au tungstène, cela, comme je l'appris plus tard, pour qu'il ne soit pas enterré au cas où se reformerait de la condensation quand nous ne serions plus là. Les réchauffeurs poussés à fond, il flottait au bout du câble. Et nous nous mîmes à escalader la montagne.

Cinquante mètres, quand on dit ça, ce n'est pas la mer à boire. Sur du plat, ce n'est rien, en effet. Mais essayez donc de grimper une pente de cinquante mètres avec une dénivellation de soixante-quinze degrés ! Heureusement, Braise, prévoyante, avait apporté du matériel d'alpinisme. Elle plaça quelques pitons ici et là et nous nous encordâmes. Elle ouvrait la marche. Je la suivais derrière son filautrain. C'était fantastique de le voir lui emboîter le pas en posant les pieds exactement au même endroit qu'elle. Le mien, sur mes talons, faisait de même. Et Malibu filait presque au pas de course, revenait se rendre compte de notre progression, repartait, et, arrivé en haut, jacassait tout ce qu'elle savait pour décrire ce qu'il y avait de l'autre côté.

Je suppose qu'un alpiniste chevronné n'aurait pas eu beaucoup de peine à faire cette ascension. Pour ma part, j'aurais préféré me laisser glisser jusqu'en bas et rendre mes billes. Ce que j'aurais indéniablement fait si Braise ne s'était pas obstinée à continuer de varapper. Quand nous atteignîmes le faite et que nous vîmes le désert se déployer sous nos pieds, je crois que je n'avais jamais été aussi fatigué.

Elle tendit le bras.

« Tenez... voilà une gemme en train de dévaler.

— Où ça ? » lui demandai-je sans faire preuve d'une curiosité débordante.

Je ne voyais rien.

« Vous l'avez ratée. C'était plus bas. Elles ne se forment pas à une telle hauteur mais ne vous en faites pas : vous aurez tout le temps d'en voir. »

La descente ne fut pas trop pénible. Braise me montra comment il fallait s'y prendre. Elle s'assit sur un endroit lisse et se laissa glisser. Derrière elle, Malibu poussait des jacassements de plaisir en roulant et en bondissant sur la roche polie. Je vis Braise heurter une bosse, s'envoler et retomber sur la tête. Son scaphe s'était déjà rigidifié et elle continua de ricocher jusqu'en bas, figée en position assise.

J'imitai son exemple. Dégringoler en rebondissant de cette façon ne m'emballait pas mais une descente longue et laborieuse m'enthousiasmait encore moins. Ce ne fut pas trop dramatique. On ne sent pas grand-chose une fois que le scaphe est bloqué en position d'impact. Il se dilate pour s'écarter légèrement de la surface de la peau et devient plus dur que du métal. On est ainsi à l'abri de tous les chocs à condition qu'ils ne soient pas d'une violence telle que le cerveau entre en collision avec les os du crâne, ce qui provoquerait des lésions internes mais nous étions loin d'aller assez vite pour en arriver là.

Braise m'aida à me relever quand mon scaphe se fut dérigidifié. Cette partie de glissade avait l'air de lui avoir plu. Pas à moi. J'avais l'impression qu'un de ces rebonds m'avait endommagé le dos. Je ne lui en parlai pas et je me remis en marche mais chaque pas que je faisais était douloureux.

« Où vivez-vous sur Mars ? s'enquit-elle avec bonne humeur.

— Hein ? Oh ! À Copratès. Sur le versant nord du Canyon.

— Oui, je sais. Mais continuez. Où est-ce qu'on habitera ? Avez-vous un logement en surface ou êtes-vous enfoui ? Je meurs d'envie de voir votre appartement. »

Elle me tapait sur les nerfs. Peut-être était-ce seulement parce que j'avais mal aux reins.

« Qu'est-ce qui vous fait croire que vous viendrez avec moi ?

— Mais bien sûr que je viendrai avec vous. Vous l'avez dit vous-même...

— Je n'ai jamais rien dit de tel. Si j'avais un magnétophone, je pourrais vous le prouver. Non, les conversations que nous

avons eues ces jours-ci se réduisaient à une série de monologues. Vous me racontiez comme vous vous amuseriez quand nous serions sur Mars et je me contentais de grommeler n'importe quoi. Parce que je n'ai pas – parce que je n'avais pas, plutôt – le cœur de vous dire combien votre projet est ridicule. »

Je crois que j'avais enfin réussi à faire mouche. En tout cas, elle resta muette un certain temps. Elle découvrait qu'elle avait préjugé d'elle-même et qu'elle avait vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

« Qu'est-ce qu'il a de si ridicule ? demanda-t-elle finalement.

— Tout. En gros et en détail.

— Non ! Soyez plus explicite ! Dites !

— Qu'est-ce qui vous fait penser que j'aie envie d'avoir une fille ? »

Elle parut soulagée.

« Oh ! Ne vous inquiétez pas pour ça. Je ne vous causerai aucun ennui. Vous pourrez entamer les formalités d'annulation dès que nous aurons atterri. Je ne ferai pas opposition. Tenez, si vous voulez, je peux m'engager par écrit avant même que vous m'adoptiez à renoncer à toute opposition. C'est strictement un contrat d'affaires, Kiku. Vous n'aurez pas à être une mère pour moi, soyez sans crainte. Je n'ai pas besoin d'une mère. Je... »

J'éclatai :

« Qu'est-ce qui vous fait penser que c'est un simple contrat d'affaires pour moi ? Je suis peut-être vieux jeu, j'ai peut-être des idées biscornues mais une adoption de convenance, pas question ! Je ne marche pas. J'ai déjà eu mon enfant légal et j'ai été un bon parent. Je ne vous adopterai pas uniquement pour que vous puissiez venir sur Mars. Et inutile d'insister, c'est mon dernier mot. »

Elle me dévisagea. Je crois qu'elle comprit que ce n'étaient pas des paroles en l'air.

« Je peux vous proposer vingt mille marks. »

J'avalai ma salive.

« Comment avez-vous réuni une somme de cette importance ?

— Je vous ai dit que j'ai arnaqué les bonnes gens de Prospérité. Comment voulez-vous que je dépense cet argent ici,

sapristi ? Je l'ai mis de côté en prévision d'une urgence de ce genre. Pour le cas où je tomberais sur un Néandertal sans entrailles bourré d'idées biscornues sur le bien et le mal et qui...

— Cela suffit ! »

J'ai honte à l'avouer mais j'étais tenté. Il est déplaisant de s'apercevoir que ce que l'on considérerait jusque-là comme des scrupules moraux perdent soudain de leur importance devant un bon paquet d'argent. Mais mon mal de reins et la mauvaise humeur qu'il provoquait en moi m'aidèrent à résister.

« Vous vous figurez que vous pouvez m'acheter ? Eh bien, je ne suis pas à vendre. Je trouve que c'est mal, voyez-vous ?

— Allez donc vous faire fiche, Kiku ! »

Elle frappa le sol du talon et son filautrain la singea. Elle se préparait à m'envoyer à tous les diables mais une explosion assourdissante retentit à l'instant où son pied touchait le sol.

Jusque-là, c'était le silence, comme je l'ai dit. Il n'y a pour ainsi dire rien qui puisse faire du bruit sur Vénus – ni vent ni animaux. Mais si jamais un son vous parvient, gare ! L'atmosphère dense de la planète ne pardonne pas. J'avais l'impression que ma tête allait éclater. Les ondes sonores déferlaient sur nos scaphes qu'elles rigidifiaient partiellement. Si nous ne devînmes pas sourds, ce fut uniquement grâce à l'infime coussin d'air sous faible pression intercalé entre le champ scaphe et nos tympanes. Il amortit suffisamment le choc pour que ses conséquences se limitent à des bourdonnements d'oreilles.

« Qu'est-ce que c'était ? »

Braise s'assit par terre, tête basse, indifférente à tout tant elle était en rogne contre elle-même.

« Une pierre explosée. Par là. »

Je suivis des yeux la direction qu'indiquait son doigt et aperçus quelque chose qui luisait d'un éclat terne à un kilomètre de nous. Tout autour scintillaient des dizaines et des dizaines de points lumineux – infra-lumineux, plus exactement.

« Vous voulez dire que vous avez déclenché cette explosion rien qu'en tapant du pied ? »

Elle haussa les épaules. « Elles sont instables. On suppose qu'elles sont truffées de nitroglycérine.

— Eh bien, allons ramasser les morceaux.

— Allez-y. »

Elle se laissa aller mollement contre moi et resta ainsi blottie, apathique, en dépit de tous mes efforts pour la consoler. Quand je réussis enfin à la persuader de se relever, les lumières, refroidies, étaient éteintes. Désormais, nous ne trouverions plus rien.

Elle ne m'adressa pas la parole pendant la traversée de la vallée. Toute la journée, des détonations lointaines nous firent escorte.

Nous ne fûmes guère plus bavards, le lendemain. Elle tenta à plusieurs reprises de rouvrir les négociations mais je lui fis nettement comprendre que ma décision était sans appel. Je lui fis observer que j'avais loué son cyclo et ses services à ses propres conditions. Gratuité totale, avait-elle dit, sauf pour les approvisionnements – et je les avais réglés. Il n'avait pas été question d'adoption. Si elle avait formulé cette exigence, lui assurai-je, j'aurais refusé exactement de la même façon. Peut-être même que je le croyais.

Après cette discussion, qui avait eu lieu le matin, elle eut l'air de se désintéresser de l'expédition. Elle resta sous la tente sans bouger pendant que je préparais le petit déjeuner. Au moment de partir, elle déclara qu'il n'était pas question qu'elle aille à la chasse aux pierres explosées, qu'elle préférerait rester là ou rebrousser chemin. Quand je lui eus rappelé notre arrangement verbal, elle se leva néanmoins de mauvaise grâce. Cela ne lui plaisait pas mais elle était fidèle à sa parole.

Cette chasse aux gemmes se révéla profondément décevante. Dans mes rêves, je me voyais arpenter le désert pendant des jours entiers. Et puis, ç'aurait été l'instant d'ivresse où j'en aurais enfin trouvé une. J'aurais hurlé : Eurêka ! La réalité était sans rapport aucun avec ces chimères. Voici comment on procède : on frappe le sol d'un bon coup de talon, on attend quelques secondes, puis on va un peu plus loin et on remet ça. Lorsque l'on voit et que l'on entend une explosion, on se dirige tout simplement vers l'endroit où elle a eu lieu et on ramasse les pierres. Éparpillées autour du site, elles dégagent un

rayonnement dans la bande des infrarouges à cause de la chaleur due à la déflagration. Elles pourraient aussi bien être désignées par des flèches au néon. Comme aventure exaltante, ça se pose un peu là, je vous jure !

Quand nous en découvrions une, nous la mettions dans le refroidisseur monté sur les filautrains. Les gemmes sont formées par la pression de l'explosion mais certaines de leurs parties se vaporisent à la température de Vénus. Les éléments volatils entrent en ébullition et, au bout de trois heures, il ne vous reste plus qu'une sorte de poudre grise si l'on ne prend pas la précaution de les refroidir. Je ne sais pas pourquoi elles duraient aussi longtemps. Quand on les ramassait, les pierres étaient considérablement plus chaudes que l'air ambiant et je pensais qu'elles auraient dû fondre immédiatement.

Braise m'expliqua que c'était l'impaction de leur réseau cristallin qui leur donnait temporairement la force de résister à la chaleur. Les choses ont un comportement particulier sous les conditions de pression et de température propres à Vénus. Lorsque le refroidissement intervient, le réseau s'affaiblit et un processus de décomposition progressive s'amorce. C'est pour cette raison qu'il est impératif de ramasser les pierres aussi vite que possible après l'explosion si l'on veut qu'elles soient sans défauts.

Nous passâmes la journée à cet exercice et nous récoltâmes une dizaine de kilos de gemmes, les unes grosses comme des petits pois, les autres de la taille d'une pomme.

Assis auprès du feu de camp, je les examinai, cette nuit-là. La nuit... enfin, c'était ce que me disait ma montre. Encore une chose qui commençait à me manquer : le cycle de vingt-cinq heures des jours et des nuits. Et les lunes aussi, à propos. Voir Déimos ou Phobos m'aurait considérablement réconforté, cette nuit. Mais il n'y avait que ce soleil posé sur l'horizon, qui glissait lentement vers le nord pour préparer le ciel de l'aube.

Ces bijoux étaient superbes, je dois le reconnaître. Ils étaient couleur lie-de-vin teintée de brun mais quand la lumière les frappait sous le bon angle, il était impossible de prédire l'aspect qu'ils revêtaient. Presque toutes les gemmes brutes étaient enrobées d'une croûte terne qui masquait leur splendeur.

J'essayai d'en gratter quelques-unes. Une fois débarrassée de cette patine, leur surface lisse étincelait même à la lueur d'une bougie. Braise me fit voir comment les suspendre à une ficelle pour les frapper. Elles tintent alors comme de minuscules clochettes. De temps en temps, il y en a une dont toutes les imperfections disparaissent soudain et qui devient un octogone parfaitement régulier.

Je fis la cuisine tout seul, ce jour-là. Braise s'en était chargée depuis le début mais le temps où elle me passait la main dans le dos était fini.

« J'ai été engagée comme guide, me dit-elle sur un ton au vitriol. Le dictionnaire Webster donne du guide la définition suivante...

— Je sais ce qu'est un guide.

— ...et il ne parle pas de faire la popote. Voulez-vous m'épouser ?

— Non. »

La question ne m'étonnait même pas.

« Toujours pour les mêmes raisons ?

— Oui. Ce n'est pas un engagement que je prendrais à la légère. D'ailleurs, vous êtes trop jeune.

— L'âge légal du mariage, c'est douze ans. Et je les aurai dans une semaine.

— Trop jeune. Sur Mars, il faut avoir quatorze ans.

— Quel dogmatiste ! Vous ne me faites pas marcher, hein ? C'est vraiment quatorze ans ? »

Voilà qui donnait la mesure de son ignorance de la planète sur laquelle elle désirait si ardemment se rendre. Je ne sais pas où elle avait trouvé toutes les idées qu'elle se faisait à propos de Mars. J'en étais arrivé à la conclusion qu'elle se les forgeait dans un rêve éveillé.

Nous mangeâmes en silence le repas de ma confection tout en jouant avec notre collection de gemmes. J'évaluai à mille marks environ la valeur de mon butin en pierres non taillées. Je commençais à en avoir assez du bush vénusien. Encore une journée de collecte, et puis on retournerait au cyclo. Ce serait probablement une satisfaction pour elle comme pour moi. Braise n'aurait plus qu'à préparer ses pièges pour mettre dans

sa poche les prochains gogos qui se pointeraient à Prospérité ou même aller à Vénusburg pour opérer sur grande échelle.

À la réflexion, je me demandais pourquoi elle restait dans ce trou perdu. Si elle avait suffisamment d'argent pour me verser la somme fabuleuse qu'elle m'avait proposée dans l'espoir de m'acheter, pourquoi donc n'avait-elle pas établi ses pénates dans une ville où les touristes affluaient comme des mouches ? Au moment où j'allais lui poser la question, elle s'approcha et s'assit tout contre moi.

« Ça vous dirait de faire l'amour ? » me demanda-t-elle.

Les manœuvres de séduction, j'en avais ma claque ! Je me levai avec un grognement et sortis.

Dès que je fus dehors, je le regrettai. Mon dos me faisait atrocement mal et je songeai, mais un peu tard, que mon matelas gonflable ne passerait pas à travers la paroi de la tente. Et même si je trouvais le moyen de la lui faire traverser, il se mettrait à brûler, voilà tout. Mais après cette sortie, je ne pouvais pas revenir en arrière. Peut-être étaient-ce mes reins en compote qui m'empêchaient de réfléchir correctement, je ne sais pas. Toujours est-il que je choisis un endroit qui avait l'air mou pour m'étendre.

Je ne peux pas dire qu'il fut si mou que ça.

Je me réveillai dans un cocon de souffrance. Je savais sans avoir besoin d'essayer que, si je bougeais, une lame s'enfoncerait dans mon dos. Je n'avais pas un désir dévorant de bouger, cela va sans dire.

Mon bras était posé sur quelque chose de souple. Je tournai la tête – ce qui ne fit que confirmer mes soupçons à propos du coup de couteau dans le dos. C'était Braise. Elle dormait, Malibu roulée en boule dans le creux de son bras.

La bouche ouverte, détendue et vulnérable, on aurait dit une poupée nickelée. Je sentis un sourire, sosie de ceux qu'elle avait su m'arracher à Prospérité, naître sur mes lèvres et je me demandai soudain pourquoi je l'avais traitée d'une manière aussi brutale. Tout au moins, il me semblait, ce matin, que j'avais été brutal avec elle. Certes, elle s'était servie de moi, elle m'avait carotté et tout indiquait qu'elle était bien décidée à

persévérer dans cette voie. Mais qui avait-elle lésé ? À qui faisait-elle tort ? Sur le moment, je ne voyais vraiment pas. Je résolus de lui faire des excuses quand elle se réveillerait et de tâcher de repartir sur un bon pied. Peut-être parviendrions-nous même à trouver un accommodement sur cette affaire d'adoption.

Et, pendant que j'y serais, pourquoi ne pas assouplir mon attitude et lui demander d'examiner mon dos ? Je ne lui avais même pas parlé de ce problème, par crainte, sans doute, de grossir encore ma dette envers elle. J'étais convaincu qu'elle n'accepterait pas de remboursement en espèces. Elle préférait la livre de chair.

Alors que je m'apprêtais à la secouer, mon regard se posa par hasard du côté opposé. Il y avait quelque chose. Ce fut tout juste si j'identifiai quoi.

Une masse globuleuse émergeant d'une crevasse entre deux rochers à trois mètres de moi, de cinquante centimètres de diamètre, luisant d'un éclat rougeâtre estompé. De consistance gélatineuse.

C'était une pierre explosée. Avant l'explosion.

Je n'osais proférer un son. Puis je me souvins que l'atmosphère ne portait pas la voix et qu'il n'y avait pas de danger de déclencher le boum. J'avais un émetteur radio implanté dans la gorge et un récepteur dans l'oreille. C'est ainsi que l'on parle sur Vénus : il suffit de subvocaliser pour que les gens vous entendent.

Je me rapprochai de Braise avec les plus grandes précautions et lui effleurai doucement l'épaule.

Elle se réveilla tranquillement, s'étira et fit mine de se mettre debout.

« Ne bougez pas », l'avertis-je sur un ton qui, je l'espérais, n'était pas plus bruyant qu'un soupir.

Ce qui n'est pas facile en subvocalisant. Mais je voulais lui faire comprendre qu'il y avait un problème. Elle fut aussitôt en état d'alerte mais ne fit pas un geste.

« Regardez à droite. Très lentement. Sans faire grincer le sol ni rien. Je ne sais pas quoi faire. »

Elle regarda. Elle ne dit rien.

« Vous n'êtes pas le seul dans ce cas, Kiku, chuchota-t-elle enfin. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille.

— Comment est-elle venue là ?

— Elle a dû se former pendant la nuit. Personne ne sait très bien comment elles se constituent ni le temps que cela prend. Personne ne s'est jamais approché d'elles de moins de cinq cents mètres. Elles explosent toujours avant. Même les vibrations d'un propulseur de cyclo les font détoner avant qu'on ait le temps d'être assez près pour les voir.

— Alors, qu'est-ce qu'on va faire ? »

Elle me regarda. Il est malaisé de déchiffrer l'expression d'un visage qui fait réflecteur mais je crois qu'elle avait peur. Moi, j'étais épouvanté.

« Ne pas bouger.

— Jusqu'à quel point est-ce dangereux ?

— Ça alors, je n'en sais rien. Quand ce monstre pétera, cela fera un méchant boum. Nos scaphes nous protégeront du plus gros de la déflagration mais elle nous projettera dans les airs et l'accélération sera très, très sèche. Et ce genre d'accélération brutale risque de causer des lésions internes. Au minimum, une commotion. »

J'avalai ma salive.

« Alors...

— Ne bougez pas. Je réfléchis. »

Moi aussi, je réfléchissais. J'étais pétrifié sur place avec une lame chauffée au rouge qui me fouaillait le dos. Je savais qu'il arriverait un moment où je serais forcé de me contorsionner.

Cette saleté de machin se déplaçait.

Je battis des paupières – j'avais peur de me frotter les yeux – et l'observai plus attentivement. Non, ça ne bougeait pas. Pas extérieurement, en tout cas. Ce que je voyais évoquait plutôt les mouvements intérieurs d'une cellule vivante sous le microscope. Des courants fluctuants, des échanges de liquides. J'étais hypnotisé.

Des mondes étaient enfermés dans cette gemme. Il y avait l'antique Barsoom des contes de fées de mon enfance. Il y avait la Moyenne Terre, ses châteaux ténébreux et ses forêts vivantes. C'était une fenêtre ouverte sur l'inimaginable, un royaume sans

questions ni émotions mais qui était une conscience immense. Sombre et humide mais sans rien de menaçant. C'était en cours de développement et, pourtant, c'était déjà achevé à la naissance. C'était plus vaste que cette boule de boue brûlante qui s'appelait Vénus et ses racines plongeaient jusqu'au noyau de la planète. Il n'était pas un seul recoin de l'univers qui fût hors de son atteinte.

Elle savait que j'étais là. Elle me toucha et je n'en ressentis nulle surprise. Elle m'examina en passant avec une indifférence totale. Je ne la questionnai pas. Elle me connaissait déjà et m'avait toujours connu.

J'éprouvais une attirance irrésistible. La chose n'exerçait aucune influence sur moi – cette aimantation était un intense désir en profondeur. J'aspirais à une plénitude que le joyau possédait et que je ne pourrais jamais avoir, je le savais. La vie serait toujours pour moi un tissu de mystères alors que, pour la gemme, elle n'était que conscience. Conscience de tout.

Mes regards s'arrachèrent à sa contemplation à la dernière seconde possible. J'étais couvert de sueur et je savais qu'ils ne tarderaient pas à se poser à nouveau sur la gemme. Je ne reverrai jamais rien d'aussi beau.

« Kiku, écoutez-moi.

— Quoi ? »

Le souvenir infiniment lointain de Braise me revint.

« Écoutez-moi. Réveillez-vous. Ne la regardez pas !

— Voyez-vous quelque chose, Braise ? Sentez-vous quelque chose ?

— Oui, je vois quelque chose. Je... je ne veux pas en parler. Je ne peux pas. Réveillez-vous, Kiku, et ne vous retournez pas. »

J'avais déjà l'impression d'être une statue de sel. Alors, pourquoi ne pas me retourner ? Je savais que mon existence ne serait plus jamais tout à fait semblable à ce qu'elle avait été avant. C'était comme une sorte de conversion religieuse spontanée, c'était comme si la raison d'être de l'univers m'avait subitement été révélée. Il était un splendide écrin capitonné de soie destiné à mettre en valeur le joyau que j'avais eu sous les yeux.

« Kiku, elle aurait déjà dû exploser. Nous ne devrions pas être là. J'ai bougé quand je me suis réveillé. Il m'est déjà arrivé une fois d'essayer d'en attraper une. Je suis arrivée à cinq cents mètres d'elle. Je posais mes pieds si doucement que j'aurais pu marcher sur l'eau. Et elle a explosé. C'est pourquoi cette chose ne peut pas être ici.

— C'est parfait, mais comment concilier cela avec le fait qu'elle y est, justement ?

— D'accord, d'accord, elle est là. Mais c'est sûrement parce qu'elle n'est pas achevée. Elle ne doit pas avoir encore assez de nitro pour exploser. Nous pouvons peut-être nous sauver. »

Je regardai à nouveau la gemme. Et regardai ailleurs. On aurait dit que mes yeux étaient fixés à elle par des élastiques qui s'étiraient suffisamment pour que je sois capable de me détourner d'elle mais qui m'y ramenaient constamment.

« Je ne suis pas sûr d'en avoir envie.

— Je sais, murmura-t-elle. Je... Tenez bon, ne regardez pas. Il faut fuir. »

Je dus faire un effort de volonté pour la dévisager.

« Écoutez, Braise... Peut-être que l'un de nous deux réussira à se sauver. Peut-être tous les deux. Mais il est plus important que ce soit vous qui en réchappiez saine et sauve. S'il m'arrive quelque chose, vous pourrez peut-être me remettre sur pied. Si vous êtes blessée, vous, il est probable que vous en mourrez. Et si nous sommes touchés l'un et l'autre, nous mourrons vous et moi.

— Oui. Et alors ?

— C'est moi qui suis le plus près d'elle. Vous allez vous en éloigner la première. Je vous suivrai. Si elle explose, je ferai écran et j'encaisserai le plus gros du choc. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Pas grand-chose de bon. »

Mais quand elle y réfléchit, elle ne trouva rien à opposer à mon argumentation. Être protégée au lieu de jouer les héroïnes ne l'enchantait pas. C'était puéril mais naturel. Et elle prouva sa maturité d'esprit en s'inclinant devant l'inévitable :

« Entendu. Je vais essayer de m'éloigner de dix mètres. À ce moment, je vous préviendrai et vous me rejoindrez. Je pense que dix mètres représenteront une marge de sécurité suffisante.

— Vingt.

— Mais... Oh ! Bon. D'accord. Vingt. Bonne chance, Kiku. Je crois que je vous aime. Oh, Kiku ? reprit-elle après un silence.

— Qu'y a-t-il ? Vous devriez vous dépêcher. Nous ne savons pas pendant combien de temps elle restera stable.

— J'y vais mais j'ai encore une chose à vous dire. Ma proposition d'hier soir... vous savez ? Celle qui vous a tellement mis en colère...

— Eh bien ?

— Ce n'était pas pour vous amadouer. Comme les vingt mille marks, je veux dire. Simplement, je... enfin, je suis encore assez novice dans ce domaine. Je crois que le moment était mal choisi, non ?

— Si, mais ne vous cassez pas la tête pour ça. Filez de là, c'est tout. »

Elle s'éloigna en rampant, centimètre par centimètre. Par bonheur, nous n'avions pas besoin de retenir notre respiration. Je crois que la tension aurait alors été insupportable.

Et je me retournai vers la gemme. J'étais incapable de m'en empêcher.

J'étais dans le sanctuaire d'une cathédrale cosmique quand son appel me parvint. Je me demande bien de quelle sorte de pouvoir elle se servit pour m'atteindre là où j'étais. Elle pleurait.

« Kiku, je vous en supplie ! Écoutez-moi !

— Hein ? Oh ! Qu'est-ce que c'est ? »

Elle poussa un sanglot de soulagement. « Mon Dieu ! Cela fait une heure que je vous appelle. Venez, je vous en prie ! Rejoignez-moi. Je suis suffisamment loin. »

J'avais le cerveau embrumé.

— Rien ne presse, Braise. Je veux la regarder encore une minute. Laissez-moi.

— *Non !* Si vous ne vous en éloignez pas immédiatement, je viens vous chercher.

— Vous ne pouvez pas... Bon, je viens, c'est d'accord. »

Elle était à genoux, Malibu à côté d'elle. La petite loutre regardait dans ma direction. Je glissai vers elle sur le dos. J'avais autre chose que mes reins, à l'esprit.

Je fis deux mètres. Trois mètres. Et dus m'arrêter pour me reposer. Je tournai les yeux vers la gemme, puis vers Braise. Difficile de dire laquelle des deux exerçait le plus d'attraction sur moi. J'étais sans doute parvenu à un point d'équilibre. Je ne pouvais plus aller ni dans un sens ni dans l'autre.

Et puis, une petite flèche argentée fila dans ma direction à toute vitesse, arriva à ma hauteur et continua de se ruer en avant.

Braise poussa un cri : « *Malibu !* »

Je me retournai. Jamais la loutre n'avait eu l'air aussi heureuse, même sur le tremplin du bassin. Elle bondit et plongea droit sur la gemme.

Ce ne fut que très progressivement que je repris connaissance. Il n'y avait pas de frontières tranchées entre les différents états de conscience, et cela pour deux raisons : j'étais sourd et j'étais aveugle. Aussi, je suis incapable de dire quand j'émergeai du rêve pour retrouver la réalité. La confusion entre les deux était trop complète, le passage de l'un à l'autre trop insensible pour attirer l'attention.

Je ne me rappelle pas avoir appris que j'étais sourd et aveugle. Je ne me rappelle pas avoir appris le langage gestuel grâce auquel Braise communiquait avec moi. Le premier moment rationnel dont j'ai le souvenir fut celui où elle me fit part de ses plans pour regagner Prospérité.

Je lui dis qu'elle agisse pour le mieux, que c'était elle le patron. J'étais consterné de ne pas être là où j'avais cru être dans mes rêves, j'étais à Barsoom. J'étais devenu une pierre d'explosion attendant avec un détachement extatique l'instant de l'éclatement.

Elle opéra mon œil gauche et s'arrangea pour me faire en partie récupérer la vue. Je distinguais de façon nébuleuse ce qui se trouvait à un mètre de moi. Tout le reste se perdait dans les ombres. Elle pouvait maintenant écrire sur des morceaux de papier qu'elle me donnait à lire. Cela nous faisait gagner du temps. Je sus ainsi qu'elle était sourde, elle aussi. Et que Malibu

était morte. Enfin, peut-être. Braise l'avait placée dans le refroidisseur dans l'espoir qu'elle pourrait la soigner au retour. Et s'il n'y avait rien à faire, elle fabriquerait une nouvelle loutre.

Je lui avouai que je souffrais du dos. Elle fut horrifiée en apprenant que c'était en descendant la montagne que je m'étais esquiné mais elle eut le bon sens de ne pas monter sur ses grands chevaux. Elle n'eut pas de peine à arranger ça. C'était seulement un disque vertébral froissé, me dit-elle.

Je ne ferai pas le récit détaillé de notre retour, ce serait fastidieux. Le voyage fut laborieux car la cécité était pour tous les deux une expérience nouvelle. Mais je m'adaptai vite. Il est assez facile de marcher avec quelqu'un qui vous guide en vous tenant par la main et, après la première journée, je ne trébuchais plus que rarement. Le second jour, nous fîmes l'ascension des montagnes et mon filautrain eut des défaillances. Braise l'abandonna et elle me passa le sien mais ce n'était valable qu'à condition que je ne bouge pas quand j'étais dessus parce qu'il était à la mesure d'une personne beaucoup plus petite que moi. Quand j'essayais de marcher avec lui, il se laissait rapidement distancer et me déséquilibrait.

Et il y avait un autre problème : réinstaller sur le cycle et pédaler. Je n'avais rien d'autre à faire que pédaler. Nos conversations de l'aller me manquaient au retour. La pierre explosée me manquait. Je me demandais si, sans elle, j'arriverais jamais à me réhabituer à l'existence.

Mais son souvenir s'était effacé de ma mémoire quand nous arrivâmes à Prospérité. Je ne crois pas que l'esprit de l'homme puisse véritablement contenir une chose d'une pareille ampleur. Son souvenir se dissipait un peu plus au fil des heures tel un rêve qui se défait, le matin venu. J'avais du mal à me rappeler en quoi l'expérience que j'avais eue était si sublime. Aujourd'hui, je ne me la remémore plus que comme une sorte de charade. Il ne m'en reste qu'un fantôme. Comme un ver de terre auquel on a montré un coucher de soleil mais qui n'a pas le moyen de le conserver dans sa mémoire.

Une fois à Prospérité, Braise nous guérit sans problème de notre surdité. Elle avait simplement oublié d'apporter des tympanes de secours dans sa trousse de première urgence.

« C'est une négligence de ma part, me dit-elle. Rétrospectivement, il semble évident que le premier risque avec une pierre explosée est l'éclatement des tympans. Je n'y avais pas pensé.

— Ne vous tracassez pas. Vous avez été formidable. »

Elle me sourit.

« Oui, n'est-ce pas ? »

Pour la vue, c'était plus épineux. Elle n'avait pas d'yeux de rechange et aucun habitant de Prospérité n'accepta de lui en céder un, même à prix d'or. Elle me donna provisoirement l'un des siens. Elle conserva son œil infra et se mit un bandeau sur l'autre. Cela lui conférait un air féroce. Elle me conseilla d'en acheter un autre à Vénusburg parce que nous n'avions pas des groupes sanguins parfaitement compatibles. Mon organisme rejetterait le greffon au bout de trois semaines.

Le jour de la liaison hebdomadaire avec Dernière Chance, nous étions accroupis l'un en face de l'autre dans son atelier, un monceau de pierres explosées entre nous.

Elles paraissaient effrayantes. Oh ! elles n'avaient pas changé. Nous les avions même si bien polies qu'elles brillaient trois fois plus qu'à la lumière du feu de camp sous la tente. Mais, maintenant, nous les voyions telles qu'elles étaient : d'horribles fragments d'os pourris et jaunis. Nous n'avions raconté à personne ce que nous avions vu dans le désert de Fahrenheit. Toute vérification était impossible : notre expérience avait été purement subjective. Rien ne tiendrait en face d'un contrôle en laboratoire. Nous étions les seuls à connaître la véritable nature des gemmes. Et il était probable que nous resterions les seuls. Que pouvions-nous dire aux autres ?

« À votre avis, qu'est-ce qui va se passer ? »

Elle me lança un regard aigu.

« J'ai l'impression que vous le savez déjà.

— Oui. »

Quoi qu'elles fussent et quel que fût leur mode de survivance et de reproduction, la seule chose que nous savions avec certitude était qu'elles ne pouvaient pas demeurer vivantes à moins de cent kilomètres d'une ville. Il y avait eu jadis des pierres explosées à l'endroit même où nous nous tenions, Braise

et moi. Et l'expansion est la loi des humains. Une fois encore, nous ignorions ce que nous détruisions.

Je ne pouvais pas les garder. J'aurais eu l'impression d'être un vampire. Je proposai à Braise de lui en faire cadeau mais elle n'en voulait pas, elle non plus.

« Est-ce qu'on ne devrait pas le dire à quelqu'un ? dit-elle.

— Bien sûr. Dites-le à qui vous voudrez mais ne vous attendez pas que les gens se mettent à marcher sur la pointe des pieds tant que vous ne leur aurez pas apporté une preuve. Et même après, il n'est peut-être pas certain qu'ils le feront.

— Eh bien, moi, je crois bien que je marcherai sur la pointe des pieds pendant quelques années encore ! Je suis désormais incapable de taper du talon. »

J'étais surpris.

« Pourquoi ? Puisque vous serez sur Mars ? Je serais étonné que les vibrations se propagent aussi loin. »

Elle me regarda fixement.

« Qu'est-ce que vous racontez ? »

Après un court instant de confusion, je me confondis en excuses tandis qu'elle s'exclamait en riant que j'étais une belle crapule. Puis, retirant ces dernières paroles, elle s'écria que je pouvais lui jouer ce genre de tours chaque fois que je voudrais.

C'était un quiproquo. Je croyais en toute sincérité lui avoir annoncé que j'avais changé d'avis alors que j'étais sourd et aveugle. J'avais dû le rêver puisqu'elle n'avait pas compris et qu'elle avait tenu pour acquis que mon « non » était définitif. Elle n'était pas une seule fois revenue sur le sujet de l'adoption depuis l'explosion.

« J'étais bien incapable de recommencer à vous harceler après ce que vous avez fait pour moi, dit-elle, si surexcitée qu'elle en suffoquait. Je vous dois beaucoup. La vie, peut-être. Et je vous ai utilisé sans vergogne quand vous êtes arrivé. »

Je me récriai et lui expliquai que j'avais cru que si elle n'en avait plus reparlé, c'était parce qu'elle pensait que c'était une affaire réglée.

« À quel moment avez-vous changé d'avis ? »

Je réfléchis.

« D'abord, je me suis figuré que c'était quand vous étiez aux petits soins pour moi alors que j'étais totalement impotent. Mais, maintenant, je me rappelle quand : ça s'est produit peu de temps après que je suis sorti de la tente, la dernière nuit. Lorsque j'étais couché à même le sol. »

Elle ne trouva rien à répondre à cela. Elle me regarda simplement d'un air rayonnant. Je commençai à me demander quel document je signerais au juste à Vénusburg : un contrat d'adoption ou un contrat de mariage ?

Cela ne me tourmentait pas. Ce sont les incertitudes qui donnent du sel à la vie. Nous nous relevâmes d'un même mouvement et, laissant le tas de gemmes là où il était, nous sortîmes pour prendre le dirigeable.

Danse, chantez

À l'approche de Janus, Barnum et Bailey arrivèrent soudain en vue d'une note de musique. Géante et qui ondoyait. Une noire. Sa queue mesurait cinq bons kilomètres, son corps lui-même, d'où émanait une vague luminescence turquoise, faisait un kilomètre de diamètre. Elle tournait pesamment sur son axe.

« Ce doit être là », dit Barnum à Bailey.

Du vide jaillit une voix :

« Contrôle Janus à Barnum et Bailey. Vous rencontrerez le grappin à la prochaine révolution. Vous devriez repérer l'indicateur visuel dans quelques minutes. »

Barnum abaissa son regard sur le globe de rocher et de glace animé d'un tournoiement lent et régulier qui était Janus, le dernier satellite intérieur de Saturne. Quelque chose avançait vers eux par-delà la courbure de l'horizon, quelque chose qui ne tarda pas à devenir visible. Ils distinguèrent alors ce que c'était. Barnum se mit à rire à gorge déployée.

« C'est toi ou eux ? » demanda-t-il à Bailey.

Ce dernier eut un reniflement dédaigneux.

« Eux. Tu crois que je suis idiot à ce point-là ? »

L'objet qui s'élevait derrière le disque du satellite était un filet à papillons de dix kilomètres d'envergure – un colossal cerceau auquel était fixée une longue résille ondulante. Bailey renifla encore une fois mais il appliqua les vecteurs voulus pour que leur engin se fasse happer par ce ridicule instrument.

« Allons, Bailey ! riposta Barnum. Tu es jaloux de ne pas y avoir pensé le premier, c'est tout.

— Peut-être, convint le symbio. Mais je te conseille de t'accrocher à ton chapeau parce qu'on va sans doute être méchamment secoués. »

L'illusion était poussée le plus loin possible mais Barnum nota que la première secousse de la décélération intervint plus tôt que si le filet transparent avait été plus qu'une illusion. La contrainte se renforça progressivement quand le champ magnétique mordit la ceinture métallique dont il s'était harnaché. Elle se prolongea une minute. Quand elle se relâcha, Janus ne tournoyait plus au-dessous d'eux. Le satellite se rapprochait.

« Écoute ça », dit Bailey.

Des sonorités musicales remplissaient la tête de Barnum. Une mélodie syncopée où se bouscullaient les accents nasillards et flatulents et en même temps attachants d'un saxophone jouant un air de bastringue que ni l'un ni l'autre ne reconnaissait. Quand ils eurent modifié leur assiette, ils distinguèrent le site des Portes de Nacre, le seul établissement humain de Janus. Il était facile à identifier en raison des portées musicales ondulantes qui flottaient, telles des toiles d'araignée aux fils parallèles.

Les occupants des Portes de Nacre étaient vraiment de petits rigolos. Toutes les superstructures de surface étaient camouflées derrière des projections holographiques de la plus haute fantaisie. L'ensemble évoquait un croisement entre le cauchemar d'un enfant dans le palais de Dame Tartine et un vieux dessin animé de Walt Disney.

Les installations étaient dominées par une espèce de fabuleux orgue de Barbarie hérissé de tuyaux de mille mètres. Au nombre de quinze, ceux-ci cabriolaient et se balançaient au rythme du saxo. Ils s'accroupissaient comme pour prendre une profonde inspiration, puis se redressaient de toute leur hauteur en lâchant un rond de fumée de couleur. Les bâtiments qui, Barnum le savait, étaient en réalité de banals hémisphères fonctionnels étaient déguisés en petits pavillons carrés aux fenêtres agrémentées de bacs à fleurs, et des yeux de bande dessinée étaient aux aguets derrière les portes. Ils oscillaient en tremblotant comme s'ils étaient en gélatine.

« Tu ne trouves pas qu'ils poussent un peu ? fit Bailey.

— Ça dépend des goûts. Dans le style folklo, c'est plutôt gentillet. »

Ils s'insinuèrent à travers un dédale macaronique de barres de mesure, de lignes de partitions, de quadruples croches, de points d'orgue, d'anneaux de fumée et d'harmonies assourdissantes, labourèrent un immatériel huitième de soupir et quand Bailey eut coupé d'un coup de réacteur leur vitesse résiduelle, ils se posèrent en douceur sous une gravité à peine sensible puis se dirigèrent vers les édifices hilares.

Parvenir à l'entrée du bâtiment fut toute une aventure. Barnum avait appuyé sur un bouton portant la mention SAS mais celui-ci avait fait un écart et s'était métamorphosé en un minuscule visage au regard polisson. Elle était bien bonne ! Le sas s'était néanmoins ouvert, activé par la présence de l'homme.

À l'intérieur, Portes de Nacre était loin d'avoir un aspect aussi tapageur : d'honnêtes couloirs qui ressemblaient à des couloirs, des planchers massifs et gris.

« Je serai quand même sur mes gardes, dit sombrement Bailey. Ces gens-là sont de drôles de plaisantins. Faire un trou dans le sol et le dissimuler derrière une holo doit être pour eux le fin du fin de l'humour. Fais attention où tu mets les pieds.

— Allons ! ne sois pas aussi pessimiste. Tu es capable de repérer un piège de ce genre, non ? »

Bailey ne répondit pas et Barnum n'insista pas. Il savait pourquoi le symbio était mal à l'aise et n'aimait pas la station jovienne. Il voulait en finir le plus vite possible avec leur besogne et regagner l'Anneau où il avait l'impression de servir à quelque chose. Ici, dans un couloir rempli d'air, Bailey était physiquement inutile.

Sa fonction dans le tandem symbiotique qu'il formait avec l'humain Barnum consistait à fournir à ce dernier de la nourriture, de l'eau et de l'oxygène. Barnum, de son côté, l'alimentait en nourriture, en eau et en anhydride carbonique.

Barnum était un humain sans particularités exceptionnelles, à ceci près qu'on l'avait opéré pour que ses genoux se plient vers l'extérieur et des mains démesurées, appelées pédons,

remplaçaient ses pieds. Bailey, quant à lui, n'avait absolument rien d'humain.

À strictement parler, il n'était même pas sexué. C'était un végétal et si Barnum pensait à lui en termes de mâle, c'était pour l'unique raison que la voix qui résonnait dans sa tête – son seul moyen de communication avec Bailey – avait un timbre masculin. Bailey ne possédait pas de forme propre. Il enveloppait Barnum et participait de la forme de celui-ci. Il occupait son canal digestif de la bouche à l'anus, il était enfilé en Barnum comme une aiguillée de fil. Le couple symbiotique ressemblait extérieurement à un disgracieux vidoscopie : une tête globuleuse, une taille de guêpe et des hanches pléthoriques. Une caricature de silhouette féminine ridiculement exagérée, si l'on veut.

« Tu pourrais aussi bien recommencer à respirer, dit Bailey.

— Pour quoi faire ? Je respirerai quand il faudra que je parle avec quelqu'un qui ne sera pas associé à un symbio. D'ici là, à quoi bon prendre cette peine ?

— J'avais pensé que tu préférerais t'accoutumer...

— Bon ! Si tu crois que c'est indispensable... »

Bailey retira alors graduellement les éléments de lui-même qui obstruaient les poumons et le gosier de son hôte afin de dégager l'appareil vocal et lui permettre de faire ce qu'il n'avait pas fait depuis plus de dix ans. Barnum toussa quand l'air envahit sa gorge. Ce que c'était froid ! Enfin, c'était l'impression qu'il avait bien que l'atmosphère fût à la température réglementaire de 22°. Mais il manquait d'habitude. Son diaphragme frémit, puis assumait son travail respiratoire comme si la moelle épinière de Barnum n'avait jamais été déconnectée.

« Voilà, dit Barnum, surpris par le son de sa voix. Tu es content ?

— Un petit test, ça ne fait jamais de mal.

— Si on mettait les choses au point, hein ? Je n'avais pas plus envie que toi de venir ici mais tu sais qu'il a bien fallu. Est-ce que tu comptes m'asticoter jusqu'à ce qu'on reparte ? Nous sommes censés faire équipe, ne l'oublie pas. »

Le symbio soupira.

« Je suis désolé, mais c'est comme ça. Oui, nous sommes censés être une équipe et, sur l'Anneau, nous en sommes une. Aucun de nous deux n'est rien sans l'autre. Mais, ici, je ne suis qu'un poids mort que tu dois trimbaler. Je ne peux pas marcher, je ne peux pas parler. Je me révèle ce que je suis : un légume. »

Barnum avait l'habitude des crises d'identité périodiques de son symbio. Sur l'Anneau, cela n'allait jamais bien loin mais dès qu'ils se trouvaient dans un champ gravifique son inefficacité se rappelait aussitôt au bon souvenir de Bailey.

« Ici, tu n'as pas besoin de moi pour respirer, poursuivit-il. Tu pourrais voir sans mon intermédiaire si je découvrais tes yeux. À propos, est-ce que tu...

— Ne dis pas d'âneries. Pourquoi veux-tu que je me serve de mes propres yeux alors que tu me fournis une image bien meilleure que celle qu'ils me donneraient ?

— C'est vrai sur l'Anneau. Mais, ici, mes extrasens ne sont qu'un excès de bagages. Qu'est-ce que tu veux faire d'une vitesse adaptable quand l'objet le plus éloigné que je puisse capter est au maximum à vingt mètres ? Et immobile, en plus.

— Écoute un peu. Est-ce que tu veux que nous fassions demi-tour et que nous repassions le sas ? Rien ne nous en empêche. Et je suis prêt à repartir si cela doit être un tel traumatisme. »

Il y eut un long silence et une chaude sensation de contrition qui amollissait ses genoux articulés à l'envers s'insinua en Barnum.

« Inutile de t'excuser, fit-il, radouci. Je te comprends. Il s'agit simplement de quelque chose que nous devons faire ensemble comme tout le reste, le bon et le mauvais.

— Je t'aime, Barnum.

— Moi aussi, imbécile. »

XYLOPHONE & RAGTIME AGENTS MUSICAUX

lisait-on sur la plaque.

Barnum et Bailey hésitaient devant la porte.

« Qu'est-ce qu'il faut faire ? s'enquit le premier à haute voix. Frapper ? Cela fait si longtemps que je ne me rappelle plus comment on pratique !

— Tu n’as qu’à fermer le poing et...

— Sûrement pas ! » Il éclata de rire, ce qui eut pour effet de chasser sa nervosité passagère. « J’ai oublié les règles de la politesse en vigueur dans les sociétés humaines. En tout cas, c’est ce que l’on fait dans tous les vidéos que j’ai vus. »

Il frappa. Au second coup, la porte s’ouvrit d’elle-même.

Un homme était assis, ses pieds nus posés sur le bureau. Barnum était préparé au choc provoqué par la vue d’un autre humain, un humain qui n’était pas enclavé dans un symbio, car il en avait rencontré plusieurs en se rendant au siège de l’agence Xylophone & Ragtime mais le spectacle était si nouveau que cela le faisait encore reculer.

L’homme parut s’en rendre compte et, en silence, il lui indiqua un siège. Barnum s’assit tout en songeant que sous cette faible gravité, ce n’était pas vraiment indispensable. Néanmoins, il éprouvait une vague satisfaction. L’homme resta un bon moment sans rien dire pour lui laisser le temps de s’installer et de mettre de l’ordre dans ses pensées. Barnum en profita pour l’étudier attentivement.

La plus ostensible particularité du personnage était son manque d’élégance. Il y avait plus d’un siècle que le port des chaussures était tombé en désuétude pour la simple raison que l’on ne marchait plus ailleurs que sur des sols capitonnés. Toutefois, la mode actuelle avait décrété que l’on se devait de porter des chaussures.

Il avait une apparence juvénile, sa croissance ayant été stoppée aux alentours de vingt ans. Il était vêtu d’un costume holo, une illusion de couleurs ondoyantes qui se refusaient à s’immobiliser en un point donné ou à prendre une forme définie. Il se pouvait fort bien qu’il fût nu en dessous mais Barnum était bien incapable de le dire.

« Vous êtes Barnum et Bailey, si je ne me trompe ? » commença l’homme.

— Oui. Et vous, vous êtes Xylophone ?

— Ragtime. Xylophone nous rejoindra plus tard.

Enchanté de faire votre connaissance. Vous n’avez pas eu de problèmes pour venir ? Je crois me souvenir que vous avez dit que c’était votre première visite.

— En effet. Non, nous n'avons pas eu de difficultés. À propos, merci d'avoir pris les frais de passage à votre charge. »

Ragtime balaya les remerciements d'un geste désinvolte.

« Je vous en prie ! Cela fait partie du forfait. Nous prenons le pari que le produit sera assez bon pour rembourser plusieurs fois les frais engagés. Nous tombons assez souvent juste pour ne pas perdre d'argent là-dessus. La plupart des gens de chez vous n'ont pas les moyens de venir sur Janus. Alors, qu'est-ce que voulez-vous qu'on fasse ? Y aller nous-mêmes ? C'est plus économique comme ça.

— Oui, j'imagine. »

Barnum se tut. Il remarqua que l'effort inusité qu'il devait faire pour parler lui irritait la gorge. À peine eut-il formé cette pensée que Bailey entra en action. Le filament interne qui s'était rétracté jaillit de l'estomac de Barnum pour lubrifier son larynx. La neutralisation des terminaisons nerveuses fit disparaître la douleur. D'ailleurs, se dit l'humain, tout ça, c'est dans ta tête que cela se passe.

« Qui nous a recommandés à vous ? voulut savoir Ragtime.

— Qui... euh, c'était... qui était-ce, Bailey ? »

Barnum s'aperçut trop tard qu'il avait parlé à haute voix. Il ne l'avait pas prémédité car il avait vaguement l'impression qu'il était peut-être discourtois de s'adresser de cette façon à son symbio puisque Ragtime n'entendrait évidemment pas la réponse.

« C'est Antigone, lui communiqua Bailey.

— Merci. » Cette fois, Barnum avait parlé intérieurement.

« C'est un nommé Antigone. »

Ragtime nota le nom puis releva la tête en souriant.

« Bien. Alors, que vouliez-vous nous montrer ? »

Comme Barnum s'apprêtait à décrire leur œuvre à Ragtime, la porte s'ouvrit brusquement et une femme fit son entrée en vol plané. Littéralement. Pirouettant autour du chambranle, elle agrippa le battant à l'aide de son pédon gauche et le referma d'un même mouvement fluide, puis elle décolla en virevolte et se reçut sur le bout des doigts afin de ralentir et s'immobilisa devant le bureau au-dessus duquel elle se pencha pour interpeller Ragtime d'une voix vibrante de surexcitation.

Barnum était étonné qu'elle eût des pédons au lieu de pieds. Il avait pensé que personne ne se servait de ces appendices à Portes de Nacre. On marchait maladroitement avec des pédons. Mais marcher n'avait pas l'air d'intéresser la femme.

« Attends que je te dise ce que Myers vient de faire ! » s'exclama-t-elle en lévitant presque sous l'effet de l'enthousiasme. Tandis qu'elle parlait, les doigts de ses pédons pianotaient sur la moquette. « Il a réaligné les capteurs du ganglion antérieur droit et tu n'imagines pas ce que ce changement apporte à...

— Nous avons un client, Xylophone. »

Elle se retourna et, à la vue du couple symbiotique assis derrière elle, elle porta la main à ses lèvres comme pour s'imposer silence. Mais sa bouche souriait derrière l'écran de sa main. Elle s'approcha de Barnum et Bailey (il serait faux de dire que l'on marche sous faible gravité : en équilibre sur deux doigts de chacun de ses pédons, elle paraissait flotter) et tendit le bras.

Comme Ragtime, elle portait un vêtement holo mais au lieu d'être fixé à la taille, son projecteur était monté sur une bague de sorte que, quand elle tendait le bras, le générateur holo devait compenser en tissant autour de son corps des réseaux de lumière à la fois plus amples et plus fins en une explosion de teintes pastel qui la dénudaient presque entièrement. La femme que Barnum avait devant les yeux aurait pu être une jeune fille de seize ans : élancée, les hanches fines, les seins menus, deux nattes blondes lui tombant jusqu'à la taille mais ses mouvements démentaient cette impression première : la gaucherie de l'adolescence en était totalement absente.

« Je suis Xylophone », se présenta-t-elle en s'emparant de la main de Barnum.

Pris au dépourvu, celui-ci ne savait pas s'il devait la déganter. Aussi fut-ce une main encapsulée dans un tégument Bailey épais de trois centimètres qu'elle secoua sans, d'ailleurs, paraître y prêter attention.

« Vous devez être Barnum et Bailey. Savez-vous qui étaient le Barnum et le Bailey originels ?

— Oui, les deux hommes qui ont construit votre grand orgue, dehors. »

Elle se mit à rire.

« Ici, c'est en effet une espèce de cirque. Et puis, on s'habitue. Rag m'a dit que vous avez quelque chose à nous vendre ? »

— J'espère.

— Vous avez frappé à la bonne porte. Rag est l'homme d'affaires, moi je suis le talent. C'est donc à moi que vous vendrez. Je suppose que vous n'avez rien d'écrit ? »

Barnum fit la grimace, puis se rappela qu'elle ne voyait rien d'autre qu'une surface verte et unie munie d'un trou en guise de bouche. Il fallait un certain temps pour se réaccoutumer aux relations avec les gens.

« Je ne sais même pas déchiffrer. »

Elle soupira mais sans désappointement apparent.

« Je m'en doutais. Les Annéliens qui le savent sont une rareté. Franchement, si j'étais capable de deviner ce qui fait de vous des artistes, je ferais fortune.

— Le seul moyen est de venir sur l'Anneau pour vous rendre compte par vous-même.

— C'est vrai », convint-elle, un peu embarrassée.

Elle détourna son regard de la créature contrefaite assise dans le fauteuil. La seule façon de se faire une idée de ce qu'était la magie de l'Anneau était de se rendre sur place et, pour cela, il fallait adopter un symbio. C'est-à-dire renoncer pour toujours à son individualité et devenir un élément d'une équipe. Il n'y avait pas beaucoup de personnes qui pouvaient s'y résoudre.

« Autant commencer tout de suite, dit-elle en se tapotant les cuisses afin de dissimuler son embarras. L'auditorium est à côté. »

Barnum la suivit dans une petite pièce sombre à moitié enfouie sous un fatras de papiers. Il ne s'était pas attendu qu'il en fallût une telle quantité. La méthode de Xylophone et Ragtime consistait apparemment à les entasser et, quand la pile était trop haute et faisait avalanche, à tout repousser dans un coin à coups de pieds. Des partitions crissaient sous ses pédon tandis qu'elle le guidait vers un synthétiseur éclairé par une lampe. Le reste de la pièce était plongé dans l'obscurité mais

l'immuable alignement des touches noires et blanches luisait de tout son éclat.

Xylophone ôta sa bague avant de s'installer au clavier. « C'est gênant, ce fichu holo, expliqua-t-elle. Il m'empêche de voir les touches. » Barnum remarqua alors que, dissimulé dans l'ombre, il y avait par terre un second clavier sur lequel elle avait posé ses pédons et il se demanda si c'était uniquement pour cette raison qu'elle était munie de ces appendices. Pour avoir vu comment elle se mouvait, il en doutait.

Au bout d'un instant, elle se tourna vers lui avec une expression d'attente et chuchota dans un soupir :

« Parlez-moi de votre truc. »

Barnum, interloqué, ne sut que répondre.

« Vous raconter ? C'est tout ? »

Elle se mit à rire et, plaçant ses mains sur ses cuisses, elle rétorqua, toute son aisance recouvrée :

« Je plaisantais. Mais il va falloir sortir cette musique de votre tête d'une manière ou d'une autre pour la mettre sur bobino. Que préférez-vous ? Il paraît que, dans le temps, les symphonies de Beethoven étaient écrites, que chaque arpège, chaque accord était scrupuleusement noté. Je ne comprends pas comment quelqu'un pourrait avoir envie d'utiliser un tel procédé mais c'était pourtant comme ça. Cela faisait un volume joliment épais. On peut employer cette méthode mais vous êtes sûrement capable d'en imaginer une autre. »

Barnum garda le silence. Tant qu'elle ne s'était pas assise au clavier, il n'avait pas vraiment pensé à ce détail. Il connaissait sa musique, il la connaissait jusqu'à la dernière triple croche. Mais comment l'extérioriser ?

« Quelle est la première note ? » insista Xylophone.

La confusion de Barnum redoubla.

« Je ne sais même pas le nom des notes », avoua-t-il.

Elle ne manifesta aucun étonnement.

« Eh bien, chantez-la. »

— Je... je n'ai jamais essayé.

— C'est le moment ou jamais. »

Assise très droite, elle le regardait avec un sourire engageant. Pas enjôleur : encourageant.

« Je l'entends, dit-il, désespéré. Chaque note, chaque dissonance... est-ce que c'est le mot juste ? »

Le sourire de Xylophone s'élargit.

« C'est *un* mot juste mais je ne sais pas si vous connaissez sa signification. Il désigne la qualité de son dont les vibrations ne se fondent pas harmonieusement. L'accord ainsi produit n'est pas agréable. Tenez... »

Elle enfonça deux touches voisines, en essaya plusieurs autres, puis manipula les boutons saillant au-dessus du clavier jusqu'à ce que les deux notes n'aient que quelques vibrations d'écart et qu'elles produisent une sonorité vacillante. « Cela ne satisfait pas automatiquement l'oreille mais dans un contexte approprié, on éprouve un choc et on le remarque. Est-ce que votre musique est discordante ?

— Par endroits. C'est mal ?

— Pas du tout. Quand on se sert convenablement de la dissonance, c'est... enfin, pas plaisant à proprement parler... » Elle leva les bras d'un geste d'impuissance. « Dissserter sur la musique est quelque chose de terriblement frustrant – dans le meilleur des cas. Chanter est moins décevant. Allez-vous me chanter votre truc, mon chou, ou va-t-il me falloir patauger tant bien que mal dans vos descriptions ? »

Barnum chanta d'une voix hésitante les trois premières notes du morceau. Il savait que ces vocalisations n'avaient rien à voir avec l'orchestre qui retentissait dans sa tête mais il fallait bien essayer en désespoir de cause. Xylophone reproduisit au synthétiseur les tonalités non modulées : trois sons purs, très jolis mais morts et à des années-lumière de ce que Barnum voulait.

« Non, non ! Ce doit être plus riche.

— D'accord, je vais reprendre en plus riche – ce que je considère comme plus riche – et on va voir si nous parlons la même langue. »

Elle modifia quelques clés et rejoua les trois notes mais en leur donnant, cette fois, les modulations de la contrebasse.

« Ça va mieux mais ce n'est pas encore ça.

— Ne vous laissez pas abattre. Chacune de ces commandes (elle désigna la batterie de manettes alignées devant elle)

produit un effet différent, seule ou en combinaison avec d'autres. Je sais de source digne de foi que les permutations possibles sont en nombre infini. Aussi, il arrivera fatalement un moment où nous trouverons votre mélodie. Au travail ! Dans quel sens va-t-on ? Par ici ? Ou par là ? »

Quand elle tournait la clé dans un sens, le son était plus tenu et quand elle la tournait dans l'autre, il était plus cuivré avec, suggéré, comme un soupçon de trompettes.

Barnum dressa l'oreille. Cela se rapprochait mais il manquait encore l'ampleur des rafales sonores qui déferlaient dans sa tête. Sur ses indications, Xylophone manœuvra plusieurs fois le bouton d'avant en arrière jusqu'à ce qu'il le lui fasse placer à l'endroit où ce qu'il entendait était le plus voisin possible de la mélodie fantôme. Elle manœuvra alors une autre manette, ce qui améliora encore le résultat. Mais il y avait toujours un quelque chose qui faisait défaut.

Barnum, qui se prenait de plus en plus au jeu, s'aperçut soudain qu'il se tenait debout derrière Xylophone en train d'essayer une nouvelle clé. Il y avait indiscutablement un progrès mais...

Fébrile, il s'assit sur la banquette à côté d'elle et tendit la main vers la manette qu'il régla avec soin. Brusquement, il se rendit compte de ce qu'il était en train de faire.

« Ça ne vous ennuie pas ? Il m'est tellement plus facile de le faire moi-même... »

Elle lui assena une claque sur l'épaule et s'esclaffa.

« Ce qu'il est bête ! Il y a un quart d'heure que j'essaie de vous attirer sur cette banquette. Vous pensiez que je pourrais vraiment y arriver toute seule ? Cette histoire à propos de Beethoven, c'était de la blague.

— Alors, qu'allons-nous faire ?

— Vous allez, vous, tripoter cette machine. Je serai là pour vous aider et vous dire comment obtenir ce que vous désirez. Quand vous aurez trouvé exactement l'air, je vous le jouerai. Croyez-moi, je fais depuis trop longtemps ce métier pour m'imaginer que vous seriez capable de me décrire votre machin. Maintenant, chantez ! »

Il chanta.

Huit heures plus tard, Ragtime entra sans bruit avec un plateau de sandwiches et un pot de café qu'il posa sur la table à côté d'eux. Barnum était toujours en train de chanter et le synthétiseur chantait avec lui.

Il émergea du brouillard de la création. Il y avait quelque chose en travers de son champ de vision qui l'empêchait de voir le clavier. Quelque chose de blanc d'où s'élevait de la vapeur au bout d'un long...

C'était une tasse de café que lui tendait Xylophone. Il se tourna vers elle. Elle avait du tact : elle garda le silence.

À partir du moment où ils avaient commencé de s'escrimer sur le synthétiseur, Barnum et Bailey étaient virtuellement devenus un seul et même être, ce qui était justifié puisque la pièce que le premier cherchait à vendre était le fruit de leurs deux intelligences. Elle était leur bien commun.

Barnum se détacha juste ce qu'il fallait de son partenaire pour que lui parler soit un petit peu plus que se parler à lui-même.

« Qu'en penses-tu, Bailey ? Faut-il que j'en boive ?

— Pourquoi pas ? J'ai été forcé de lâcher pas mal de vapeur d'eau pour que tu restes au frais et je ne vois aucun inconvénient à me réapprovisionner.

— Dis donc, si tu dégageais mes mains ? Ce serait plus commode pour tourner les boutons. Je les manieras plus en finesse, tu comprends ? Et puis, je ne sais pas trop s'il est poli de serrer la main de quelqu'un sans lui toucher la peau. »

Bailey ne répondit pas mais son corps malléable se rétracta pour libérer les mains de Barnum qui saisit la tasse que lui présentait Xylophone. La sensation inhabituelle de chaleur sur ses terminaisons nerveuses le fit sursauter. Le dialogue entre l'humain et le symbio avait échappé à la femme : il n'avait duré qu'une seconde.

Cette sensation thermique prit un caractère explosif quand elle s'épanouit dans sa gorge. Il suffoqua et Xylophone le considéra d'un air soucieux.

« Holà ! Doucement, mon cher. Il faut que vos nerfs soient remis d'aplomb pour absorber quelque chose d'aussi brûlant. »

Elle but une gorgée avec précaution et se rassit devant le clavier. Barnum posa sa tasse et l'y rejoignit. Mais, semblait-il, le moment était venu de faire la pause : il n'arrivait plus à se replonger dans la musique. Xylophone s'en rendit compte et ce fut avec satisfaction qu'elle se jeta sur un sandwich. On aurait cru qu'elle mourait de faim.

« Eh oui, elle crève de faim, pauvre idiot, dit Bailey. En tout cas, elle a une sérieuse fringale. Elle n'a rien mangé depuis huit heures et elle ne dispose pas, elle, d'un symbio pour recycler ses déchets et les transformer en aliments directement injectés dans le sang. Alors, elle a faim. Tu ne te rappelles pas ?

— Si, mais j'avais oublié. » Barnum contempla la pile de sandwiches. « Je me demande l'impression que cela me ferait si j'en mangeais un.

— Celle-ci. »

La saveur de la salade de thon et du pain de seigle s'épanouit dans la bouche de Barnum. Bailey produisait cet effet, comme toujours, par stimulation directe du système sensoriel. Il était capable de créer sans la moindre difficulté des sensations entièrement inédites en reliant une aire du cerveau de son associé à une autre. Si Barnum voulait savoir quel bruit faisait un sandwich au thon, Bailey le lui faisait entendre.

« Parfait. Et je ne protesterai pas sous prétexte que je n'ai pas senti mes dents s'enfoncer dedans parce que je sais que c'est aussi dans tes cordes. De même que me donner la sensation de mâcher, d'avaler – j'en passe et des meilleures. Pourtant (sa pensée prit un tour que Bailey n'était pas sûr de trouver à son goût), pourtant, je m'interroge. Est-ce que la politesse n'exige pas que je grignote un de ces sandwiches ?

— Qu'est-ce que c'est que cet accès subit de politesse ? s'insurgea le symbio. Manges-en un si ça te chante mais je ne comprendrai jamais pourquoi. Si tu as envie d'être un animal carnivore, grand bien te fasse !

— Quel sale caractère ! » Mais il y avait de la tendresse sous le ton bougon de Barnum. « Calme-toi, mon petit vieux ! Je ne ferai rien sans toi. Mais il faut s'entendre avec ces gens. J'essaie d'être diplomate, c'est tout.

— Eh bien, vas-y ! Mange ! soupira Bailey. Tu flanqueras en l'air mon programme écologique pour plusieurs mois – veux-tu me dire ce que je ferai de toutes ces protéines surnuméraires ? – mais pourquoi t'inquiéterais-tu de ça ? »

Barnum eut un rire muet. Il savait que Bailey pouvait faire tout ce qu'il lui plaisait de cet excédent de protéines : les ingérer, les raffiner, les brûler ou, tout simplement, les stocker pour les évacuer à la première occasion. Il s'empara d'un sandwich et il sentit la substance épaisse de la peau de Bailey se rétracter et libérer son visage quand il le porta à sa bouche.

Il s'était attendu que la lumière soit plus vive mais c'était une erreur. Il y avait des années qu'il ne s'était pas servi de ses rétines. Or, ce qu'il voyait maintenant ne différait en rien des images produites par induction corticale que Bailey lui fournissait en permanence.

« Vous avez une belle tête, lui dit Xylophone, la bouche pleine. Ce qui ne me surprend pas. Vous donnez une représentation très flatteuse vous-même.

— Ah bon ? » Barnum était intrigué. « Qu'entendez-vous par là ?

— Votre musique. Elle vous reflète. Oh ! Je ne vois pas dans vos yeux tout ce que j'ai vu dans votre musique mais c'est toujours comme cela. Le reste, c'est votre ami Bailey. Et je ne peux pas déchiffrer son expression.

— Non, bien sûr. Mais pouvez-vous vous faire une idée de lui ? »

Elle réfléchit. Puis, s'asseyant au synthétiseur, elle attaqua un thème qui leur avait donné du fil à retordre quelques heures plus tôt mais en le jouant un peu plus vite et avec de subtiles altérations. C'était un fragment bien venu, comportant, à peine suggéré, quelque chose qui était juste hors de portée de la main.

« Voilà Bailey. Il y a une chose qui le tracasse. Si je me fie à mon expérience, c'est d'être ici, à Portes de Nacre. Les symbios n'aiment pas y venir. Pas plus que dans les autres endroits soumis à la pesanteur. Cela leur donne l'impression d'être inutiles.

— Tu entends ? demanda Barnum à son partenaire silencieux.

— Humm.

— Et c'est vraiment stupide, poursuit Xylophone. Je n'ai évidemment pas une connaissance personnelle et directe de la question mais j'ai connu beaucoup d'appariés avec qui j'ai longuement parlé. Pour autant que je puisse m'en rendre compte, le lien qui unit un humain et un symbio est... enfin, à côté de ça, la chatte qui meurt pour défendre ses petits fait l'effet d'un exemple d'affection banale. Mais je suppose que vous le savez mieux que je ne saurais jamais l'exprimer.

— Vous l'avez très bien exprimé. »

Bailey eut un sourire mental décontenancé, signe d'une approbation donnée en rechignant. « Elle m'a eu, mangeur de viande. Maintenant, je la boucle. Je vais vous laisser causer tous les deux sans mêler mes incertitudes de base à la conversation.

— Vous l'avez dénoué, dit joyeusement Barnum à Xylophone. Vous avez même réussi à le faire se moquer de lui-même, et ce n'est pas un mince exploit parce que c'est fou ce qu'il peut se prendre au sérieux !

— Ce n'est pas juste, protesta Bailey. Je ne peux pas me défendre.

— Je croyais que tu devais te taire ? »

Le travail allait comme sur des roulettes, encore que cela prit plus de temps que Bailey ne l'aurait souhaité.

Après trois jours de transcription, l'œuvre commença à prendre forme. Vint le moment où il suffit à Xylophone d'appuyer sur un bouton pour que la machine la restitue. On était bien loin du squelette d'ébauche du premier jour mais le morceau avait encore besoin de finition.

« Que pensez-vous de *Cantate contraponctuelle* ? demanda Xylophone à brûle-pourpoint.

— Pardon ?

— Comme titre. Il en faut un. J'y ai réfléchi et j'ai imaginé celui-là. Il est bon parce que la construction de la pièce est très symétrique. Tendue, rythmée. Pourtant, il y a un contrepoint marqué dans les bois.

— La section des instruments à vent ?

— Oui. Qu'en dites-vous ?

— Bailey veut savoir ce qu'est une cantate. »

Xylophone haussa les épaules mais elle avait l'air penaud.

« À vrai dire, c'est l'allitération qui m'a séduite. Peut-être comme argument de vente. En réalité, une cantate est une composition à voix. Vous êtes sûr que vous ne pourriez pas y introduire des passages vocaux ?

— Non, répondit Barnum après réflexion.

— C'est vous le maître d'œuvre, bien entendu. »

Elle parut vouloir ajouter quelque chose mais elle se ravisa.

« Vous savez, reprit Barnum, le titre m'est assez indifférent. Est-ce qu'en l'appelant comme ça, cela aidera à vendre le morceau ?

— C'est possible.

— Eh bien, faites comme il vous plaira.

— Merci. J'ai demandé à Rag de commencer la campagne de publicité préliminaire. Nous pensons tous les deux qu'il y a des chances. Il aime ce titre et il a du flair. Il sait ce qui se vend. Et il aime aussi l'œuvre.

— Combien de temps encore avant qu'elle soit prête ?

— Ce ne sera plus très long. Deux jours... Vous commencez à en avoir assez ?

— Un peu. J'aimerais retourner sur l'Anneau. Bailey aussi. »

Elle regarda Barnum en fronçant les sourcils et fit la moue.
« Ce qui veut dire que je ne vous reverrai pas avant dix ans. Il est certain que ça risque de prendre du temps. Développer un nouveau talent demande des éternités.

— Pourquoi faites-vous ce métier ? »

Elle médita quelques instants. « Je suppose que c'est parce que j'aime la musique et que c'est sur Janus qu'est née et qu'a progressé la musique la plus novatrice de tout le système solaire. Personne ne peut rivaliser avec vous, les Annéliens. »

Barnum se préparait à lui demander pourquoi elle ne s'appariait pas pour se faire une idée de première main mais quelque chose le retint, un tabou informulé qu'elle avait établi. Ou, peut-être, qu'il avait établi, lui. En toute sincérité, il était maintenant incapable de comprendre pourquoi tout le monde ne s'appariait pas avec un symbio. C'était, à ses yeux, le seul

mode d'existence sensé. Mais il savait que pour beaucoup de gens, c'était là une perspective déplaisante. Répugnante même.

Après la quatrième séance d'enregistrement, Xylophone se délassa en jouant pour le couple. Barnum et Bailey appréciaient déjà son talent, et la virtuosité qu'elle déploya au synthétiseur ne fit que les confirmer dans leur opinion.

Elle avait étudié l'histoire de la musique et pouvait interpréter les œuvres de Bach ou de Beethoven avec autant de maestria que celles de compositeurs modernes comme Barnum. Elle avait choisi le premier mouvement de la 8^e *Symphonie* de Beethoven. Ses mains et ses pédons lui permettaient de reproduire exactement et sans la moindre difficulté l'exécution d'un orchestre symphonique au grand complet. La musique décollait imperceptiblement des cordes traditionnelles pour se transformer en ces sonorités concrètes que seul un instrument électronique était capable de produire.

Elle passa ensuite à un morceau de Ravel que Barnum n'avait jamais entendu, puis à une pièce de jeunesse de Riker. Après quoi, pour s'amuser, elle joua quelques rags de Joplin et une marche de John Philip Sousa mais, cette fois, sans prendre de libertés et en respectant scrupuleusement l'orchestration voulue par le compositeur.

Une autre marche succéda à celle de Sousa. C'était une pièce d'une incroyable vivacité, un jaillissement de motifs chromatiques pétillants et jamais les musiciens d'autrefois n'auraient atteint dans les basses la précision du jeu de l'interprète. Barnum croyait revoir les vieux films de son enfance – les lions en cage qui grondaient, les éléphants parés de plumes.

« Qu'est-ce que c'était ? lui demanda-t-il quand elle eut fini.

— C'est drôle que vous me posiez cette question, monsieur Barnum. C'est un ancien air de fanfare de cirque appelé *Tonnerre et éclairs*. Ou, selon certains, *L'Entrée des gladiateurs*. Les musicologues sont partagés. Quelques-uns prétendent qu'il y a un troisième titre : *La Favorite de Barnum et Bailey* mais la plupart pensent que c'était un autre morceau. Mais si c'est le cas, il est perdu, et c'est vraiment dommage.

Tout le monde est sûr, en tout cas, que Barnum et Bailey appréciaient aussi cet air. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je l'aime. Vous ne voudriez pas le rejouer ? »

Elle le rejoua une seconde fois, puis une troisième parce que Bailey voulait être certain que la mélodie était bien gravée dans la mémoire de Barnum pour être éventuellement utilisée plus tard.

Xylophone coupa enfin l'appareil et posa ses coudes sur le clavier.

« Quand vous serez rentré, dit-elle, pourquoi n'essaieriez-vous pas d'introduire une partie de synapticon dans votre prochaine œuvre ?

— Qu'est-ce que le synapticon ? »

Elle contempla Barnum bouche bée, sans en croire ses oreilles. Et une expression ravie se peignit sur ses traits.

« Vraiment, vous ne savez pas ? Eh bien, vous allez apprendre quelque chose. »

Elle se précipita vers le bureau, saisit un objet entre ses pédons et revint en sautillant au synthétiseur. C'était une petite boîte noire munie d'une courroie et d'un fil électrique s'achevant par une prise d'entrée. Tournant le dos à Barnum, elle écarta sa chevelure pour dégager sa nuque.

« Voulez-vous me connecter ? »

On distinguait au milieu de ses cheveux une de ces minuscules douilles d'or permettant au porteur d'être directement branché à un ordinateur. Quand Barnum eut enfoncé la fiche, Xylophone passa la courroie de l'instrument autour du cou. Le synapticon, d'aspect sévèrement fonctionnel, était griffé comme une planche à pain et couturé de traces d'outils. Son vernis était éraflé et on avait l'impression qu'il avait été rafistolé jusqu'à plus soif.

« Ce n'est pas encore tout à fait au point, expliqua Xylophone. Myers, le type qui l'a inventé, passe son temps à le bricoler et à y rajouter des trucs. Quand il aura fini, nous le commercialiserons. Les circuits peuvent être miniaturisés encore bien davantage. Le prototype avait un câble de micro qui gênait considérablement mon style mais celui-ci possède un

émetteur. Vous allez comprendre ce que je veux dire. Venez, il n'y a pas assez de place ici. »

Elle précéda Barnum dans le bureau extérieur et, après avoir allumé le gros haut-parleur mural, elle se plaça au centre de la pièce, les bras ballants.

« Cet appareil transpose les mouvements corporels en musique. Il mesure les tensions du réseau nerveux, les amplifie et... mais le mieux est encore que je vous montre. Pour le moment, il est en position neutre. Il n'y a pas de son. »

Elle se tenait droite mais détendue, les pédons joints, les bras pendants, la tête légèrement inclinée.

Elle leva un bras, la main tendue et, derrière elle, le baffle égrenait une gamme montante qui s'acheva sur un accord lorsque les doigts de Xylophone se refermèrent sur la note invisible qui flottait dans l'air. Elle ploya les genoux : une sonorité soyeuse et grave jaillit, qui se renforça lorsqu'elle contracta les muscles de ses cuisses. Elle ajouta de nouvelles harmoniques avec son autre main, puis pencha brusquement le corps de côté tandis que fusaient des arpèges cascadants. Barnum se raidit. Les poils se hérissaient sur ses bras et des frissons parcouraient sa colonne vertébrale.

Xylophone ne le voyait plus. Elle était à présent dans un univers légèrement déphasé par rapport à l'univers réel, un univers où la danse était musique et son corps était l'instrument. Ses battements de paupières devenaient des staccatos ponctuant les phrases et sa respiration fournissait une armature rythmique solide aux dentelles sonores que tissaient ses bras, ses jambes et ses doigts.

Pour Barnum et Bailey, la beauté de cette démonstration résidait dans le parfait mariage du mouvement et du son. Ils avaient pensé qu'il ne s'agissait que d'un nouveau gadget, qu'elle suerait sang et eau pour obtenir les notes qu'elle chercherait à obtenir en se désarticulant avec des contorsions maladroites et artificielles. Mais pas du tout. Chaque élément modelait l'autre. C'étaient une musique et une danse improvisées qui se développaient et n'obéissaient à d'autres règles qu'à celles, intérieures, que Xylophone leur imposait.

Enfin elle s'arrêta en équilibre sur la pointe de ses pédons et laissa mourir le son. Barnum était quasiment pétrifié. Il fut surpris d'entendre un battement de mains. Et se rendit compte que c'étaient les siennes qui claquaient ainsi. Pourtant, ce n'était pas lui qui applaudissait. C'était Bailey. Bailey qui jamais, au grand jamais, n'avait empiété sur son contrôle moteur !

Ils exigèrent que Xylophone leur explique tous les détails. Bailey était confondu par cette nouvelle forme d'expression et son impatience à poser des questions que relayait Barnum était telle qu'il faillit demander à son apparié de lui prêter un moment ses cordes vocales.

Xylophone était étonnée par ce déchaînement d'enthousiasme. Elle était une adepte convaincue du synapticon mais, jusque-là, ses efforts pour le populariser n'avaient guère rencontré de succès. L'instrument avait ses limitations et on le considérait généralement comme une toquade amusante mais sans avenir.

« Quelles limitations ? » s'enquit Bailey, toujours par le truchement de Barnum.

« Pour qu'il ait sa pleine efficacité, il est indispensable que l'audition ait lieu en situation de non-pesanteur. Certains timbres résiduels sont impossibles à éliminer quand on est sous l'influence de la gravité, même sur Janus. Et, ici, je ne peux pas rester assez longtemps à l'air libre. Vous ne l'avez évidemment pas remarqué mais j'étais incapable d'introduire beaucoup de variations dans ces conditions. »

Barnum vit soudain s'ouvrir de nouveaux horizons.

« Il m'en faut un. Pour en jouer sur l'Anneau. »

Xylophone repoussa une mèche qui lui tombait sur l'œil. La démonstration avait duré un quart d'heure.

Elle transpirait et elle était cramoisie. Barnum était si fasciné par l'harmonie de ce simple geste, alors même que le synapticon était coupé, que ce fut à peine s'il entendit sa réponse :

« Peut-être. Mais, si j'étais vous, j'attendrais. »

Avant même qu'il ait eu le temps de lui demander pourquoi, elle enchaîna vivement : « Ce n'est pas encore un instrument parfaitement fidèle mais nous travaillons la question. Chaque jour, on lui apporte des perfectionnements. Le problème, voyez-

vous, vient en partie de ce qu'il faut un entraînement particulier pour qu'il en sorte autre chose que du bruit blanc. Je n'ai pas été tout à fait franche quand je vous ai parlé de son fonctionnement.

— Comment cela ?

— Eh bien, je vous ai dit qu'il mesure les tensions des nerfs et les traduit musicalement. Où sont situés la plupart des nerfs ? »

Barnum comprit alors où elle voulait en venir.

« Dans le cerveau.

— Exactement. Et c'est pourquoi l'état d'âme de l'interprète a encore plus d'importance pour le synapticon que pour presque tous les autres instruments de musique. Avez-vous déjà eu l'occasion d'utiliser un appareil à ondes alpha ? En écoutant une note, vous pouvez contrôler certaines fonctions de votre cerveau. Cela exige de la pratique. Le cerveau est un réservoir de sons pour le synapticon, il module toute la composition. Si vous ne le contrôlez pas, vous n'obtenez que du bruit.

— Depuis combien de temps vous exercez-vous ?

— À peu près trois ans. »

Pour travailler avec Barnum et Bailey, Xylophone avait dû adapter son cycle de veille et de sommeil aux nécessités biologiques du couple qui, pendant les périodes d'ensoleillement, faisait le lézard dans la « cuisine » municipale de Janus.

C'était un service gratuit à la charge de la collectivité et qui valait bien la dépense car, faute de cela, les humains appariés n'auraient pas pu rester plus de quelques jours sur le satellite. La « cuisine » était une plaine nivelée au bulldozer, d'une surface de trois kilomètres carrés divisés en carrés de cent mètres de côté. Elle ne plaisait guère à Barnum et à Bailey – aucun couple symbiotique ne l'aimait beaucoup – mais c'était que l'on pouvait espérer de mieux.

Une écologie en circuit fermé n'est jamais parfaite. On ne peut pas réutiliser éternellement la même chaleur contrairement à ce qui est le cas pour les matériaux de base. Il faut en rajouter, il faut capter quelque part l'énergie nécessaire au partenaire végétal pour qu'il synthétise les hydrates de

carbone dont a besoin le partenaire animal. Bailey pouvait employer une partie de la chaleur pauvre engendrée par la décomposition des molécules d'hydrocarbures de l'organisme de Barnum mais ce procédé ne pouvait qu'aboutir rapidement à la faillite écologique.

La solution du symbio, qui était celle de tous les autres végétaux, était la photosynthèse, encore que les substances chimiques dont il se servait ne présentassent qu'une ressemblance lointaine avec la chlorophylle. La photosynthèse requiert des surfaces végétales beaucoup plus vastes que celle correspondant à la taille d'un humain. Et l'intensité du rayonnement solaire au niveau de l'orbite de Saturne n'était que le centième de ce qu'elle était sur la Terre.

Barnum longea à pas prudents la ligne blanche délimitant l'un des damiers de la grille. À gauche et à droite, des humains étaient allongés au milieu de ces grands carrés. Ils n'étaient plus enrobés que par une couche infiniment mince de leurs symbios dont le reste de la substance s'étalait autour d'eux en une pellicule vivante presque invisible : on ne la distinguait que comme un miroitement, telle une flaque sur le sol. Dans l'espace, pour obtenir l'effet tournesol, il suffisait aux symbios de pivoter lentement sur eux-mêmes et la force centrifuge se chargeait de déployer ce large organe parabolique. Mais ici, affalés, inertes, sur la grille, ils s'abandonnaient à l'action des appareils de traction mécanique disposés aux quatre coins des carrés. Ils ne possédaient pas la puissance musculaire nécessaire pour s'étirer par eux-mêmes. Rien, sur Janus, ne leur donnait autant la nostalgie de l'Anneau que la « cuisine ». Barnum se coucha au centre d'un damier libre. Les crampons extenseurs se refermèrent doucement sur le tégument externe de Bailey et commencèrent à l'étirer.

Sur l'Anneau, on n'était jamais à plus de dix kilomètres de l'hémisphère supérieur. On s'y rendait pour faire tournesol et rêver quelques heures, puis l'on regagnait les régions d'ombre en se laissant propulser par la pression de la lumière. C'était bon. Il ne s'agissait pas à proprement parler de sommeil. C'était quelque chose d'étranger à l'expérience humaine : une

conscience végétale, une communion avec l'univers, passive et affranchie de pensées.

Le tournesol s'épanouissait maintenant sur le sol autour du couple symbiotique et Barnum poussa un grognement. Bien que, dans leur existence, la phase d'absorption énergétique ne fût pas du sommeil, après quelques jours de cet exercice sous gravité, les symptômes qu'ils ressentaient l'un et l'autre étaient très voisins de ceux produits par la privation de sommeil. Bailey et Barnum devenaient irritables. Ils avaient hâte de retrouver l'apesanteur.

Une agréable léthargie s'emparait de Barnum. Sous lui, Bailey plongeait de puissantes radicules dans la roche qu'elles rongeaient en sécrétant des composés acides afin de recueillir les petites quantités de masse de remplacement nécessaires au tandem.

« Quand repart-on ? demanda-t-il.

— D'un jour à l'autre, maintenant. D'un jour à l'autre. »

Barnum était somnolent. Il sentait que les fluides du tournesol du symbio commençaient à se réchauffer sous l'action du soleil. Il était une marguerite paresseusement assoupie dans de verts pâturages.

« Il est sans doute superflu de le souligner mais la transcription est achevée. Nous n'avons pas besoin de nous attarder.

— Je sais. »

Cette nuit-là, Xylophone dansa à nouveau. Mais languissamment, sans les envolées et les crescendos tumultueux de la première fois. Et, lentement, presque imperceptiblement, un thème se fit jour. Qui se modifiait, se remaniait. Ici, un trille, là, un phrasé. Il ne devenait pas tout à fait mélodique comme sur l'enregistrement mais c'était parfait ainsi. Il avait été composé pour les cordes, pour les cuivres et pour bien d'autres instruments mais pas pour le xylophone et elle devait transposer pour son propre instrument. Le thème était toujours contrapunctuel.

Quand la démonstration eut pris fin, elle parla à Barnum et à Bailey de son concert le plus réussi, celui qui avait presque

conquis le public. Ç'avait été un duo. Son partenaire et elle avaient joué du même synapticon en faisant l'amour.

Les deux premiers mouvements avaient été bien accueillis.

« Et puis, nous sommes arrivés au finale, continua-t-elle sur un ton mi-figue mi-raisin, et nous avons brusquement perdu les harmonies de vue. Cela ressemblait, a dit un critique, aux “cris d'agonie d'une hyène”. Nous n'entendions rien.

— Avec qui dansiez-vous ? Avec Ragtime ? »

Elle se mit à rire.

« Lui ? Non, il ne connaît rien à la musique. Il fait très bien l'amour mais il ne pourrait jamais y arriver sur une mesure trois-quatre. C'était Myers, le type qui a inventé le synapticon. Mais il est meilleur ingénieur que musicien. En fait, je n'ai jamais vraiment trouvé un bon partenaire pour cela. D'ailleurs, je ne recommencerai plus en public. Ces critiques m'ont fait mal.

— Mais, si j'ai bien compris, vous estimez que les conditions idéales pour faire de la musique au synapticon sont le duo et l'amour en apesanteur ?

— J'ai dit ça, moi ? »

Elle resta un long moment silencieuse avant d'avouer enfin : « Oui, peut-être. » Elle soupira. « La nature de cet instrument est telle que la musique qu'il produit atteint son maximum de plénitude quand le corps est le mieux accordé à son environnement et je ne vois pas de moment plus favorable que la montée de l'orgasme.

— Alors, pourquoi cela n'a-t-il pas marché ?

— Je ne devrais peut-être pas le dire mais c'est Myers qui a tout fait capoter. Il s'est excité, ce qui est évidemment le but recherché, mais il n'a pas su garder son contrôle de soi. Je vibraï comme un stradivarius, j'étais remplie du chant des harpes célestes et, subitement, voilà qu'il se met à attaquer un rythme de jungle comme s'il soufflait dans un kazoo ! Je ne veux plus jamais connaître ça. Je m'en tiens désormais au ballet traditionnel comme ce soir.

— Xylophone, lâcha Barnum de but en blanc, je pourrais faire l'amour sur une mesure trois-quatre. »

Elle se leva et se mit à tourner en rond dans la pièce. De temps en temps, elle le regardait. Barnum ne pouvait voir ce que voyaient ses yeux mais il avait la pénible impression qu'ils ne voyaient qu'une grotesque boule verte, une masse pâteuse surmontée d'un visage humain et il tint soudain rigueur à Bailey de son apparence extérieure. Pourquoi ne pouvait-elle pas le voir, lui, Barnum ? C'était comme s'il était enterré vivant. Pour la première fois, il se sentait presque prisonnier. Son exaspération fit se rétracter Bailey.

« Est-ce une proposition ? demanda Xylophone.

— Oui.

— Mais vous n'avez pas de synapticon.

— Nous en avons parlé avec Bailey. Il pense être capable de faire office de synapticon. Après tout, il fait presque la même chose que cet instrument sans désemparer. Il sait à merveille modifier les impulsions nerveuses de mon cerveau comme de mon corps. Il occupe plus ou moins mon système nerveux. »

Pendant un instant, Xylophone demeura muette.

« Vous voulez dire que vous pouvez faire... et entendre de la musique sans aucun instrument ? Uniquement grâce à l'intervention de Bailey ?

— Absolument. Nous n'avions pas songé à connecter les mouvements corporels à l'aire auditive du cerveau, voilà tout. »

Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose mais la referma. Elle semblait indécise.

« Xylophone, vous devriez vous apparier et venir sur l'Anneau. Attendez ! Laissez-nous finir. Vous m'avez dit que ma musique était admirable et que vous pensiez même qu'elle pourrait être vendable. Comment ai-je fait ? Vous êtes-vous interrogée là-dessus ?

— Beaucoup, répondit-elle en regardant ailleurs.

— Quand j'ai débarqué sur Janus, je ne connaissais même pas le nom des notes que j'avais dans la tête. J'étais ignare. Je ne sais toujours pas grand-chose. Mais j'écris de la musique. Et vous, vous connaissez mieux la musique qu'aucune des personnes que j'aie jamais rencontrées. Vous l'aimez, vous l'interprétez magnifiquement et avec maestria. Mais que créez-vous ?

— J'ai composé différentes choses, répliqua-t-elle sur la défensive. Oui, c'est vrai, cela ne valait rien.

Je crois ne pas avoir de talent dans ce domaine.

— Eh bien, je suis la preuve vivante que vous n'avez pas besoin de ce talent. Je n'ai pas écrit cette pièce. Et Bailey non plus. Nous l'avons vue et entendue se développer tout autour de nous. Vous n'imaginez pas ce que c'est, sur l'Anneau. Toute la musique que vous avez jamais écoutée vous inonde. »

À première vue, il paraissait logique aux yeux de beaucoup de gens que ce soit sur les Anneaux de Saturne qu'eût vu le jour la forme d'expression artistique la plus achevée du système. Il faudrait attendre que l'humanité atteigne Bêta de la Lyre ou une étoile encore plus lointaine pour trouver un plus somptueux cadre d'existence. Les paysages de l'Anneau étaient certainement pour un artiste une source d'inspiration inépuisable. Mais les artistes sont rares. Comment l'Anneau pouvait-il transformer en artistes tous les humains qui l'habitaient ?

Les Annéliens étaient les parangons de la vie artistique du système solaire depuis plus d'un siècle. Si cela avait été dû à l'échelle épique des Anneaux et à leur grandiose beauté, la nature de l'art annélien aurait vraisemblablement été dans sa quasi-totalité épique, et grandiose dans son esprit comme dans son exécution. Or, il n'en était rien. La peinture des Annéliens, leur poésie, leur littérature et leur musique embrassaient l'expérience humaine dans sa totalité et allaient un pas au-delà.

Un homme ou une femme arrivaient sur Janus, décidés pour une raison ou une autre à abandonner leur existence antérieure et à s'apparier avec un symbio. Chaque jour, une douzaine de personnes partaient et l'on n'entendait plus parler d'elles pendant dix ans. Cette migration constituait une coupe représentative de la race humaine. L'éventail allait des gens compétents aux incapables, on y trouvait des bons et des méchants, des génies et des idiots. La proportion de vieux et de jeunes, d'individus au grand cœur, cruels, talentueux, inutiles, vulnérables ou faillibles était exactement celle que l'on pouvait escompter recenser dans n'importe quel échantillonnage de la

population pris au hasard. Peu d'entre eux avaient une formation ou des dons en matière de peinture, de musique ou de littérature.

Quelques-uns mouraient. Les Anneaux, après tout, n'étaient pas un endroit de tout repos. Les immigrants n'avaient pas d'autre moyen d'apprendre à survivre que d'appliquer la méthode des essais et des erreurs. Mais la plupart revenaient. Et ils revenaient avec des tableaux, des chansons, des livres.

La représentation artistique était la seule industrie de Janus. Il fallait des imprésarios d'un type bien particulier car les Annéliens capables de soumettre une œuvre parfaitement achevée dans quelque discipline que ce fût n'étaient pas légion. C'étaient les agents littéraires qui avaient la part la plus belle. Les agents musicaux, eux, devaient être en mesure d'inculquer quelques rudiments de solfège à des compositeurs qui ignoraient tout de la notation musicale.

Mais les profits étaient juteux. Les œuvres annéliennes avaient statistiquement dix fois plus de chances de se vendre que celles produites n'importe où ailleurs dans le système solaire. Mieux encore : l'agent encaissait la quasi-totalité des bénéfices au lieu de se contenter d'une simple commission, et jamais les artistes ne réclamaient plus que la part qui leur revenait. L'argent était de peu d'utilité pour les Annéliens. Il était fréquent qu'un agent puisse se retirer des affaires grâce à ce que lui rapportait la vente d'une seule œuvre à succès.

Mais la question fondamentale – pourquoi les Annéliens étaient-ils des artistes-nés ? – demeurait sans réponse.

Barnum l'ignorait. Il avait néanmoins quelques idées là-dessus, idées en partie confirmées par Bailey. Cela était lié à la fusion qui s'opérait entre l'esprit humain et l'esprit symbio. L'Annélien était plus qu'un humain. Toutefois, il restait encore un humain. Son association avec un symbio créait quelque chose de nouveau. Quelque chose qui échappait au contrôle des deux partenaires. La meilleure façon d'expliquer le phénomène était, pensait Barnum, de dire que la rencontre de deux intelligences de nature différente engendrait une tension à leur point de jonction. De la même manière que les amplitudes de deux trains d'ondes qui se rencontrent s'additionnent. C'était

une tension mentale s'incarnant dans une symbolique qui attendait que l'esprit de l'humain l'absorbe. Le recours à des symboles humains était nécessaire parce que la vie intellectuelle d'un symbio ne s'éveille qu'à partir du moment où il entre en contact avec le cerveau d'un homme. Il ne possède pas de cerveau en propre, en effet, et il lui faut utiliser le cerveau humain à temps partiel.

Barnum et Bailey ne se posaient pas de questions sur leur source d'inspiration contrairement à Xylophone que ce problème préoccupait fort. Elle trouvait irritant que la muse qui l'ignorait superbement rendît visite à tort et à travers aux couples symbiotiques. Elle reconnaissait devant de tels couples que c'était là une attitude injuste mais elle refusait de répondre quand on lui demandait pourquoi elle ne sautait pas le pas et ne s'appariait pas, elle aussi.

Et voilà que Barnum et Bailey lui présentaient une possibilité, lui suggéraient un moyen de se rendre compte de ce qu'était l'appariement sans qu'il lui fût nécessaire pour autant d'en arriver à cette extrémité... définitive.

En fin de compte, sa curiosité fut plus forte que sa méfiance. Elle accepta de faire l'amour avec eux, Bailey agissant comme un synapticon vivant.

Barnum et Bailey gagnèrent l'appartement de Xylophone qui s'effaça pour les laisser entrer. Elle actionna une commande et tous les meubles s'enfoncèrent dans le plancher. Il n'y avait plus maintenant qu'une vaste pièce vide et nue, cernée de murs blancs.

« Qu'est-ce que je dois faire ? » demanda-t-elle d'une petite voix.

Barnum lui prit une main qui s'enlisa dans la substance de Bailey.

« Donnez-moi l'autre. »

Elle obéit, contemplant stoïquement la nappe verte qui s'enrobait autour de ses avant-bras. « Ne regardez pas », lui conseilla Barnum.

Elle suivit son conseil.

Il sentit de l'air contre sa peau quand Bailey commença à se fabriquer une atmosphère intérieure et à se gonfler comme un ballon de baudruche. La sphère verte se dilata, masquant entièrement l'humain, et elle absorba progressivement Xylophone. Cinq minutes plus tard, le globe glauque et informe occupait tout le volume de la pièce.

« Je n'ai jamais rien vu de pareil », commenta Xylophone.

Ils se tenaient toujours les mains.

« En général, nous ne faisons ça que dans l'espace.

— Qu'est-ce qui se passe ensuite ?

— Restez immobile, c'est tout. »

Elle le vit jeter un coup d'œil derrière elle et fit mine de se retourner mais elle se ravisa et se crispa. Elle savait ce qui allait arriver.

Un flagelle délié avait poussé sur la surface interne du symbio et se glissait à tâtons vers le terminal greffe à la base de son crâne. Elle se recroquevilla sur elle-même quand il la toucha, puis se détendit lorsque le filament s'inséra dans la valve.

« Comment se fait le contact ? demanda Barnum.

— Une minute, lui répondit Bailey. Je n'en suis encore qu'au stade exploratoire. »

Le symbio s'était infiltré dans les entrées microscopiques à l'arrière du terminal et il se glissait à présent le long du fin réseau de fibres qui s'enchevêtraient dans l'encéphale. Quand il serait arrivé au bout, il continuerait de sonder à la recherche des *loci* dont il connaissait si bien les sites dans le cerveau de Barnum.

« C'est légèrement différent. Il va falloir que je fasse quelques tests de localisation pour être sûr de ne pas me tromper. »

Xylophone sursauta en voyant avec horreur ses bras et ses jambes gesticuler sans qu'elle y fût pour rien.

« Dites-lui d'arrêter ça ! » glapit-elle d'une voix perçante.

Puis elle poussa une exclamation étranglée lorsque Bailey essaya rapidement une série de *loci* mémosensoriels. Elle expérimenta alors une succession de perceptions presque instantanées : le parfum des fleurs d'oranger, le vide de la

matrice, un incident embarrassant survenu dans son enfance, sa première chute libre. Elle éprouva la saveur d'un plat qu'elle avait dégusté quinze ans auparavant. C'était comme lorsque l'on tourne un bouton de radio, que l'on balaie la gamme des fréquences, que l'on accroche des bribes de mille chansons dépareillées et que l'on entend pourtant chacune dans son intégralité. Cela dura moins d'une seconde et quand ce fut fini, elle était comme une loque. Mais cette faiblesse était, elle aussi, illusoire. Très vite, Xylophone reprit pied. Barnum la tenait dans ses bras.

« Dites-lui d'arrêter ça, répéta-t-elle en se dégageant.

— C'est fini.

— Presque », rectifia Bailey.

Le reste de l'opération intervint en deçà du niveau de conscience de Xylophone. « Je suis en place, annonça enfin le symbio. Mais je ne peux pas garantir que ça marchera parfaitement. Je ne suis pas bâti pour ce genre de chose, tu sais. J'aurais besoin d'une entrée plus large que ce terminal, comme celle que j'ai installée en haut de ton crâne.

— Y a-t-il un danger pour elle ?

— Non, mais on risque une surcharge qui m'obligerait à tout stopper. Ce petit filament va véhiculer un sérieux paquet d'informations et je ne suis pas certain qu'il ne flanchera pas.

— On fera au mieux, que veux-tu ? »

Xylophone et Barnum étaient face à face. Elle était tendue et ses yeux étaient vitreux.

« Et maintenant ? » demanda-t-elle à nouveau en plantant ses pieds sur la surface tégumentaire mince mais élastique et chaude de Bailey.

« J'espérais que vous amorceriez les premières mesures d'ouverture. Donnez-moi un fil conducteur. Vous l'avez déjà fait une fois, même si ça a loupé.

— D'accord. Prenez mes mains... »

Barnum n'avait aucune idée de la manière dont démarrerait la composition. Xylophone fit porter son choix sur un tempo très discret. Rien à voir avec un hymne. En fait, au début, il n'y avait pas de tempo du tout. C'était un poème symphonique

libre. Elle se mouvait avec une lenteur glacée où il ne trouvait pas la sensualité débridée à laquelle il s'était attendu. Comme il observait, une sonorité profonde monta en lui et il comprit que c'était son esprit qui s'éveillait. C'était sa première réponse.

Tandis qu'elle commençait à aller à sa rencontre, il essaya progressivement quelques mouvements. Sa musique se superposait à celle de Xylophone mais sans s'y fondre et elle ne s'harmonisait pas à elle. Ils étaient dans des pièces séparées et leurs voix ne leur parvenaient qu'à travers les murs.

Elle allongea le bras et effleura la jambe de Barnum du bout des doigts. Sa main remonta sans hâte, et c'était comme si des ongles crissaient sur un tableau noir. Un son strident, grinçant qui lui déchirait les nerfs et le laissa désespéré. Mais il continua de danser.

À nouveau, elle le toucha et le thème se répéta. La troisième tentative eut le même résultat. Barnum s'abandonna car, si râpeux qu'il fût, ce thème, il le comprit, faisait partie intégrante de la musique de sa partenaire. Il exprimait la tension qui habitait Xylophone.

S'agenouillant devant elle, il la prit par la taille. Elle pivota lentement et l'on eût dit une tôle rouillée traînée sur du ciment. Elle continua de tourner sur elle-même. La sonorité, alors, se modula peu à peu, acquit un rythme. Elle battait sur une cadence syncopée comme accordée aux battements de leurs cœurs. Graduellement, ces accents s'adoucirent et se marièrent. Xylophone virevoltait de plus en plus vite. Sa peau luisait de transpiration. Soudain, obéissant à un signal qu'il n'avait pas conscience d'avoir reçu, Barnum la souleva et les sons se mirent à pleuvoir en cascade autour du couple enlacé. Xylophone agita joyeusement les jambes et leurs saccades se combinant à la basse tumultueuse des muscles noués des jambes de Barnum qui protestaient firent naître un trille aérien de tons chromatiques dont le crescendo devenait peu à peu insupportable. Jusqu'au moment où l'orgie sonore s'apaisa quand les pieds de Xylophone touchèrent à nouveau le sol. Ils s'effondrèrent dans les bras l'un de l'autre et, tandis qu'ils reprenaient leur respiration, les notes en suspens bruissaient d'apartés murmurants.

« Au moins, nous sommes accordés, maintenant », fit Xylophone dans un souffle.

Alors même qu'elle prononçait et entendait ces mots, le symbio-synapticon recueillait les impulsions nerveuses animant sa bouche, ses oreilles et sa langue pour les mixer à celles qui faisaient vibrer les tympans de Barnum. Il en résulta une fugitive suite d'arpèges construits autour de chaque vocable et dont les échos, longuement, s'attardèrent. Xylophone se mit à rire en les entendant et, même sans apprêt, son rire était une mélodie.

La musique ne s'interrompait pas. Elle continuait d'habiter l'espace qui les environnait, elle se lovait en flaqes sombres à leurs pieds, elle palpitait en un allegretto diminuendo à l'unisson de leur respiration sifflante.

« Il fait noir. »

Xylophone chuchotait, redoutant d'avoir à braver la brutalité de l'assaut sonore de ses paroles si elle s'exprimait à haute voix. Les mots se tressèrent autour de la tête de Barnum quand il leva les yeux. « Il y a des choses qui bougent », reprit-elle. La cadence du tempo s'accéléra légèrement lorsque les silhouettes noires sur fond noir qu'elle percevait firent battre son cœur plus vite.

« Les sons prennent forme, répondit Barnum. N'ayez pas peur. C'est dans votre esprit que cela se passe.

— Je ne sais pas trop si j'ai envie de plonger aussi profondément dans mon esprit. »

À l'ouverture du second mouvement, des étoiles surgirent au-dessus d'eux. Xylophone était couchée sur une surface qui commençait à céder sous elle comme du sable ou un liquide épais. Elle s'y abandonnait, la laissait se prêter, épouser ses omoplates à mesure que les mains caressantes de Barnum faisaient sourdre la musique de son corps. Il en extrayait à pleines poignées des sonorités pures et argentines, affranchies de timbre et de résonances, qui n'existaient que par elles-mêmes. Approchant ses lèvres de sa partenaire, il aspira une lampée d'accords qu'il souffla ensuite un par un. Ils s'aggloméraient comme des essaims d'abeilles autour des mots

sans suite qu'il lâchait et dont les harmoniques changeants de sa voix altéraient sans fin la tessiture.

Les lèvres de Xylophone se retroussèrent, dénudant ses dents, elle étira les bras et ses mains se refermèrent sur le sable, maintenant aussi réel que son propre corps. Elle était là, maintenant, cette sensualité qu'avait espérée Barnum. Impudique et lascif comme celui d'une déesse du panthéon hindou, le corps de la femme bramait, clarinette dixieland, et son chant qu'accrochaient les branches ondulant au-dessus d'elle claquait tels des draps déchirés au vent. Elle porta ses mains à son visage et les étincelles bleues et blanches qui fusaient de ses doigts déchaînèrent son rire. Elles se précipitaient sur Barnum qui s'illuminait partout où elles se posaient.

L'univers qu'ils exploraient était extraordinairement coopératif. Quand les étincelles jaillies des doigts de Xylophone bondissaient vers le ciel obscur vergeté de nuages, des éclairs se dardaient sur elle. Des éclairs impressionnants mais sans rien de terrifiant. Elle savait que c'était l'esprit de Barnum qui les enfantait. Mais cela lui plaisait. Et quand des tornades se formaient, menant leur sarabande autour de sa tête, cela lui plaisait aussi.

La tempête gagnait en violence à mesure que s'enflait le tempo de leur musique, parfaitement en mesure avec lui. Peu à peu, Xylophone cessait d'avoir conscience de ce qui se passait. Le brasier qui la dévorait se muait en folie : un piano dévalant une colline, une harpe servant de filet de sécurité. Un trombone à coulisse ivre et débridé jouait au fond d'un puits. Elle passa sa langue sur ses lèvres et ce fut un clapotement de gouttes d'huile tombant sur une caisse claire. Barnum chercha à pénétrer dans la salle de concert et ce furent des clavecins qui se télescopaient de plein fouet.

Soudain, quelqu'un débrancha le moteur de la platine et la vitesse de la bande défilant devant la tête de lecture diminua lentement. Les danseurs se reposaient. La musique qui continuait de s'accrocher à eux avec insistance leur rappelait que ce ne pouvait être qu'un bref répit, qu'ils étaient le jouet de forces qui les transcendaient. Ils l'acceptaient. Xylophone,

assise, sans poids, sur les genoux de Barnum à qui elle faisait face, le laissait la serrer dans ses bras.

« Pourquoi cette accalmie ? »

À son grand ravissement, les mots qui sortaient de sa bouche n'étaient pas des sons mais des caractères d'imprimerie. Elle caressa doucement les petites lettres qui tombaient en voltigeant.

« C'est Bailey qui l'a réclamée, répondit Barnum, également sous forme de bulles. Ses circuits sont en surcharge. »

Les mots tournoyèrent deux fois autour de sa tête avant de s'effacer.

« Et pourquoi cette typographie aérienne ?

— Pour que les paroles ne viennent pas gâcher la musique. »

Elle acquiesça et nicha à nouveau sa tête dans le creux de l'épaule de Barnum.

Ce dernier était heureux. Il lui tapota le dos, ce qui produisit un grondement flou et chaud. Il dessina du bout des doigts le contour de la sonorité. Habitant l'Anneau, le sentiment de triompher de quelque chose d'infiniment vaste lui était familier. Avec l'aide de Bailey, il pouvait réduire l'immensité de l'Anneau à des proportions que l'esprit humain était capable d'embrasser, mais il n'avait jamais connu une expérience qui pût rivaliser avec le sentiment de puissance que le fait de créer de la musique rien qu'en touchant Xylophone lui donnait.

Une brise se leva, tourbillonnant autour d'eux. Elle faisait frémir les feuilles des arbres dont la voûte s'incurvait au-dessus de leurs têtes. Les amants étaient restés plantés sur le sol au plus fort de la tempête. Le vent, à présent, les soulevait dans les airs, les chassait vers les nuages gris.

Xylophone ne s'en était pas aperçue. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle crut qu'ils étaient à nouveau dans les limbes, seuls avec la musique.

Et la musique commença à s'étoffer.

Le dernier mouvement était à la fois plus harmonieux et moins varié. Ils étaient définitivement accordés l'un à l'autre, ils obéissaient à la baguette du même chef d'orchestre. La pièce qu'ils improvisaient était jubilation. Ample et tapageuse, elle

s'annonçait déjà wagnérienne. Mais, quelque part, les dieux ricanèrent.

Xylophone se laissait porter par la mélodie, elle devenait la mélodie. Barnum esquissait le thème et elle se bornait à lui apporter d'occasionnelles appoggiatures, nuances obsédantes qui l'empêchaient de sombrer dans l'emphase.

Les nuées se dissipèrent, découvrant la nouvelle illusion qu'avait évoquée Barnum. C'était une vision vaporeuse mais sublime. Xylophone rouvrit les yeux et vit

...le spectacle qui s'offrait aux regards depuis l'hémisphère supérieur à quelques kilomètres seulement du plan des Anneaux. Au-dessous d'elle se déployait à l'infini une surface d'or, au-dessus d'elle, c'était un grouillement d'étoiles. Le plan équatorial aimantait ses yeux. Mince. Immatériel. Transparent. Les protégeant de l'éclat éblouissant du soleil (ce qui enrichit la mélodie d'une broderie nostalgique en mineur), elle scruta le tournoyant prodige que Barnum et Bailey lui offraient et la clameur stridente de son effroi hurlait en silence à ses oreilles. Il y avait des étoiles en bas, des étoiles tout autour qui se dirigeaient sur elle, elle se mouvait au milieu d'elles, les étoiles commençaient à tournoyer et...

...la tunique interne de Bailey. Au-dessus de ses yeux aveugles, un fin flagelle vert tranché net se rétractait en se tortillant pour y disparaître.

« Ça a claqué.

— Tu vas bien ? s'enquit Barnum.

— Oui. Ça a grillé. Tu l'as senti. Je t'avais prévenu que la connexion risquait de ne pas tenir le coup.

— Nous n'avions pas prévu que ce serait d'une telle intensité », fit Barnum en guise de consolation.

Il secoua la tête pour essayer de retrouver le souvenir de ce terrible moment. Il avait ses peurs mais, évidemment, il n'avait pas de phobie. Rien ne l'avait jamais empoigné comme les Anneaux avaient empoigné Xylophone. Il fut reconnaissant à Bailey quand le symbio intervint pour refouler la douleur dans un recoin de son cerveau où il n'aurait pas besoin de l'examiner.

Il aurait tout le temps de le faire plus tard quand ils glisseraient, ce qui ne tarderait pas, le long des longues orbites silencieuses...

Xylophone se dressa sur son séant. Elle était déconcertée mais, déjà, un sourire s'ébauchait sur ses lèvres. Barnum aurait aimé que Bailey lui fit un rapport sur son état mental mais le contact était rompu. Était-elle choquée ? Il ne se rappelait plus les symptômes.

« Je vais être obligé de chercher moi-même, dit-il à Bailey.

— Elle me paraît en bonne condition. J'étais en train de la calmer quand ça a sauté. Possible qu'elle ne se souvienne pas de grand-chose. »

Effectivement, elle ne se souvenait pas de grand-chose. Grâce à Dieu, elle se remémorait sa joie mais ne gardait qu'un souvenir estompé de l'effroi qu'elle avait éprouvé à la fin. Et elle ne voulait pas penser à cela – c'était aussi bien ainsi. À quoi bon le supplice de Tantale ? À quoi lui aurait-il servi d'être hantée par quelque chose qu'elle ne pourrait jamais avoir ?

Ils firent l'amour à l'intérieur de Bailey. Sereinement, intensément, longuement. La douceur du silence que seule ponctuait la musique de leur souffle guérit les dernières meurtrissures qui subsistaient encore en eux.

Puis Bailey se replia lentement autour de Barnum et leur univers se contracta, se rétrécit à la dimension d'un homme, évacuant à jamais Xylophone.

Ce fut un moment pénible. Barnum et Bailey devaient être catapultés dans une heure. Ils savaient tous les trois que Xylophone ne pourrait jamais les rejoindre mais ils n'en parlaient pas. Ils se jurèrent de rester amis, tout à fait conscients que c'était là une promesse creuse.

Xylophone rendit les comptes à Barnum.

« Deux mille marks moins dix-neuf quatre-vingt-quinze pour les pilules. »

Elle lui fit tomber une douzaine de petites dragées dans la main. Celles-ci contenaient les éléments à l'état de traces que le couple ne pouvait pas se procurer sur les Anneaux et qui étaient

la seule raison pour laquelle les Annéliens avaient besoin de faire le voyage de Janus.

« C'est assez ? » demanda Xylophone d'une voix anxieuse.

Barnum jeta un coup d'œil sur le relevé de comptes. Il devait faire un effort pour se rappeler à quel point les humains attachaient de l'importance à l'argent. L'argent, il n'en avait que peu l'usage, quant à lui. Son compte en banque lui permettrait de se ravitailler en pilules pendant des milliers d'années si jamais il vivait jusque-là, sans même qu'il lui soit nécessaire de vendre une nouvelle chanson. Il comprenait maintenant pourquoi il était si rare que l'on se rende deux fois sur Janus. Les appariés et les humains ne pouvaient pas se mélanger. Leur seul point commun était l'art et, même dans ce domaine, les humains non accouplés étaient esclaves de besoins financiers étrangers aux appariés.

« Bien sûr. C'est parfait, répondit-il en jetant le bordereau au loin. C'est plus qu'il n'en faut. »

Xylophone fut soulagée par sa réponse.

« Je le sais, évidemment, fit-elle, se sentant mauvaise conscience. Mais j'ai toujours l'impression de me conduire en exploiteuse. Ce n'est pas énorme. Rag dit que ce morceau peut être le gros tube de la saison et nous apporter la fortune. Et c'est tout ce que vous en tirerez ! »

Barnum le savait et cela lui était égal.

« C'est vraiment plus qu'il ne nous en faut, répéta-t-il. J'ai déjà été payé avec la seule monnaie qui ait de la valeur pour moi puisque j'ai eu le privilège de faire votre connaissance. »

Ils en restèrent là.

Le compte à rebours ne dura pas longtemps. Les préposés à la catapulte avaient tendance à pousser les appariés dans la machine comme si c'était du bétail.

« Pourquoi ? demanda soudain Barnum. Pourquoi elle ? D'où vient cette peur ?

— J'ai vu un certain nombre de choses, répondit pensivement Bailey. J'étais sur le point de fouiller plus profondément mais cela m'a paru odieux et j'ai préféré laisser ses traumatismes intimes en paix. »

L'instant de la mise à feu approchait lentement. Soudain, une musique caverneuse aux tonalités de guimauve frappa les oreilles de Barnum.

« Es-tu toujours amoureux d'elle, Bailey ?

— Plus que jamais.

— Moi aussi. C'est bon et ça fait mal. Je suppose que nous surmonterons ça. Mais, à partir de maintenant, il vaudra mieux maintenir notre univers à des dimensions à notre échelle. Dis donc, qu'est-ce que c'est que cette musique ?

— Un adieu. (Il poussa l'activation jusqu'à ce qu'ils entendent.) C'est diffusé par la radio. C'est une marche de cirque. »

Barnum avait à peine reconnu l'air qu'il sentit la poussée légère mais de plus en plus intense de l'accélération. Il éclata de rire tandis que Bailey et lui jaillissaient du tuyau de cuivre ballonné de l'orgue de Portes de Nacre. Ils passèrent au beau milieu d'un gigantesque anneau de fumée orange accompagnés par les accents de *Tonnerre et Éclairs*.

Trou de mémoire

C'était jour d'école au disneyland du Kenya et cinq petits de neuf ans visitaient la section de mécanisme où Fingal, allongé sur la table d'enregistrement, le crâne décalotté, les regardait dans la glace. Il avait le moral à plat (d'où ce voyage au disneyland) et il se serait bien passé de la présence de ces galopins. Le maître faisait de son mieux, mais allez donc faire entendre raison à des mioches de cet âge-là !

« À quoi il sert, le gros fil vert ? » demanda une petite fille en levant une main d'une propreté douteuse qu'elle posa sur le cerveau de Fingal, là où le câble d'enregistrement s'enfonçait dans la prise d'entrée du terminal.

« Lupus, je vous ai dit qu'il ne fallait toucher à rien, la réprimanda le maître. Et regarde tes mains. Tu ne te les as pas lavées. »

Il enleva d'autorité la main de la fillette du cerveau de Fingal.

« Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Vous nous avez expliqué hier que si, la saleté, elle nous gêne plus comme c'était dans le temps, c'est parce qu'elle n'est plus sale, maintenant.

— Je suis sûr que je ne vous ai pas dit exactement cela. Ce que je vous ai dit, c'est que, quand les humains ont été forcés de quitter la Terre, ils en ont profité pour éliminer tous les germes nocifs. Lorsqu'il n'y a plus eu que trois mille personnes en vie sur la Lune, après l'Occupation, il a été facile de tout stériliser. Voilà pourquoi la mécanicienne n'a plus besoin de mettre des gants comme le faisaient autrefois les chirurgiens ni même de se laver les mains. Il n'y a aucun danger d'infection. Mais ce n'est pas poli de faire ça. Vous ne voulez pas que ce monsieur croie que nous sommes impolis avec lui sous prétexte que son

système nerveux est déconnecté et qu'il est réduit à l'impuissance, n'est-ce pas ?

— Non, m'sieu.

— Qu'est-ce que c'est, un chirurgien ?

— C'est quoi, une infection ? »

Fingal aurait préféré que ces garnements aient choisi un autre jour pour leur enquête de milieu, mais comme l'avait dit le professeur, il ne pouvait pas faire grand-chose. La mécanicienne avait basculé son contrôle moteur sur le processeur pour effectuer ses lectures et il était paralysé. Il surveillait le petit garçon qui brandissait une canne sculptée en espérant qu'il n'aurait pas l'idée de la lui enfoncer dans le lobe cérébral. Il était assuré, certes, mais ce sont là des désagréments dont on se passe fort bien.

— Reculez un peu, que la mécanicienne puisse travailler. Voilà, c'est mieux comme ça. Bien ! Maintenant, qui peut me dire ce qu'est ce gros fil vert ? Destry ? »

Destry avoua sans fard qu'il n'en savait rien, que ça lui était égal et qu'il aimerait mieux aller jouer au ballon. Le maître le fit taire et continua avec la leçon.

« Le fil vert est l'électrode de sondage. Elle est reliée à d'autres fils très fins dans la tête du monsieur, comme ceux qu'on vous a implantés à la naissance. Qui peut me dire comment on effectue un mémo-enregistrement ? »

Ce fut la petite fille aux mains sales qui répondit :

« En faisant des nœuds à une ficelle. »

Le maître se mit à rire. Mais pas la mécanicienne. Elle avait déjà entendu cette réponse. Le maître aussi, évidemment, seulement c'était pour cela qu'il était professeur. Il avait la patience qu'il est nécessaire d'avoir pour s'occuper de gosses, une vertu bien rare maintenant qu'il y avait si peu d'enfants.

« Non, ça, ce n'était qu'une analogie. Répétez tous : analogie.

— *Analogie*, répondirent-ils en chœur.

— Très bien. Je vous ai dit que les chaînes d'A.F.P.N. ressemblent beaucoup à des ficelles avec des nœuds. Si chaque millimètre est codé et si chaque nœud a une signification, vous pouvez écrire des mots sur une ficelle en y faisant des nœuds.

C'est ce que cette machine fait avec l'A.F.P.N. Qui peut m'expliquer ce que veut dire A.F.P.N. ?

— Acide ferro-photo-nucléique, lança la petite fille qui paraissait être la championne de la classe.

— Très bien, Lupus. C'est une variante de l'A.D.N. On peut le nouer à l'aide de champs magnétiques et de la lumière et lui faire subir des changements chimiques. Pour le moment, la mécanicienne est en train d'introduire de longs filaments d'A.F.P.N. dans les tubes minuscules qui se trouvent à l'intérieur du cerveau du monsieur. Quand elle aura fini, elle mettra la machine en marche et le courant électrique commencera à faire des nœuds. Que se passera-t-il alors ?

— Tous les souvenirs du monsieur entreront dans le mémocube.

— Exactement, Lupus, mais c'est quand même un petit peu plus compliqué que ça. Tu te rappelles quand je vous ai parlé du code dédoublé ? Celui qui est en deux parties, dont l'une ne veut rien dire sans l'autre ? Imagine deux ficelles qui ont chacune plein de nœuds. Si tu essaies d'en lire une avec ton décodeur, tu t'apercevras que cela n'a pas de sens. Pourquoi ? Parce que celui qui a écrit le message a utilisé deux ficelles dont les nœuds n'étaient pas placés aux mêmes endroits. Pour retrouver le sens du message, il faut les lire en les plaçant toutes les deux côte à côte. C'est de cette façon que l'on effectue le décodage mais la mécanicienne, elle, se sert de vingt-cinq ficelles. Lorsqu'elles seront toutes nouées comme il faut et qu'on les aura mises dans les ouvertures appropriées de ce cube, là-bas (il désigna du doigt le cube rose posé sur la paillasse), elles contiendront tous les souvenirs et toute la personnalité du monsieur. En un sens, le monsieur sera lui-même dans le cube mais il ne s'en apercevra pas parce que, tout à l'heure, il sera un lion d'Afrique. »

Ces derniers propos eurent pour effet de surexciter les enfants qui auraient mieux aimé, et de loin, se promener dans la savane du Kenya qu'apprendre l'art et la manière de prendre un multiholo. Quand le calme fut revenu, le maître poursuivit la leçon. Ses analogies devenaient de plus en plus forcées de minute en minute.

« Lorsque les ficelles sont... voulez-vous faire attention à ce que je dis, s'il vous plaît ? Lorsqu'elles sont dans le cube, un courant électrique les maintient en place. Nous avons alors ce que l'on appelle un multiholo. Quelqu'un peut-il me dire pourquoi il n'est pas possible d'enregistrer tout simplement sur bande magnétique ce qui se passe dans le cerveau du monsieur ? »

Pour une fois, ce fut un garçon qui répondit :

« Parce que la mémoire n'est pas... je ne retrouve plus le mot.

— Séquentielle ?

— Oui, c'est ça. Ses souvenirs sont emmagasinés un peu partout dans son cerveau et il n'y a pas moyen de faire le tri. Alors, l'enregistreur prend une image globale de tout ce qu'il y a dedans comme un hologramme. Mais si on coupe le cube en deux, est-ce qu'on a deux personnes ?

— Non, mais c'est une bonne question. Ce n'est pas ce genre d'hologramme. C'est comme... comme si on prenait une empreinte de main dans l'argile mais en quatre dimensions. Si on détache un morceau de la terre glaise une fois qu'elle est sèche, on perd une partie de l'information, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est un peu la même chose. On ne peut pas voir l'empreinte parce qu'elle est trop petite, mais tout ce que le monsieur a fait, tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu et tout ce qu'il a pensé pendant sa vie sera enfermé dans le cube.

— Voudriez-vous vous pousser un peu ? » demanda la médica.

Dans le miroir installé au-dessus de sa tête, Fingal vit les élèves reculer en traînant les pieds. Il ne distinguait plus à présent que des têtes au ras des épaules. La mécanicienne ajusta la dernière chaîne d'A.F.P.N. flottant dans le cortex du sujet conformément aux strictes normes de tolérance spécifiées par l'ordinateur.

« Quand je serai grand, je serai mécanicien, dit l'un des garçons.

— Je croyais que tu voulais faire des études pour être un savant ?

— Oui, peut-être, mais j'ai un copain qui m'apprend la mécanicane. Ça a l'air plus facile.

— Il vaudrait mieux que tu continues l'école, Destry. Je suis sûr que tes parents aimeraient que tu deviennes quelqu'un. »

La mécanicienne ravala sa mauvaise humeur. Elle se gardait bien de lâcher ce qu'elle avait sur le cœur – l'éducation était une affaire sérieuse et gêner un professeur dans l'exercice de ses fonctions était passible d'une belle amende – mais elle fut visiblement soulagée quand les élèves la remercièrent et sortirent en laissant des traces de pas boueuses derrière eux. Elle actionna brutalement un interrupteur. Fingal put à nouveau respirer et remuer ses muscles faciaux.

« Quels prétentards, ces universitaires ! s'exclama la technicienne. Quel mal y a-t-il à avoir les mains sales, je vous demande un peu ? »

Elle essuya les siennes, tachées de sang, sur sa blouse bleue.

« Les enseignants, c'est ce qu'il y a de pire, renchérit Fingal.

— Vous avez bien raison. Il n'y a pas de honte à être mécanicien, quand même ! Je n'ai pas fait d'études supérieures ? Et puis après ? Je connais mon boulot et je sais ce que j'ai fait quand j'ai fini. J'ai toujours aimé le travail manuel. Savez-vous que le médical était autrefois une des professions les plus respectées ?

— Vraiment ?

— C'est un fait. Il fallait des années d'études, et laissez-moi vous dire qu'on gagnait un argent fou dans ce métier. »

Fingal ne réagit pas. Elle exagérait certainement. Qu'est-ce que la médecine avait de si difficile ? Un peu de sens de la mécanique, une main sûre, c'était tout ce dont on avait besoin. Lui-même effectuait pas mal de travaux de maintenance sur son propre corps, il n'allait à l'atelier que pour les opérations importantes. Ce qui était une bonne chose quand on pensait aux prix que pratiquaient les médecins. Mais mieux valait ne pas aborder ce sujet quand on était immobilisé sur la table.

« Eh bien, voilà qui est fait. »

La mécanicienne sortit les modules contenant les invisibles filaments d'A.F.P.N. et les plongea dans le bain de développement. Elle reposa la calotte crânienne de Fingal, serra

à fond les écrous sertis dans la masse osseuse et rebrancha le contrôle sensorimoteur tout en soudant le cuir chevelu. Fingal s'étira et bâilla. Chez le médica, il avait toujours envie de dormir, il ne savait pas pourquoi.

« C'est tout ce qu'il vous faut pour aujourd'hui, monsieur ? Nous faisons une promotion sur le changement de sang. Puisque vous resterez là pendant que vous folâtrerez dans le parc, vous pourriez aussi bien en profiter pour...

— Non merci, je l'ai fait changer il y a un an. Vous n'avez pas lu mon dossier ? »

Elle prit la fiche et la parcourut. « Oui, en effet. C'est très bien. Vous pouvez vous lever, monsieur Fingal. » Elle inscrivit quelque chose sur le carton et le posa sur la table. Au même moment, la porte s'ouvrit et un visage menu se glissa dans l'entrebâillement.

« J'ai oublié mon bâton. »

Le petit garçon entra et se mit à regarder sous les meubles, au grand ennui de la mécanicienne qui nota les autres informations dont elle avait besoin en s'efforçant de ne pas tenir compte de la présence de l'enfant.

« Allez-vous prendre ces vacances tout de suite ou préférez-vous attendre que votre double ait fait l'expérience et vous la restitue ?

— Hein ? Oh ! Vous voulez dire... oui, je vois. Non, je vais entrer immédiatement dans l'animal. Mon psycho m'a conseillé de venir ici pour soigner mes nerfs, et attendre ne m'apporterait rien, n'est-ce pas ?

— Sans doute pas, en effet. Eh bien, vous dormirez ici pendant que vous serez en train de gambader dans le parc. Dis donc, toi ! »

Elle se retourna vers le petit garçon qui fourrait son nez là où il n'aurait pas dû, l'empoigna par le col et le repoussa. « Si tu n'as pas trouvé ce que tu es venu chercher dans la minute qui vient, tu vas me fichier le camp, compris ? »

Le garnement se remit à farfouiller en pouffant derrière sa main et se mit en quête d'autres choses plus intéressantes à tripoter.

La technicienne cocha quelque chose sur la fiche, jetant un coup d'œil sur les chiffres luminescents qui ornaient l'ongle de son pouce, elle constata qu'il était presque l'heure de fermer boutique. Elle connecta le cube mémoriel au terminal inséré dans la nuque de Fingal par l'intermédiaire d'une machine.

« On ne vous a encore jamais fait cela, n'est-ce pas ? C'est pour éviter les lacunes qui sont parfois déroutantes. Le cube est presque prêt mais je vais ajouter les dix dernières minutes à l'enregistrement en même temps que je vous mettrai en sommeil. De cette façon, vous ne serez pas désorienté, vous passerez de l'état de rêve à la conscience d'habiter le corps d'un lion. Pendant la vacance, votre propre corps sera transféré dans une de nos chambres de sommeil. Vous n'avez aucune crainte à avoir. »

Fingal n'éprouvait nulle crainte. Il se sentait seulement fatigué et tendu. Et il aurait voulu que le petit garçon cesse de taper sur le pied de la table avec son bâton. Il se demandait si sa migraine passerait aussi dans le corps du lion.

La mécanicienne le déconnecta.

On évacua son corps, et son mémocube fut entreposé dans la salle des installations. La médica chassa le petit garçon de la chambre d'enregistrement et débrancha tout avant de partir. Elle avait un rendez-vous et était déjà en retard.

Les employés du disneyland du Kenya glissèrent le cube dans le fourreau de métal serti dans le crâne d'une lionne d'Afrique adulte. La structure sociale des lions étant ce qu'elle était, les propriétaires demandaient un supplément pour l'utilisation d'un organisme mâle mais le sexe de son hôte était indifférent à Fingal.

La lionne-Fingal sous anesthésie fut déposée après un court trajet en chemin de fer souterrain sous l'aveuglant soleil de la savane kényenne. Fingal se réveilla, huma l'air et il se sentit immédiatement beaucoup mieux.

Le disneyland du Kenya était un environnement intégral enfoui à vingt kilomètres de profondeur sous la Mare Moscovienne, sur la face lointaine de Luna. C'était un cirque à peu près circulaire de deux cents kilomètres de rayon. La

distance séparant le sol du « ciel » était de 2 000 mètres sauf à l'endroit où se dressait une réplique grandeur nature du Kilimandjaro. Là, la surface faisait une bosse afin que des nuages puissent se former avec un parfait réalisme au-dessus de sa cime enneigée.

L'illusion était irréprochable. La courbure que faisait l'étendue était conforme à la rotondité de la Terre de sorte que Fingal n'avait jamais eu l'expérience d'un horizon aussi éloigné. Les arbres étaient réels, les animaux aussi. La nuit, un astronome aurait eu besoin d'un spectroscope pour se rendre compte que les étoiles étaient factices.

Fingal était incapable de déceler la moindre erreur.

Il ne souhaitait d'ailleurs pas en trouver. Les couleurs étaient singulières mais c'était dû aux limitations de la vision féline. Les sons étaient beaucoup plus intenses, de même que les odeurs. S'il y avait pris garde, il se serait rendu compte que la pesanteur était bien trop faible pour le Kenya mais il ne réfléchissait pas. Il n'était pas venu là pour réfléchir.

Il faisait chaud. Un temps magnifique. Les herbes sèches ne bruissaient pas sous les larges coussinets de ses pattes. Il captait les émanations d'une antilope, d'un gnou et... n'était-ce pas un babouin ? Des spasmes de faim le fouaillaient mais il n'avait pas vraiment envie de chasser. Ce qui n'empêcha cependant pas le corps de la lionne de prendre l'allure de la traque.

Fingal se trouvait dans une curieuse situation. Il n'était que relativement maître de la lionne. Il pouvait la faire aller où il voulait mais pour ce qui était des conduites instinctives de l'animal, il n'avait pas voix au chapitre. À ce niveau, il n'était qu'un pion à son tour. En un sens, il *était* la lionne. S'il désirait lever une patte ou faire demi-tour, il levait simplement la patte, il faisait simplement demi-tour. Le contrôle moteur était impeccable. C'était merveilleux de marcher à quatre pattes et ce n'était pas plus compliqué que de respirer. Mais les effluves de l'antilope passèrent directement des fosses nasales au cervelet du fauve, opérèrent leur jonction avec les gargouillements de sa faim et lui firent prendre le pas de chasse.

La brochure disait de ne pas résister. Résister ne faisait de bien à personne et cela risquait d'engendrer des frustrations. Si

l'on paie pour être un lion, était-il précisé dans le chapitre intitulé « Ce qu'il convient de faire », autant en être vraiment un et ne pas se contenter de revêtir la peau d'un lion pour admirer le paysage.

Quand, approchant sous le vent de l'antilope, il s'embusqua derrière un buisson sec, Fingal n'était pas certain de goûter pleinement la chose. Il médita le problème tout en prenant la mesure de la demi-douzaine de ruminants en train de brouter à quelques mètres de lui à peine, et en repérant d'un œil de prédateur les plus petits, les plus faibles et les plus jeunes. Il ferait peut-être aussi bien de tourner les talons et de poursuivre son chemin. Ces ravissantes créatures ne lui faisaient aucun mal. L'élément Fingal du couple avait avant tout envie de les admirer, pas de les dévorer.

Mais avant même qu'il se fût tout à fait rendu compte de ce qui s'était passé, il était juché, triomphant, sur le corps ensanglanté d'une petite antilope. Les autres n'étaient plus qu'un lointain tourbillon de poussière.

C'était phénoménal !

La lionne était rapide mais, par rapport à l'antilope, elle se mouvait pour ainsi dire au ralenti. Son seul avantage était l'effet de surprise, la confusion et la soudaineté de l'attaque. Une tête s'était redressée, une paire d'oreilles s'étaient pointées vers le buisson derrière lequel Fingal était tapi et il avait bondi. Une véritable explosion. Dix secondes d'efforts furieux et ses crocs s'enfonçaient dans une gorge tendre, du sang giclait tandis que des soubresauts d'agonie agitaient les pattes arrière de la proie qu'il écrasait sous son poids. Il était pantelant et c'était un torrent qui courait dans ses veines. Il n'y avait qu'un seul moyen de libérer la tension.

Il rejeta la tête en arrière et exhala sa soif de sang dans un rugissement.

À la fin du week-end, il en avait assez des lions. Cette vie-là ne valait pas les quelques minutes d'ivresse qui accompagnaient le meurtre. Rien que des poursuites interminables, d'innombrables fiascos et de misérables bagarres pour avoir droit à quelques bouchées de sa propre victime. Il avait constaté

avec dépit que sa lionne occupait une place très inférieure dans la hiérarchie du groupe. Quand il avait ramené sa proie à la troupe – il ne savait pas pourquoi il la ramenait mais la lionne, elle, paraissait le savoir –, on la lui avait volée aussitôt. Tristement accroupi à l'écart, il/elle avait vu le mâle dominant se tailler sa part, suivi du reste de la bande. Quatre heures plus tard, il avait même dû disputer aux vautours et aux hyènes la cuisse toute rongée qu'on lui avait abandonnée. Il savait maintenant pourquoi les organisateurs demandaient ce supplément. C'est le mâle qui a la bonne vie.

Mais force lui était tout de même de reconnaître que le jeu en valait la chandelle. Il se sentait tout revigoré. Le psycho avait eu raison. Cela faisait du bien de quitter l'espace d'un week-end les insatiables ordinateurs du bureau pour mener une existence simple. Ici, pas de choix compliqués à faire. S'il avait des doutes, il laissait parler ses instincts. Seulement, la prochaine fois, il choisirait la vie d'éléphant. Il avait observé des éléphants. Les autres bêtes les laissaient tranquilles. Et il comprenait pourquoi. Être un mâle solitaire libre d'errer à sa convenance qui n'a qu'à arracher les premières branches à portée de sa trompe quand il a faim...

Il était encore en train de penser aux éléphants, quand l'équipe de récupération vint le chercher.

Il se réveilla avec le vague sentiment que quelque chose ne tournait pas rond. S'asseyant sur le lit, il regarda autour de lui. Tout, pourtant, paraissait en ordre. Il était seul dans la chambre. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

Sans résultat. Il y avait toujours quelque chose qui ne tournait pas rond. Il essaya de se rappeler comment il avait échoué ici. Et éclata de rire. C'était de lui qu'il riait. Il était dans sa propre chambre. Qu'y avait-il de si extraordinaire à cela ?

Mais n'avait-il pas été en vacances ? N'avait-il pas fait une excursion au Kenya ? Il se souvenait... qu'il avait été une lionne, qu'il avait mangé de la chair d'antilope crue, qu'il s'était fait malmener par ses congénères, qu'il s'était battu avec d'autres femelles, qu'il avait eu le dessous et qu'il/elle avait battu en retraite pour gronder en aparté dans son coin.

Il avait certainement dû recouvrer sa conscience humaine dans la section médicale du disneyland mais il n'en gardait aucun souvenir. Il décrocha son téléphone sans trop savoir, d'ailleurs, qui il voulait appeler. Son psycho, peut-être. Ou l'administration du Kenya.

« Je suis au regret, monsieur Fingal, dit une voix à l'autre bout du fil, mais il n'est plus possible d'obtenir de communications extérieures sur cette ligne. Si vous...

— Pourquoi ? s'exclama-t-il, irrité et interloqué. J'ai réglé ma facture.

— Cela n'est pas du ressort de ce service, monsieur Fingal. Et je vous prie de ne pas m'interrompre. Il est déjà assez difficile de vous joindre. Je m'affaiblis mais le message continuera de passer si vous regardez à votre droite. »

La voix et le bourdonnement en fond sonore s'effacèrent. Le téléphone était mort.

Fingal regarda à droite et eut un sursaut de surprise à la vue d'une main en train d'écrire sur le mur. Une main de femme qui s'arrêtait à la hauteur du poignet.

Mane, Mane..., calligraphiait-elle délicatement en lettres de feu. Puis elle se secoua rageusement et effaça les deux mots d'un coup de pouce, ce qui laissa une tache charbonneuse sur le mur.

« Vous projetez, monsieur Fingal, se mit-elle alors à écrire avec rapidité d'un ongle manucuré. C'était ce que vous vous attendiez à lire. » La main souligna de trois traits *vous vous attendiez*. « Soyez coopératif, s'il vous plaît, clarifiez votre pensée et lisez ce qui est effectivement écrit, sans quoi nous n'arriverons à rien. Sapristi ! Ce support est presque épuisé ! »

Il l'était. Tout le mur était occupé et la main se trouvait maintenant presque au ras du plancher. L'apparition écrivait de plus en plus petit pour essayer de faire tenir tout le message.

Fingal avait, aux dires de son psychanalyste, une excellente prise sur le réel et il s'accrochait de toutes ses forces à ce diagnostic comme s'il se fût agi d'un talisman tandis qu'il se penchait pour lire la dernière phrase.

« Regardez dans la bibliothèque. Le titre est : *Pour vous orienter dans votre univers fantasmique*. »

Fingal était sûr et certain de ne pas posséder un tel livre mais il ne voyait pas ce qu'il pouvait faire d'autre. Le téléphone était en panne et, s'il s'agissait d'une crise psychotique, il ne pensait pas qu'il serait judicieux de sortir dans la galerie publique avant de s'être fait une idée de ce qui était en train de lui arriver.

La main se dématérialisa mais les mots écrits continuèrent de brasiller sur le mur.

Il trouva l'ouvrage sans difficulté. En fait, c'était une petite brochure à la couverture criarde, le genre de littérature qu'il avait vue exposée dans les bureaux du disneyland. Une plaquette publicitaire. Elle portait la mention : « Publié sous les auspices de l'ordinateur du Kenya. A. Joachim, pupitreur. »

Fingal l'ouvrit et se mit à lire.

CHAPITRE PREMIER

Où suis-je ?

Vous êtes probablement en train de vous demander où vous êtes.

C'est là une réaction tout à fait normale et tout à fait saine, monsieur Fingal. N'importe quel individu confronté à des manifestations apparemment paranormales et dont la prise sur le réel s'est affaiblie ne manquerait pas de se poser cette question. Peut-être en utilisant un langage plus imagé : « Je suis cinglé ou quoi ? »

Non, monsieur Fingal, vous n'êtes pas cinglé. Mais, contrairement à ce que vous pensez sans doute, vous n'êtes pas assis sur votre lit en train de lire un livre. Tout se passe dans votre esprit. Vous êtes toujours dans le disneyland du Kenya. Plus précisément, vous êtes enclavé dans le cube mémoriel que nous avons pris avant votre week-end en savane. C'est qu'il y a eu une grosse boulette, figurez-vous.

CHAPITRE DEUX

Qu'est-il arrivé ?

C'est ce que nous aimerions bien savoir, nous aussi, monsieur Fingal. Mais voici ce que nous savons déjà. Votre corps n'a pas été placé au bon endroit. Mais vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, nous faisons l'impossible pour le localiser et nous découvrirons forcément comment l'erreur a pu se produire. Mais cela prendra un certain temps. Vous estimerez peut-être que c'est une mince consolation mais c'est la première fois qu'un tel incident a lieu depuis soixante-quinze ans que nous travaillons et lorsque nous saurons comment la chose a pu arriver, vous pouvez être sûr que nous veillerons à ce que cela ne se renouvelle pas. Nous sommes actuellement sur plusieurs pistes et vous pouvez être tranquille : votre corps vous sera restitué intact aussitôt que nous l'aurons localisé.

Si vous êtes réveillé et lucide pour l'instant, c'est parce que nous avons intégré votre mémocube à notre ordinateur H-21 0, l'un des systèmes holomémoriels les plus sophistiqués dont dispose l'industrie moderne. Il faut quand même vous dire que nous avons quelques petits problèmes.

CHAPITRE TROIS

Mais quels problèmes ?

Il n'est pas très facile de les formuler en des termes qui vous soient compréhensibles mais essayons quand même, pourquoi pas ?

Le support que nous avons utilisé pour enregistrer vos souvenirs est différent de celui dont vous vous êtes sans doute servi lorsque vous avez contracté votre assurance contre un décès accidentel. Vous n'êtes pas sans savoir que ce dernier système stocke les souvenirs remontant à

vingt ans sans érosion ni perte d'information. Et qu'il est très onéreux. Celui que nous employons est un système temporaire valable pour deux, cinq, quatorze ou vingt-huit jours – tout dépend de la durée du séjour du client. Vous pensez peut-être qu'une fois vos souvenirs intégrés, ils demeureront statiques et immuables comme c'est le cas pour l'enregistrement de votre assurance. Eh bien, détrompez-vous, monsieur Fingal. Réfléchissez. Si vous mourez, votre banque va aussitôt faire pousser un clone à partir de l'échantillon protoplasmique que vous avez déposé en même temps que votre mémocube. Six mois plus tard, vos souvenirs seront injectés dans ce clone et, lorsque vous vous réveillerez, il vous manquera tous ceux que votre corps a accumulés depuis votre dernier enregistrement. Cela vous est peut-être déjà arrivé. Vous savez alors quel choc on éprouve au réveil lorsque l'on vous apprend que trois ou quatre ans ont passé et que vous étiez mort pendant tout ce temps.

Bref, en ce qui nous concerne, nous employons un procédé cumulatif. Le cube installé dans l'animal africain de votre choix est capable de communiquer à votre mémocube les souvenirs de votre séjour au Kenya. La visite terminée, ceux-ci sont injectés dans votre cerveau et vous quittez le disneyland, riche des expériences passionnantes, éducatives et réparatrices que vous avez vécues en tant qu'animal bien que votre corps n'ait pas quitté notre dormitorium un seul instant. C'est ce que nous appelons l'« effet revenant ».

Passons maintenant aux problèmes dont nous parlions. Vous pensiez que nous n'y arriverions jamais, n'est-il pas vrai ?

En premier lieu, comme vous avez contracté pour un week-end, la mécanicienne a naturellement utilisé un cube « deux jours » dont le prix est compris dans notre tarif d'excursion forfaitaire. Ces cubes possèdent un facteur de sécurité mais ils ne sont plus d'une parfaite fiabilité au-delà de trois jours au maximum. Passé ce délai, ils commencent à se détériorer. Bien entendu, nous

ne doutons pas un seul instant que vous aurez réintégré votre corps avant la date fatidique.

Par ailleurs, se pose la question du stockage. Comme les cubes permanents sont conçus pour demeurer actifs pendant tout le temps où ils sont dépositaires de vos souvenirs, certains problèmes surgissent quand nous nous trouvons dans la situation délicate qui se présente actuellement. Est-ce que vous me suivez, monsieur Fingal. Comme le cube a déjà épuisé sa capacité de fonctionner en coexistence avec un hôte vivant – cette lionne, en l’occurrence –, il est impératif de le garder en état d’activation permanente, faute de quoi il y aurait perte d’informations. Vous ne voulez certainement pas que cela se produise, n’est-ce pas ? Bien sûr que non. Aussi, nous vous avons branché sur notre ordinateur, lequel maintiendra votre lucidité et votre santé, et empêchera le décrochage de vos liaisons mémorielles. Je ne m’appesantirai pas sur ce point. Disons simplement que vous trouveriez leur décrochage indésirable.

CHAPITRE QUATRE

Et ça donne quoi ?

Je suis contente que vous ayez posé cette question. (Parce que vous l’avez posée, monsieur Fingal. Cette brochure est un élément du procédé analogique que je vous exposerai plus loin.)

Quand on est sous ordinateur, il est vain d’espérer conserver, une fois le pas franchi, la compatibilité de l’image du monde qui nous est indispensable pour mener une existence équilibrée au sein de la société complexe qui est la nôtre. L’essai en a été fait et vous pouvez nous croire sur parole. Me croire sur parole, plus exactement. Est-ce que je me suis présentée ? Je m’appelle Apollonia Joachim et je suis pupitreuse de 1^{ère} classe auprès de la Société Protect-Données, dépannages informatiques en

tout genre. Vous n'avez sans doute jamais entendu parler de nous bien que vous travailliez sur les ordinateurs.

Comme il ne vous serait tout simplement pas possible de garder votre ouverture de conscience dans l'univers déconcertant et discontinu qui figure la réalité dans les systèmes informatiques, votre esprit, agissant en coopération avec le programme analogique dont j'ai alimenté l'ordinateur, traduit les choses d'une manière qui lui paraît être sûre et rassurante. Le monde tel que vous le voyez présentement est un produit de votre imagination. Il vous semble évidemment réel parce qu'il a sa source dans la partie de votre esprit qui vous sert normalement à interpréter la réalité. Si nous étions d'humeur à philosopher, nous pourrions passer la journée à discuter de ce qui constitue la réalité et à nous demander pourquoi celle que vous percevez actuellement est moins réelle que celle à laquelle vous êtes accoutumé. Mais, si vous le voulez bien, nous n'entrerons pas dans ce débat.

Le monde continuera vraisemblablement à suivre les filières dont vous avez l'habitude. Mais il ne sera pas tout à fait le même. Les cauchemars, par exemple. J'espère, monsieur Fingal, que vous ne faites pas partie de la catégorie des névrosés car vos cauchemars sont susceptibles, là où vous êtes, de prendre vie. Ils seront très réels. Il vous faudra les éviter pour autant que ce sera possible parce qu'ils risqueront de gravement vous traumatiser. Je vous en dirai davantage plus tard si besoin est. Pour le moment, vous n'avez pas à vous en inquiéter.

CHAPITRE CINQ

Qu'est-ce que je dois faire ?

Je vous conseille de poursuivre vos activités habituelles. Si des événements insolites se produisent, ne vous tourmentez pas. Sachez déjà que je ne peux

communiquer avec vous que par le truchement de phénomènes paranormaux. En effet, quand je vous adresse un message par l'intermédiaire de l'ordinateur, il parvient à votre cerveau sous une forme que celui-ci est incapable de traiter. Tout naturellement, il le classe alors comme un événement insolite et il le transmet de manière insolite. Si vous gardez votre sang-froid et ne laissez pas vos terreurs se donner libre cours et vous harceler, la plupart des choses bizarres que vous verrez ne seront rien d'autre que les manifestations de la soussignée. À part cela, je m'attends que tout ce que vous percevrez, toucherez, goûterez, entendrez et sentirez sera tout à fait normal. J'ai parlé avec votre psycho. Il m'a assuré que vous aviez une excellente prise sur le réel. Alors, du cran ! Nous allons faire l'impossible pour vous tirer de là, comptez sur nous.

CHAPITRE SIX

Au secours !

Oui, nous allons vous aider. Il est vraiment regrettable que cet incident se soit produit. Bien entendu, nous vous rembourserons intégralement dans les meilleurs délais. De plus, l'avocat du Kenya m'a chargée de vous demander si le versement d'une indemnité forfaitaire en vue de couvrir d'éventuelles séquelles serait une proposition vous paraissant digne d'intérêt. Vous y réfléchirez, rien ne presse.

D'ici là, je trouverai le moyen de répondre à vos questions. Plus votre esprit luttera pour normaliser mes communications et les banaliser, plus cela risquera de compliquer ma tâche. C'est à la fois votre plus gros atout – la capacité de votre esprit à transformer l'univers informatique qu'il refuse en média qui vous sont familiers – et mon plus grand handicap. Cherchez-moi dans le marc de café, sur les panneaux d'affichage, à

l'holovision, partout ! Si vous jouez le jeu, cela pourra être passionnant.

Dans l'immédiat, si vous avez reçu ce message, vous pouvez entrer en contact avec moi en remplissant le coupon ci-dessous et en le glissant dans le tube à courrier. Vous trouverez probablement la réponse qui vous attendra au bureau. Bonne chance !

Oui, j'ai reçu votre message et je suis intéressé par les passionnantes possibilités de la vie sous ordinateur ! Veuillez me faire parvenir gratuitement et sans obligations de ma part votre captivant catalogue qui m'indiquera comment je pourrai rejoindre le vaste et merveilleux monde extérieur.

NOM

ADRESSE

CODE POSTAL

Fingal résista à la tentation qu'il avait de se pincer. Si ce que disait la brochure était vrai – et autant valait le croire –, cela lui ferait mal et il ne se réveillerait pas. Il se pinça quand même. Cela lui fit mal.

S'il avait bien compris, tout ce qui l'entourait était le fruit de son imagination. Quelque part, une femme assise devant une console lui parlait avec des mots normaux qui parvenaient à son esprit sous forme de pulsions électroniques et son cerveau, étant incapable de les accepter en tant que telles, les transposait en symboles familiers. Il analogisait comme un fou. Tenait-il cela du maître d'école ? Les analogies étaient-elles contagieuses ?

« Une voix banale parle dans le vide, qu'est-ce que ça a de tellement extraordinaire ? » demanda-t-il tout haut.

Il n'obtint pas de réponse et en fut, somme toute, satisfait. Il avait eu son content de mystères pour le moment. D'ailleurs, réflexion faite, une voix venant de nulle part lui aurait sans doute flanqué une peur bleue.

Son cerveau, se dit-il, devait savoir ce qu'il faisait. Après tout, la main l'avait interloqué mais il n'avait pas paniqué. Il la

voyait et il croyait plus à ce qu'il voyait qu'aux voix qui vaticinaient dans le vide, symptôme classique de folie s'il en était un.

Il se leva et s'approcha du mur. Les lettres de feu avaient disparu mais le noir barbouillage, vestige des mots effacés, était toujours là. Il le renifla. Une odeur de charbon. Il palpa le papier grossier de la brochure, déchira un coin de page qu'il porta à sa bouche et mâchonna. Ça avait le goût du papier.

Il s'assit, remplit le formulaire et le fit tomber dans le tube à courrier.

Ce ne fut qu'au bureau que la colère gagna Fingal. C'était un homme facile à vivre qui ne s'emportait pas pour un oui ou pour un non. Mais il en arriva finalement au point où il fallait qu'il éclate.

Tout était si normal que cela lui donnait envie de ricaner. Ses amis, ses collègues étaient tous là à faire exactement ce qu'il se serait attendu qu'ils fassent. Ce qui le confondait, c'était la quantité et la diversité des hallebardiers et autres seconds couteaux qui s'agitaient sur la scène de son opéra bouffe intérieur. Des figurants jaillis tout droit de son esprit remplissaient les couloirs, comme cet inconnu qui l'avait heurté dans le tube alors qu'il se rendait au travail, s'était excusé et volatilisé, vraisemblablement pour sombrer dans les profondeurs de son imagination.

Le seul moyen qu'avait Fingal d'épancher sa colère était de tester cet environnement absurde. Un vague doute l'habitait : peut-être les événements de la matinée n'étaient-ils qu'une évasion, une fuite passagère dans le rêve. Au fond, il était possible qu'il ne fût jamais allé au Kenya, que ce fût simplement son esprit qui lui jouait des tours à sa façon. Pour qu'il reste là-bas ou qu'il demeure à l'écart ? Il l'ignorait mais il aurait tout le temps de s'en inquiéter si le test échouait.

Il quitta son pupitre, dans la troisième colonne de la quinzième rangée d'autres pupitres identiques, tous occupés par des employés diligents, leva les bras et siffla.

Tout le monde leva la tête.

« Je ne crois pas à votre existence ! » brailla-t-il.

Il saisit une pile de bandes magnétiques posées sur la console et les lança en direction de Felicia Nahum qui occupait le pupitre voisin. Felicia était une bonne amie. Elle manifesta la consternation qui convenait jusqu'à l'instant où les bandes l'atteignirent. Alors, Fingal la vit se dissoudre devant son nez. Il jeta un coup d'œil circulaire. Tout s'était pétrifié, figé comme une image soudain fixe sur l'écran.

Il se rassit et se mit à pianoter sur la console. Son cœur cognait dans sa poitrine, il était écarlate. Pendant un moment d'effroi, il avait cru s'être trompé. Il recouvra peu à peu son calme. Toutes les quelques secondes, il levait la tête pour être bien sûr que l'univers s'était vraiment immobilisé.

Au bout de trois minutes, il était couvert d'une sueur glacée. Qu'est-ce qu'il avait prouvé, bon Dieu de bois ? Que les événements de la matinée avaient été réels ou qu'il était réellement fou ? La vérité se fit jour en lui : il lui serait à tout jamais impossible de vérifier les postulats sur lesquels se fondait son existence.

Une ligne imprimée fusa du terminal.

« Mais quand vous a-t-il été possible de le faire, monsieur Fingal ?

— Mademoiselle Joachim ? cria-t-il en regardant tout autour de lui. Où êtes-vous ? J'ai peur.

— Il ne faut pas, imprima le terminal. Calmez-vous. Vous avez un sens solide de la réalité, ne l'oubliez pas. Demandez-vous ceci : même avant aujourd'hui, comment pouviez-vous être sûr que le monde tel que vous le voyiez n'était pas le produit d'hallucinations catatoniques ? Vous saisissez ce que je veux dire ? À la question : "Qu'est-ce que la réalité ?", il n'existe pas de réponse, en dernière analyse. Nous devons tous accepter à partir d'un certain point ce que nous voyons, ce qu'on nous dit et vivre à l'intérieur d'un cadre d'axiomes invérifiés et invérifiables. Je vous demande d'accepter le cadre axiomatique que je vous ai fourni ce matin parce que dans la salle des ordinateurs où je me trouve actuellement et où vous ne pouvez pas me voir, mon image du monde me dit que ce cadre est le bon. D'un autre côté, vous pourriez croire que je m'illusionne, qu'il n'y a rien dans le cube rose que j'ai sous les yeux et que

vous êtes un hallebardier dans mon rêve. Cela vous met-il plus à l'aise ?

— Non, murmura-t-il, honteux de lui-même. Je vois où vous voulez en venir. Même si je suis fou, il est plus confortable de baisser les bras que de résister.

— Parfait, monsieur Fingal. Si vous préférez une autre image, figurez-vous que vous êtes prisonnier d'une camisole de force. Peut-être que des techniciens sont d'ores et déjà en train de s'évertuer à remédier à la situation qui est la vôtre et qu'ils vous ont plongé dans ce psychodrame comme mesure préliminaire. Cela présente-t-il plus d'attraits à vos yeux ?

— Je ne crois pas.

— En fait, c'est là une hypothèse tout aussi raisonnable que le cadre de données que je vous ai fourni ce matin. Mais l'essentiel est que vous ayez le même comportement, quelle que soit la vérité. Comprenez-vous ? Dans le premier cas, résister aboutirait seulement à vous mettre en difficulté et, dans l'autre, à faire obstacle au traitement. Je me rends bien compte que je vous demande de me croire sur parole. Mais je ne peux vous donner aucune autre assurance que ma parole.

— J'ai confiance en vous. Maintenant, est-ce que vous pouvez tout faire repartir à zéro ?

— Je vous ai déjà expliqué que votre univers échappe à mon contrôle. À vrai dire, le fait que je sois obligée d'utiliser ce mode de communication malcommode pour vous parler me gêne considérablement. Mais les choses devraient s'arranger toutes seules si vous les laissez faire. Regardez autour de vous. »

Fingal obéit. Le bureau bruissait d'activité. Normalement, Felicia était à son pupitre comme s'il ne s'était rien passé. Il ne s'était rien passé. Si, il s'était quand même passé quelque chose. Les bandes gisaient pêle-mêle au pied de sa console, là où elles étaient tombées. Elles s'étaient débabinées et étaient entortillées.

Il se pencha pour les ramasser. Ce fut alors qu'il se rendit compte qu'elles n'étaient pas aussi emmêlées qu'il l'avait pensé. Leurs entrelacs formaient un message :

« Vous voilà remis sur les rails. »

Pendant trois semaines, Fingal se conduisit comme un bon petit soldat. Si ses collègues avaient été des êtres réels, ils auraient peut-être remarqué une certaine raideur chez lui et, en ce qui concernait sa vie privée, elle était réduite à sa plus simple expression – il ne voyait personne. En dehors de cela, il se comportait exactement comme si tout ce qui l'entourait était réel.

Mais sa patience avait des limites. Elle avait déjà duré plus longtemps qu'il ne l'aurait cru possible. Il commençait à ne plus tenir en place, à se trémousser à sa console, ses pensées vagabondaient. La tâche consistant à fournir des informations à un ordinateur peut être frustrante, ingrate et, en définitive, abrutissante. Il s'en était rendu compte avant même son voyage au Kenya. Cela avait même été la cause de ce voyage. À soixante-huit ans, avec encore des siècles devant lui, il était enlisé dans une ornière ferromagnétique. La longévité n'est pas une sinécure quand on se morfond d'ennui.

Ce qui était tuant, c'était le dégoût grandissant qu'il éprouvait pour son travail. C'était déjà éprouvant avant, quand, assis devant un bureau réel au milieu de deux cents personnes réelles, il enfournait des données légèrement irréelles dans une machine à ses yeux plus qu'irréelle. Mais les choses étaient bien pis maintenant qu'il savait que les données qu'il manipulait n'avaient de sens pour personne en dehors de lui, qu'il ne s'agissait que d'une thérapeutique d'occupation concoctée par son propre esprit avec l'assistance d'un programme informatique afin de le tenir en haleine pendant que Joachim recherchait son corps.

Il se mit pour la première fois de sa vie à utiliser son clavier pour son propre compte. Si le stress avait été un peu moins brutal, il serait allé voir son psycho, la solution approuvée, la solution parfaitement normale, mais, dans les circonstances présentes, la consultation se serait réduite à un dialogue avec lui-même et il ne voyait pas les avantages d'une analyse aussi idéalisée. D'ailleurs, il avait toujours pensé que les psychanalystes se contentaient à peu de chose près d'écouter le patient.

Il commença à changer son mode d'existence le jour où il piqua une rogne contre son chef de service. Lorsque la dame en question lui fit observer que son coefficient d'erreurs montait en flèche et lui laissa entendre que, s'il ne se ressaisissait pas, il n'aurait plus qu'à se chercher un autre emploi, il éclata. Il y avait vingt-cinq ans qu'il faisait ce métier avec assiduité. Pourquoi le prenait-elle sur ce ton alors que, justement, il n'était pas dans son assiette depuis quelques semaines ?

Sa fureur ne fit que croître et embellir quand il se rappela que la chef n'était rien de plus qu'une création de son esprit. Pourquoi la laissait-il donc le rudoyer de cette manière ?

« Et puis, ça suffit comme ça ! Foutez-moi la paix. Et, tiens... vous feriez mieux de m'augmenter.

— Fingal, répliqua-t-elle précipitamment, vous êtes depuis ces dernières semaines l'honneur de votre section. Je vous accorde une augmentation.

— Merci. Maintenant, disparaïssez. »

Docilement, elle se volatilisa.

Ah ! C'était un grand jour. Fingal se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et, pour la première fois depuis qu'il était adulte, il se prit à songer à sa situation.

Ses réflexions ne l'enchantèrent pas.

L'écran de son terminal se ralluma alors qu'il était plongé dans ses méditations.

« Attention, Fingal, lut-il. Vous êtes sur la voie de la catatonie. »

Il prit l'avertissement au sérieux. Il n'avait pas l'intention d'abuser de sa nouvelle puissance mais il ne voyait pas quel inconvénient il y aurait à l'utiliser judicieusement de temps en temps. Il s'étira et bâilla sans vergogne. Brusquement, à la vue de ces rangées d'employés qui ne faisaient qu'un avec leurs consoles, il se prit à détester le bureau. Pourquoi ne prendrait-il pas sa journée ?

Cédant à une subite impulsion, il se leva et fit les quelques pas qui le séparaient du pupitre de Felicia.

« Si on allait chez moi faire l'amour ? »

Elle le dévisagea d'un air ahuri et il sourit. Elle était presque aussi stupéfaite que lorsqu'il lui avait lancé les bandes magnétiques à la tête.

« Tu plaisantes ? Au milieu de la journée ? Tu as du travail, tu sais. Tu veux qu'on nous flanque tous les deux à la porte ? »

Il secoua lentement la tête.

« Ce n'est pas une réponse valable. »

Elle s'arrêta et repartit en arrière. Il l'entendit répéter ce qu'elle avait dit à l'envers. Elle sourit.

« Bien sûr. Pourquoi pas ? »

Après, elle se dématérialisa de la même manière un tantinet déconcertante que la chef. Tranquillement allongé sur son lit, Fingal se demanda ce qu'il allait faire, maintenant. Il avait le sentiment qu'entreprendre de corriger son univers point par point était un mauvais départ.

Le téléphone sonna.

« Vous avez fichtrement raison », s'exclama une voix féminine, manifestement irritée.

Il s'assit sur son lit.

« Apollonia ? »

— Pour vous, je suis mademoiselle Joachim, Fingal. Je ne peux pas vous parler longtemps. C'est un effort épuisant. Alors, écoutez-moi – et écoutez-moi bien. Votre nombril est très profond, Fingal. Au point où vous en êtes, c'est un gouffre dont je ne vois même pas le fond. Si vous tombez dedans, je ne peux pas vous garantir que je vous en sortirai.

— Mais me faut-il tout prendre comme cela se présente ? N'ai-je pas le droit d'effectuer des améliorations personnelles ?

— Cessez de vous raconter des histoires. Il ne s'agissait pas de perfectionnements mais de paresse pure et simple. C'était de la masturbation, rien de plus. Il n'y a aucun mal à se masturber, certes, mais si vous ne pratiquez que la masturbation à l'exclusion de tout le reste, votre esprit tournera en rond. Le danger est grand, pour vous, d'évacuer l'univers extérieur de votre réalité.

— Pourtant, je croyais qu'il n'y avait pas d'univers extérieur là où je suis ?

— C'est presque vrai mais je vous fournis des stimuli externes pour entretenir votre élan. D'ailleurs, ce qui compte, c'est l'attitude que l'on adopte. En ce qui concerne votre vie sexuelle, vous n'avez jamais eu de difficultés à trouver des partenaires. Pourquoi vous sentez-vous maintenant obligé de piper les dés ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Sans doute par paresse, comme vous le disiez.

— Absolument. Si vous voulez quitter votre emploi, vous êtes libre. Si vous désirez sérieusement vous perfectionner, ce ne sont pas les occasions qui vous manqueront. Cherchez-les. Regardez autour de vous, explorez. Mais n'essayez pas de fourrer votre nez dans des choses que vous ne pouvez pas comprendre. À présent, il faut que je vous laisse. Si je peux, je vous écrirai pour vous donner davantage d'explications.

— Attendez ! Et mon corps ? Est-ce qu'il y a des progrès de ce côté ?

— Oui, on sait maintenant ce qui s'est passé. Il semble... »

Sa voix mourut. Fingal raccrocha.

Il reçut le lendemain une lettre qui le mettait au courant de ce que l'on avait appris jusque-là. L'imbroglia était apparemment le résultat de la visite dirigée de la section mécanique, le jour de l'enregistrement.

Plus précisément, du retour du petit garçon qui était revenu après le départ de ses camarades. On avait désormais la certitude qu'il avait tripoté le bordereau de routage indiquant aux préposés ce qu'il fallait faire du corps de Fingal. Au lieu de le mettre en dépôt dans le dormitorium (carte verte), ils l'avaient acheminé ailleurs – personne ne savait encore où – pour un changement de sexe (carte bleue). La mécanicienne de service était si pressée de partir pour son rendez-vous qu'elle ne s'était pas aperçue de la substitution. À présent, le corps de Fingal pouvait être en attente dans n'importe lequel des milliers d'ateliers de mécanique de Luna. On le recherchait. Et on recherchait aussi le petit garçon.

Fingal reposa la lettre et se mit à réfléchir intensément.

Joachim disait qu'il y avait des débouchés pour lui dans le secteur des banques de données. Elle disait aussi que tout ce

qu'il voyait n'était pas forcément des projections venant de lui. Il recevait, il était capable de recevoir, des stimuli externes. Pourquoi ? Parce que, sans eux, il aurait eu tendance à décrocher ? Ou pour une autre raison ? Dommage que la lettre ne soit pas plus explicite sur ce point.

Que faire en attendant ?

Brusquement, la solution lui apparut. Il voulait étudier les ordinateurs. Savoir comment ils fonctionnaient, pouvoir les dominer. Et ce d'autant plus qu'il était pratiquement prisonnier d'un ordinateur. Il se trouvait dans la situation d'un ouvrier travaillant à la chaîne qui passe ses journées à cueillir les pièces défilant devant lui pour les assembler. Il arrive un beau jour qu'il se demande qui dépose ces pièces sur le tapis roulant. D'où viennent-elles ? Comment sont-elles usinées ? Qu'arrive-t-il après qu'il les a montées ?

Pourquoi cette idée ne lui était-elle pas venue plus tôt ?

Il y avait un monde fou dans le bureau des inscriptions de l'Institut technique de Luna. On lui remit un formulaire. C'était plutôt déprimant. Quand il l'eut rempli, les cases « expérience antérieure » et « qualifications » étaient pour ainsi dire vides. L'un dans l'autre, ce n'était pas là une candidature particulièrement encourageante. Fingal remit le document au pupitreur qui officiait devant le terminal.

L'homme l'introduisit dans l'ordinateur et la machine ne tarda pas à rendre son verdict : le postulant n'avait pas les qualités requises pour être réparateur informaticien.

Au moment où il s'apprêtait à tourner les talons, les yeux de Fingal se posèrent sur la grande affiche murale à laquelle l'employé tournait le dos. Elle était là quand il était entré mais il ne l'avait pas lue.

LUNA A BESOIN DE TECHNICIENS
EN INFORMATIQUE
LUNA A BESOIN DE VOUS
M. FINGAL

Votre situation actuelle vous laisse-t-elle insatisfait ?
Estimez-vous mériter quelque chose de mieux ? Dans

l'affirmative, aujourd'hui est peut-être votre jour de chance. Vous avez frappé à la bonne porte et si vous saisissez l'occasion inespérée qui s'offre à vous, vous verrez s'ouvrir des issues qui vous étaient jusque-là interdites.

À l'action, monsieur Fingal ! C'est le moment ou jamais. Se renseigner sur vous ? Pour qui se prend-il ? Prenez simplement ce poinçon et mettez ce que vous voulez sur cette demande. De la superbe, monsieur Fingal, de l'audace ! Vous êtes sur la bonne voie. À vous LA GROSSE GALETTE !

Le secrétaire ne trouva rien d'anormal à voir Fingal revenir et il ne sourcilla même pas quand l'ordinateur déclara le candidat apte à suivre le stage de formation accélérée.

Ce ne fut pas facile au début. Il n'avait, c'était vrai, guère d'aptitudes pour l'électronique mais l'aptitude est chose capricieuse. Sa personnalité de base ne serait jamais plus souple qu'elle ne l'était présentement. Un petit effort au bon moment lui ferait faire un grand pas vers le perfectionnement. Il ne cessait de se répéter que tout ce qui faisait de lui l'être qu'il était se trouvait gravé dans le cube minuscule connecté à l'ordinateur et qu'en s'y prenant avec précaution, il pourrait y apporter des améliorations.

Pas radicales, lui dit Joachim dans une longue lettre pleine d'utiles conseils qu'elle lui adressa dans le courant de la semaine : cela aboutirait à la dislocation complète de la matrice d'A.F.P.N. et à la catatonie qui, dans son cas, ne se distinguerait de la mort que de l'épaisseur d'un cheveu.

Tout en potassant les manuels, il pensait beaucoup à la mort. Il se trouvait dans une situation singulière. Quel que puisse être le dénouement de cette aventure, l'individu connu sous le nom de Fingal ne mourrait pas. D'une part, son corps était en voie de subir un changement de sexe et il était difficile d'imaginer qu'il pourrait survenir quelque chose susceptible de le tuer. Son actuel dépositaire le garderait avec autant de soin que les médecins du dormitorium l'auraient fait. Si Joachim ne réussissait pas à le conserver en bon état de conscience et de santé mentale à la banque mémoire, il se réveillerait tout

simplement sans aucun souvenir des événements qui avaient eu lieu après qu'il s'était endormi sur la table d'enregistrement.

Et si, contre toute vraisemblance, on laissait mourir son corps, un enregistrement d'assurance intact était déposé en chambre forte à la banque. Cet enregistrement remontait à trois ans. Lorsqu'il se réveillerait dans son nouveau corps clonal, il aurait un trou de trois ans et quelle histoire fantastique lui serait-il donné d'entendre quand on lui mettrait sa mémoire à jour !

Mais tout cela était sans importance pour lui. Les humains sont une espèce asservie au temps, qui existent dans un *maintenant* éternel. Le futur s'écoule à travers eux, devient le passé, mais seul compte le présent. Le Fingal d'il y a trois ans n'était pas le Fingal de la banque-mémoire. Tout ce que l'on pouvait dire de l'immortalité engendrée par l'enregistrement mémoriel, c'est que c'était une solution boiteuse. La coupe tridimensionnelle qui était le Fingal actuel était à jamais condamnée à se conduire comme si sa vie dépendait de ses actes, car s'il devait mourir, il éprouverait les affres de la mort. Savoir que l'on renaîtrait plus jeune de quelques années et moins expérimenté était une maigre consolation pour un mourant. Et s'il perdait la partie qui était en train de se jouer ici, Fingal mourrait effectivement car, compte tenu du mémorisation, il était trois personnes : celle qui existait présentement, celle qui était égarée quelque part sur Luna et l'individu potentiel en attente dans la chambre forte de la banque. Trois personnes qui, en fait, n'étaient rien de plus que de proches parents.

Cela, tout le monde le savait, mais c'était tellement préférable à l'autre terme de l'alternative que bien peu de gens faisaient la fine bouche. Ils s'efforçaient de ne pas y penser, généralement avec succès. Ils se faisaient enregistrer aussi souvent que leurs moyens le leur permettaient. C'était avec un soupir de soulagement qu'ils prenaient place sur la table d'enregistrement : ils savaient que, désormais, un fragment supplémentaire de leur vie serait conservé pour toujours. Mais c'était avec inquiétude qu'ils attendaient leur réveil car ils redoutaient d'apprendre alors que vingt ans avaient passé parce

qu'ils étaient morts postérieurement au dernier enregistrement qui avait été pris, et qu'il leur faudrait repartir à zéro. Il peut arriver bien des choses en vingt ans. La personne qui se réveille dans son nouveau corps clonal risque de se trouver chargée d'un enfant qu'elle n'a jamais vu, en puissance d'un conjoint inconnu, ou d'apprendre la terrible nouvelle que c'est désormais à une machine qu'est dévolu l'emploi qu'elle occupait.

Aussi Fingal ne prenait-il pas les avertissements de Joachim par-dessus la jambe. La mort était la mort et si l'on pouvait tricher avec la camarde, c'était quand même elle qui avait le dernier mot. Elle ne prenait pas votre vie tout entière, elle n'en réclamait qu'une fraction mais c'était sous bien des aspects la fraction qui avait le plus d'importance.

Il s'inscrivit à différents cours, ceux que l'on pouvait suivre par téléphone chaque fois que c'était possible afin de ne pas avoir à sortir. Par téléphone également il commandait ses repas et tout ce dont il avait besoin. Pour régler les factures, il lui suffisait de les regarder en souhaitant qu'elles disparaissent, et elles disparaissaient. Cela aurait pu être profondément barbant ou follement intéressant. Après tout, il habitait un univers de rêve, et qui n'a pas envie de s'échapper de temps en temps dans la fantasmagorie ? Fingal en avait envie, c'était indiscutable, mais il repoussait cette tentation avec la dernière énergie toutes les fois qu'elle revenait à la charge. Il était résolu à sortir de ce rêve.

D'abord, parce que la société d'autrui lui manquait. Il attendait les lettres hebdomadaires d'Apollonia (qui l'avait finalement autorisé à l'appeler par son petit nom) avec une impatience dévorante et il en savourait chaque mot. Le dossier où il les rangeait prenait du ventre. Quand la solitude lui pesait trop, il en sortait une au hasard, et la lisait et la relisait sans fin.

Sur le conseil d'Apollonia, il quittait régulièrement l'appartement et se promenait plus ou moins au petit bonheur. Il lui arrivait lors de ces sorties des aventures extravagantes. Au sens propre. Apollonia le bombardait de stimuli qui pouvaient revêtir n'importe quelle forme, ce pourrait être aussi bien *La Malédiction de la momie* que *Le Dernier des Mohicans* avec la distribution originelle. Il ne se lassait pas des films. Il lui

suffisait de s'engager dans les galeries publiques et d'ouvrir une porte au hasard. Derrière, c'était les mines du roi Salomon ou le harem du sultan. Il acceptait tout avec stoïcisme. Il était incapable de tirer le moindre plaisir du sexe. Il savait que c'était du travail à la main et cela lui coupait tous ses effets.

Sa seule satisfaction lui venait de ses études. Il lisait tout ce qu'il pouvait lire sur l'informatique et il parvint à la tête de sa classe. Et, à mesure qu'il apprenait, il songeait à appliquer ses connaissances à sa situation personnelle.

Il commençait à voir des choses qui, jusque-là, lui étaient demeurées cachées. Des diagrammes. La réalité se mettait à s'infiltrer à travers ses chimères. Parfois, levant les yeux, il entr'apercevait l'ombre à peine visible du monde réel qu'il habitait avec ses flux d'électrons et ses circuits frémissants. Au début, cela lui fit peur et il interrogea Apollonia à l'occasion d'une de ses excursions imaginaires. Cette fois-là, il s'était rendu à Coney Island au milieu du vingtième siècle. C'était un endroit qu'il aimait. Il s'allongeait sur le sable et parlait aux vagues. Dans le ciel, un avion écrivait avec de la fumée les réponses à ses questions. Feignant consciencieusement d'ignorer le brontosauire qui faisait du grabuge sur le scenic-railway, il demanda :

« D'où vient, ô déesse de Transistoria, que je commence à voir des schémas de circuits sur les murs de mon appartement ? Est-ce dû au surmenage ? »

— Cela veut dire que l'illusion est en train de s'affaiblir, calligraphia l'avion dans la demi-heure qui suivit. Vous vous adaptez à la réalité que vous aviez rejetée. Cela pourrait avoir des conséquences fâcheuses mais nous sommes sur la piste de votre corps. Nous brûlons. Nous devrions être en mesure de le récupérer bientôt et de vous sortir de là. »

C'en avait été trop pour l'avion. Le soleil était couché, maintenant, le brontosauire était vainqueur et l'appareil était en panne d'essence. Piquant en feuille morte, il s'abîma dans l'océan et la foule s'approcha du rivage pour assister aux opérations de sauvetage. Fingal se leva et se dirigea vers le panneau d'affichage.

C'était un panneau d'affichage gigantesque. Croisant les mains derrière son dos, il lut ceci :

« Pardon pour le retard. Comme je vous le disais, nous sommes presque arrivés au bout de nos peines. Accordez-nous encore quelques mois. L'un de nos agents pense qu'il aura localisé le bon atelier mécanicien d'ici une semaine environ. À partir de ce moment, les choses devraient aller vite. Pour l'instant, évitez les lieux où vous pouvez distinguer les circuits. Ils vous sont néfastes, croyez-moi sur parole. »

Fingal se tint à l'écart des circuits aussi longtemps qu'il le put. Il termina son premier cours d'informatique et s'inscrivit à la section intermédiaire. Six mois s'écoulèrent.

Il étudiait avec une facilité grandissante. Sa vitesse de lecture augmentait de façon phénoménale. Il avait constaté qu'il lui était plus avantageux de voir la bibliothèque composée de volumes au lieu de bandes magnétiques. Il prenait un livre sur un rayonnage, le feuilletait rapidement et il savait tout ce que l'ouvrage contenait. Il était maintenant assez averti pour comprendre qu'il était en train d'acquérir la faculté d'entrer directement en contact avec le savoir emmagasiné dans l'ordinateur sans avoir à passer par l'intermédiaire de ses sens. Les livres qu'il tenait en main étaient simplement les analogies tactiles de terminaux à claviers. Cela inquiétait Apollonia mais elle le laissait faire. Il acheva l'intermédiaire en un rien de temps et fut admis dans la section supérieure.

Mais il était assiégé par les circuits. Il voyait des câbles partout – dans les lacis de veinules marquant les visages, dans le plat de pommes frites qu'il commandait pour le déjeuner, sur ses empreintes palmaires, en surimpression sur l'apparent désordre d'une blonde chevelure partageant son oreiller.

Ces fils étaient des analogies d'analogies. Les ordinateurs modernes en possédaient peu. La plupart étaient constitués de circuits moléculaires, soit enchâssés dans un réseau cristallin, soit reproduits photographiquement sur une lamelle de silicone. Comme il était malaisé de se faire une image visuelle de tels circuits, c'était son cerveau qui inventait ces diagrammes complexes dont la fonction était la même mais dont on pouvait avoir une expérience directe.

Un jour, il fut incapable de résister davantage. Il était dans la salle de bains, l'endroit traditionnel pour qui veut soupeser l'impondérable. Ses pensées en maraude spéculaient sur la nécessité des selles. Il se demandait s'il pouvait éliminer sans danger le besoin d'éliminer, tout en suivant d'un orteil nonchalant les linéaments d'un circuit imprimé incorporé au motif que dessinaient les carreaux sur le sol.

Et les toilettes débordèrent. Ce n'était pas de l'eau qui cascadaient mais des pièces de monnaie. Des sonneries résonnaient allègrement. Il sursauta en contemplant avec ahurissement la salle de bains qui se remplissait d'argent.

La tonalité des sonneries se modifia insensiblement. Ce n'était plus, maintenant, le joyeux tintement du jackpot : c'était un glas funèbre. Il se retourna précipitamment en quête de l'apparition. Il savait qu'Apollonia serait furieuse.

Elle l'était. Sa main se matérialisa et commença à écrire sur le mur. Cette fois, c'était avec son sang à lui qu'elle écrivait. Son sang qui dégoulinait des mots, menaçant.

« Qu'est-ce que vous fabriquez ? »

Ayant écrit cette phrase, la main se déplaça. « Je vous avais dit de laisser les fils tranquilles. Vous rendez-vous compte de ce que vous avez fait ? Vous avez peut-être anéanti toute la comptabilité du Kenya. Il se peut qu'il faille des mois, vous entendez ? pour la remettre en ordre.

— Et puis après ? explosa-t-il. Je n'en ai rien à fiche. Qu'est-ce qu'ils ont fait pour moi, ces derniers temps ? C'est incroyable qu'ils n'aient pas encore localisé mon corps ! Il y a une année que ça dure ! »

La main se crispa, devint poing. Elle le prit à la gorge et serra si fort que les yeux de Fingal s'exorbitèrent. Puis elle relâcha lentement son étreinte.

Quand sa vision fut redevenue normale, il recula avec circonspection.

La main s'agitait nerveusement, ses doigts tambourinaient sur le sol. Elle rampa en direction du mur et écrivit :

« Excusez-moi. Je crois que c'est la fatigue. Une minute. »

Fingal attendit. Il ne se rappelait pas avoir été aussi bouleversé depuis le début de son odyssée. Rien de tel que la

douleur, se dit-il, pour vous faire comprendre que cela n'arrive pas qu'aux autres.

Le mur aux lettres de sang se métamorphosa sous ses yeux en un paysage céleste. Des nuées passaient devant lui pour se fondre aux ors somptueux du soleil. Une musique d'orgue s'échappait de tuyaux gros comme des séquoias.

C'était si outrancier et, pourtant, si convaincant qu'il avait envie d'applaudir. Un ange apparut en fondu enchaîné au milieu de tourbillons de brume laiteuse. Il avait des ailes et une auréole mais il lui manquait la traditionnelle robe neigeuse. Il était nu, sa chevelure flottait autour de lui comme s'il nageait sous l'eau. C'était une angesse.

Marchant sur les nuages tumultueux, l'angesse lévita jusqu'à lui et lui présenta deux tablettes de pierre. Détournant son regard de l'apparition, il abaissa les yeux sur celles-ci et lut :

Tu ne trifouilleras pas
les choses que tu ne comprends pas.

« D'accord, dit Fingal à l'angesse. C'est promis, je ne le ferai plus. Est-ce que c'est vous, Apollonia ? Vraiment vous, je veux dire ?

— Lisez les Commandements, Fingal. C'est éprouvant pour moi. »

Il revint aux tablettes.

Tu ne toucheras pas aux systèmes hardware de la société anonyme du Kenya car elle ne tiendra pas pour indemnisable celui qui prend des libertés avec ses possessions.

Tu n'exploreras pas les limites de ta prison. Fais confiance à la société du Kenya pour t'en délivrer.

Tu ne programmeras pas.

Tu ne te feras pas de tourments pour ton corps car il a été localisé, les secours sont en marche, la cavalerie est arrivée et nous avons la situation bien en main.

Tu rencontreras une personne inconnue, belle et de haute taille, qui te guidera et te fera sortir de cette triste situation.

Tu resteras ouvert à d'ultérieurs développements.

Il releva les yeux et fut heureux de constater que l'angesse était toujours là.

« J'obéirai, c'est juré. Mais où est mon corps ? Et pourquoi a-t-il fallu si longtemps pour le retrouver ? Est-ce que vous pourriez...

— Sache, monsieur Fingal, que t'apparaître sous ces espèces est exténuant. Je subis un stress dont je n'ai pas le temps de te révéler la nature. Selle ton cheval, tiens-toi prêt à l'enfourcher et tu verras bientôt la lumière au bout du tunnel.

— Attendez ! Ne partez pas ! »

Déjà, elle commençait à se dissoudre.

« Je ne puis m'attarder.

— Mais... Tout cela est charmant, Apollonia, mais pourquoi m'apparaître sous cet aspect délirant ? Pourquoi tant de cérémonies ? Les lettres ne suffisaient-elles pas ? »

Elle regarda successivement les nuées, les rais du soleil, les tables que tenait Fingal, puis son propre corps comme si c'était la première fois qu'elle le voyait. Alors, elle rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Un rire qui était à lui seul tout un concert symphonique. C'était beau au point d'en être presque intolérable.

« Moi ? s'exclama-t-elle en se dépouillant de ses atours angéliques. Moi ? Je n'ai pas choisi, Fingal. Je vous l'ai déjà dit : tout ça, c'est dans votre tête que ça se tient. Je ne fais que passer. » Elle le dévisagea en arquant les sourcils. « Et, franchement, mon cher, je ne savais pas que vous éprouviez de tels sentiments à mon égard. Amours adolescentes ? »

Sur quoi, elle se dissipa. Intégralement, à l'exception de son sourire.

Ce sourire hanta Fingal des jours entiers. Il se serait donné des coups de pied dans les fesses. Une métaphore aussi abusive, non, il n'admettait pas. Son esprit, conclut-il, n'était qu'un analogiseur inepte.

Mais tout avait sa raison d'être. Le sourire l'obligea à analyser ses sentiments. Il était amoureux, désespérément, ridiculement amoureux. Comme un collégien. Il ressortit toutes les vieilles lettres d'Apollonia et les relut pour chercher les mots ensorcelés qui l'avaient mis dans cet état. Parce que c'était idiot.

Il ne l'avait jamais rencontrée sinon dans des circonstances hautement métaphoriques. La seule fois qu'il l'avait vue, de ses yeux vue, il avait été confronté pour l'essentiel à un produit de son imagination.

Mais il ne trouva aucun indice dans toute cette correspondance. La plupart des lettres étaient aussi impersonnelles qu'un livre de cours, bien qu'elles eussent tendance à être un tantinet causantes. Amicales, oui. Mais intimes, poétiques, intuitives, révélatrices ? Sûrement pas. Même en les retournant dans tous les sens, il était parfaitement incapable d'y déceler quoi que ce fût qui pût être qualifié d'amour ou même d'amourette de jeunesse.

Il se plongea dans l'étude avec un regain d'énergie dans l'attente de la prochaine communication. Les semaines succédaient aux semaines sans qu'elle donnât signe de vie. Il appela la poste à plusieurs reprises, fit passer des annonces dans tous les périodiques imaginables, prit l'habitude de griffonner des messages sur les façades des édifices publics, glissa des billets dans des bouteilles qu'il lançait aux vide-ordures, loua des panneaux d'affichage, acheta du temps d'antenne à la télévision. Il apostrophait en hurlant les murs de son logement, accrochait des inconnus, tapait en morse sur les conduites d'eau, faisait circuler des rumeurs dans les estaminets. Il fit imprimer et diffuser des tracts d'un bout à l'autre du système solaire. Il essaya tous les media auxquels il songea mais sans jamais réussir à entrer en contact avec elle. Il était seul.

Il envisagea l'éventualité de sa propre mort. Dans la situation qui était la sienne, il était difficile de savoir s'il était mort ou vif : aussi abandonna-t-il cette hypothèse dans la mesure où elle était invérifiable. Tout cela était déjà assez nébuleux sans qu'il faille, par-dessus le marché, se torturer les méninges pour déterminer de quel côté de la frontière séparant la vie de la mort il se trouvait. D'ailleurs, plus il se disait que l'existence n'était rien de plus que les soubresauts d'un ensemble de macromolécules connectées à un système informatique, plus cette perspective le terrifiait. C'était en se

gardant de ce genre de pensées qu'il était parvenu à survivre jusqu'à maintenant.

Ses cauchemars le harcelaient, ils occupaient en force l'appartement. Ils le décevaient amèrement et confirmaient la conclusion à laquelle il avait abouti : son imagination manquait d'originalité. Il y avait un croque-mitaine débile, le genre d'épouvantail qui peut à la rigueur effrayer quand on l'entrevoit vaguement dans les brouillards d'un mauvais rêve mais qui était presque risible, vu à la pleine lumière de la conscience. Il y avait un gros serpent bavard assemblé à la va-comme-je-te-pousse, venu tout droit de l'idée fragmentaire qu'un enfant pouvait se faire d'un reptile. Un fabricant de jouets s'en serait beaucoup mieux tiré. Il y avait un loup-garou qui faisait surtout peur à Fingal parce qu'il risquait de semer ses poils sur le tapis. Il y avait une femme presque exclusivement réduite à une paire de seins et à un vagin – sans doute, une lointaine réminiscence de son adolescence. Il soupirait avec embarras chaque fois qu'il posait les yeux sur elle. S'il avait pataugé dans un pareil infantilisme, il aurait préféré que ses séquelles en fussent restées à jamais enterrées.

Il passait son temps à les flanquer dehors à coups de pied mais, la nuit, ils revenaient comme des parents pauvres. Ils parlaient sans discontinuer. Et toujours de lui. Ils en savaient, des choses ! Et ils avaient apparemment une bien médiocre opinion de lui. Le serpent répétait souvent que Fingal n'arriverait jamais à rien à cause de la docilité avec laquelle il avait accepté les résultats des tests d'aptitude qu'on lui avait fait passer quand il était enfant. C'était dur à avaler mais le meilleur baume pour guérir la blessure était de s'absorber davantage dans l'étude.

Enfin, une lettre arriva. Il fit la grimace dès qu'il l'eut ouverte. La première phrase lui suffisait pour deviner que la missive ne serait sûrement pas à son goût.

Cher monsieur Fingal,

Cette fois, je ne m'excuserai pas de mon retard. Toutes mes manifestations ont, semble-t-il, exigé des excuses de ma part et

j'estime que, ce coup-là, j'ai mérité de me reposer un peu. Je ne peux pas être tout le temps sur le pont. J'ai une vie personnelle.

J'ai cru comprendre que vous avez eu une conduite exemplaire depuis notre dernière conversation. Vous avez suivi mes conseils et vous vous êtes désintéressé des procédures intérieures de l'ordinateur. Je n'ai pas été tout à fait franche avec vous et je vais vous expliquer pour quelles raisons.

La liaison entre l'ordinateur et vous est – et elle a toujours été – à double sens. Notre plus grande crainte, ici, était que vous interveniez dans son fonctionnement, ce qui aurait été fort ennuyeux pour tout le monde. Ou que vous soyez pris d'un accès de folie furieuse qui aurait pu conduire à la destruction du bloc informatique dans sa totalité. Nous vous avons branché sur l'ordinateur pour des motifs humanitaires car, autrement, vous seriez mort, encore que cela ne se serait soldé pour vous que par la perte de deux jours de souvenirs. Mais le métier de la société du Kenya est de vendre des souvenirs et les souvenirs de ses clients sont pour elle un dépôt sacré. Si vous êtes là où vous êtes, c'est en premier lieu du fait d'une erreur dont la société du Kenya est responsable. En conséquence, nous avons décidé de faire tout ce que nous pourrions pour vous aider.

Mais, de ce fait, nos opérations couraient les plus grands risques.

Il y a six mois, vous vous êtes emberlificoté dans le secteur météo de l'ordinateur et vous avez déclenché sur le Kilimandjaro une tempête qui n'est pas encore totalement sous contrôle. Nous avons perdu plusieurs animaux.

Il m'a fallu me battre pied à pied avec le conseil d'administration pour que vous restiez connecté et, à diverses reprises, il a presque été décidé d'interrompre le programme. Vous savez ce que cela signifie.

Maintenant, je vous ai dit la vérité. C'était ce que je voulais faire dès le début mais les administrateurs du disneyland craignaient que vous ne flanquiez la pagaille pour vous venger si vous étiez mis au courant. Alors, ils vous ont dissimulé les faits. Vous pourriez faire encore beaucoup de dégâts avant que

nous soyons en mesure de vous débrancher. Je vous en supplie : ne nous créez pas d'ennuis.

Passons à autre chose.

J'ai tout de suite eu peur que ce qui est arrivé arrive. Je suis depuis plus d'un an votre seul trait d'union avec le monde extérieur, je suis la seule personne existant dans votre univers. Il aurait fallu que je sois quelqu'un d'extrêmement froid, d'extrêmement détestable, d'extrêmement odieux – ce que je ne suis pas – pour que vous n'éprouviez pas d'attachement pour moi dans ces circonstances. Vous souffrez de privation sensorielle aiguë et il est bien connu que, dans cet état d'isolement, les gens deviennent malléables et influençables. Votre affectivité s'est cristallisée sur moi parce que je suis le seul élément méritant auquel vous vous attachiez.

Je me suis pour cette raison efforcée d'éviter tout rapport d'intimité entre nous, de maintenir nos relations sur un plan strictement impersonnel. Mais je me suis laissée fléchir lors d'une de vos crises de désespoir. Et vous avez lu dans mes lettres des choses qui n'y étaient pas. Rappelez-vous que, même s'agissant d'un support imprimé, c'est votre esprit qui détermine ce que vous lisez. Votre censure a laissé passer ce que vous vouliez voir et elle y a peut-être même ajouté des détails de son cru. Comment savoir si vous n'allez pas interpréter cette lettre comme une déclaration d'amour enflammée ? J'ai pris toutes les précautions possibles pour que le présent message soit acheminé par voie prioritaire et ne soit pas déformé. Je suis au regret d'apprendre que vous m'aimez. Je ne vous aime pas – je répète : je ne vous aime pas – en retour. Vous comprendrez pourquoi, au moins en partie, quand nous vous aurons sorti de là.

Cela ne marchera jamais, monsieur Fingal. Renoncez.

Apollonia Joachim.

Fingal fut reçu premier de sa classe. Il avait achevé le programme requis pour obtenir le diplôme pendant la longue semaine qui avait suivi l'arrivée de la lettre d'Apollonia. Amère était la victoire, mais il s'accrochait farouchement à elle tandis

qu'il avançait vers l'estrade pour recevoir son diplôme. Au moins, il avait tiré le meilleur parti de la situation, au moins, il ne s'était pas laissé docilement broyer par les rouages de la machine comme un bon petit employé.

Au moment où il s'apprêtait à serrer la main du président du collège, il vit que ce n'était plus la même main. Il leva les yeux. Le personnage barbu en toge et épitoge se recroquevillait, vacillait. Et il se métamorphosa en une grande et jolie femme en uniforme. Ivre de joie, Fingal devina instantanément qui elle était. Puis sa joie se changea en cendres dans sa bouche. Il les recracha précipitamment.

« J'ai toujours su que vous finiriez par vous étrangler avec une figure de style, dit-elle avec un rire las.

— Vous êtes là. »

Il ne parvenait pas à le croire tout à fait. Il la contempla d'un air hébété en étreignant sa main et sa peau d'âne avec une égale ténacité. Elle était de haute taille conformément à la prophétie et elle était belle. Un visage compétent couronné de cheveux coupés court, un corps musclé sous l'uniforme. Son col était ouvert, sa vareuse froissée. Ses yeux étaient rougis et cernés. Elle chancelait imperceptiblement.

« Bien sûr que je suis là. Vous êtes prêt à rentrer ? » Elle se tourna vers les étudiants réunis dans l'amphithéâtre. « Qu'en pensez-vous, vous autres ? Mérite-t-il de rentrer ? »

Des ovations frénétiques fusèrent, des hourras crépitèrent dans un envol de faluches. Fingal se retourna avec ahurissement vers la salle. Une évidence se faisait jour en lui. Il considéra son diplôme.

« Je ne sais pas, murmura-t-il. Je ne sais pas. Je dois retourner à ma console ? »

Elle lui envoya une claque dans le dos.

« Je vous promets que non.

— Mais comment les choses pourraient-elles être différentes ? J'ai fini par voir en ce chiffon de papier... quelque chose de... réel. De réel ! Comment ai-je pu m'illusionner de la sorte ? Pourquoi l'ai-je accepté ?

— Je vous ai constamment donné un coup de pouce. Mais ce n'était pas totalement un faux-semblant. Ce que vous avez

appris, vous l'avez vraiment appris, et votre savoir ne s'envolera pas quand vous serez rentré. Le rouleau que vous tenez est imaginaire, bien sûr, mais qui imprime les vrais, à votre avis ? Vous êtes enregistré là où cela compte : dans l'ordinateur. Fiché comme ayant suivi tous les cours. Vous recevrez un diplôme authentique à votre retour. »

Fingal hésita. Une vision alléchante lui faisait signe. Cela faisait plus d'un an qu'il était ici et il n'avait jamais véritablement exploité toutes les possibilités de cet endroit. Peut-être l'histoire qu'on lui avait sortie, prétendument qu'il risquait de mourir dans la banque mémoire, n'était-elle qu'une blague, un mensonge de plus pour l'empêcher de s'échapper.

Dans ce cas, eh bien, il resterait pour assouvir ses désirs les plus délirants, il deviendrait roi de l'univers sans se heurter à la moindre opposition, il se vautrerait dans des voluptés qu'aucun empereur n'avait jamais imaginées. Ici, il pouvait avoir tout ce qu'il voulait, absolument tout.

Et il avait réellement l'impression d'être capable de gagner la partie. Il avait remarqué beaucoup de choses, ici, et maintenant, il possédait les compétences techniques susceptibles de l'aider. Il était en mesure de déjouer leurs efforts en vue de l'annihiler et même de survivre s'ils sortaient son cube de la machine : il lui suffirait de se programmer dans d'autres parties de l'ordinateur. C'était à sa portée.

Une soudaine intuition lui fit alors se rendre compte qu'il n'avait pas de désirs assez délirants pour le maintenir ici, dans les profondeurs de son nombril. Il n'avait, en fait, qu'un seul grand désir pour l'instant et qui était en train de se déliter lentement : elle se dissolvait, elle redevenait le vieux recteur.

« Vous venez ? lui demanda-t-elle.

— Oui. »

Ce ne fut pas plus compliqué que ça. L'estrade, le président du collège, l'amphithéâtre, disparurent, remplacés par la salle des ordinateurs du Kenya. Seule demeura Apollonia. Il ne lâcha sa main que lorsque tout fut stabilisé.

« Ouf ! » s'exclama-t-elle en portant à sa nuque la main qu'il avait libérée. Elle sortit la fiche enfoncée dans sa prise occipitale et s'écroula dans un fauteuil. Quelqu'un sortit un câble

identique du crâne de Fingal. Enfin, il n'était plus relié à l'ordinateur.

Apollonia prit une tasse de café fumante sur une table déjà jonchée de tasses vides.

« Vous nous avez donné du fil à retordre, dit-elle. J'ai cru une minute que vous resteriez. Cela s'est déjà produit une fois. Vous n'êtes pas le premier à qui c'est arrivé mais vous êtes tout au plus le vingtième. C'est un domaine inexploré. Et dangereux.

— C'est vrai ? Vous parlez sérieusement ?

— Oui, répondit-elle en riant. Maintenant, on peut dire la vérité. C'est effectivement dangereux. Personne n'a survécu plus de trois heures dans un cube de ce type, connecté à un ordinateur. Vous, vous avez tenu six heures. Votre image du réel est indiscutablement solide. »

Elle l'observait pour voir comment il réagissait à cette révélation et ce fut sans surprise qu'elle constata qu'il l'acceptait facilement.

« J'aurais dû le savoir, fit-il. J'aurais dû y penser. Seulement six heures ici et, pour moi, cela a fait plus d'une année. Les ordinateurs pensent vite. Pourquoi n'y ai-je pas songé ?

— Je suis intervenue pour que vous n'y pensiez pas, reconnut-elle. De même que je vous ai incité à ne pas vous interroger sur votre assiduité à l'étude. Ces deux directives ont eu de bien meilleurs résultats que quelques autres que je vous ai données. »

Elle eut un bâillement qui semblait ne devoir jamais prendre fin. « Vous savez, ça a été rudement dur de garder le contact pendant six heures de rang. Personne ne l'avait encore jamais fait et c'est rudement pénible. Comme ça, nous avons tous les deux un motif de fierté. »

Le sourire qu'elle lui adressa mourut sur ses lèvres quand il ne le lui rendit pas.

« Ne prenez pas cette mine de chien battu, Fingal. Au fait, quel est votre prénom ? Je l'ai su mais je l'ai effacé très vite.

— Est-ce que c'est important ?

— Je ne sais pas. Vous devez certainement comprendre pourquoi je ne suis pas tombée amoureuse de vous bien que vous soyez quelqu'un tout à fait susceptible d'être aimé. Je

n'avais pas le temps, voilà tout. Ces six heures ont été très longues mais ce n'étaient quand même que six heures. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? »

À mesure que Fingal digérait tout cela, son expression passa par toute une série de changements. Après tout, les choses n'étaient pas aussi moroses que cela.

« Vous pourriez dîner avec moi.

— Je tiens à vous avertir qu'il y a déjà quelqu'un dans ma vie.

— Ça ne nous empêche pas de dîner ensemble. Vous n'avez pas encore eu d'aperçus de la détermination toute neuve qui m'habite. Je vous jure que ça va être le grand jeu ! »

Elle eut un rire chaleureux, se leva et prit la main de Fingal.

« Il est possible que vous gagniez la partie, qui sait ? Mais ne me collez pas d'ailes dans le dos, cette fois, hein ? Parce que, là, vous n'arriverez à rien.

— C'est promis. Les visions, j'en ai ma claque pour le restant de mes jours. »

Les yeux de la nuit

C'était l'année de la quatrième non-dépression. J'avais depuis peu rejoint l'armée des sans-travail. Le Président m'avait fait savoir que je n'avais pas à avoir peur d'autre chose que de la peur elle-même. Je le pris au mot, pour une fois, et partis, sac au dos, direction la Californie.

Je n'étais pas le seul. Cela faisait vingt ans – depuis les années 70 – que l'économie mondiale se tortillait comme un serpent sur un gril. On traversait un cycle prospérité-débâcle qui semblait ne pas avoir de fin et qui avait balayé le sentiment de sécurité que la nation avait si péniblement acquis pendant les années dorées, 1940 et la suite. Les gens s'étaient faits à l'idée qu'ils pouvaient être riches une année et s'inscrire à la soupe populaire l'année suivante. J'avais été à la soupe populaire en 81 et ça avait recommencé en 88. Cette fois, j'avais décidé de profiter de ma liberté pour voir le monde. Mon objectif était de m'embarquer pour le Japon. J'avais quarante-sept ans et je n'aurais peut-être plus l'occasion d'être irresponsable.

L'été tirait vers sa fin. Levant le pouce au bord des routes, je n'avais aucune peine à oublier qu'il y avait des émeutes de la faim là-bas, à Chicago. La nuit, je dormais allongé sur mon sac de couchage, je regardais les étoiles et j'écoutais les grillons.

J'ai dû faire presque toute la route de Chicago à Des Moines en marchant. Après quelques jours pendant lesquels les ampoules m'avaient fait terriblement souffrir, mes pieds s'étaient endurcis. Les stops étaient rares, en partie à cause de la concurrence des autres routards, en partie à cause des temps que nous vivions. Les ruraux se faisaient tirer l'oreille pour prendre des citadins qui, d'après ce qu'ils entendaient dire,

étaient pour la plupart des assassins en puissance rendus fous furieux par la faim. Un jour, dans l'Illinois, on me rossa et on me conseilla de ne plus jamais remettre les pieds à Sheffield.

Mais j'appris peu à peu l'art et la manière de vivre en routard. J'avais pris le départ avec quelques boîtes de conserve distribuées par l'aide sociale et quand mes réserves avaient été épuisées, j'avais découvert qu'il était possible de se faire embaucher en échange d'un repas dans beaucoup de fermes.

Parfois, il fallait s'échiner méchamment, parfois ce n'était qu'un travail symbolique exigé par des gens qui croyaient dur comme fer que l'on n'a rien pour rien. Il m'arrivait à l'occasion de me faire nourrir à l'œil, de m'asseoir à la table familiale au milieu d'une tripotée de petits-enfants tandis que le pépé ou la mémée racontait les vieilles histoires sans fin ressassées de la Grande Crise de 29, quand personne n'hésitait à donner un coup de main à un gars dans la débîne. J'avais constaté que plus les types étaient âgés, plus il y avait de chances qu'ils me prêtent une oreille complaisante. Cela fait partie des multiples astuces que l'on apprend quand on fait le ruban. Et la plupart des vieux sont prêts à vous faire cadeau de leur chemise pourvu qu'on les écoute. J'étais devenu très fort dans cette technique.

Le stop commença à s'améliorer une fois passé Des Moines pour redevenir aléatoire à mesure que je me rapprochais des camps de réfugiés en bordure de la Ligne Chinoise. La catastrophe ne datait que de cinq ans. Vous vous rappelez ? Quand le réacteur nucléaire d'Omaha avait explosé et qu'une masse en fusion d'uranium et de plutonium radioactifs avait commencé à s'écouler en direction de la Chine, s'infiltrant dans la terre et se répandant sur une zone de mort large de six cents kilomètres, sous le vent... La quasi-totalité de la population de Kansas City, dans le Missouri, vivait encore dans les baraques de contre-plaqué et de tôle des bidonvilles en attendant que la ville soit à nouveau rendue habitable.

Les réfugiés formaient un groupe tragique. La solidarité dont font initialement preuve les victimes des grands cataclysmes avait depuis longtemps cédé le pas devant la léthargie désabusée des personnes déplacées. La majorité de ces malheureux serait du gibier d'hôpital pour le reste de leurs

jours. Pour aggraver encore les choses, les gens du cru les haïssaient, ils les craignaient, ils ne voulaient pas avoir de contacts avec eux. Les réfugiés étaient de modernes parias, des impurs. On fuyait leurs enfants. En guise de nom, les camps n'avaient qu'un numéro mais les naturels les appelaient tous des Geigerville.

Je fis un long détour par Little Rock pour ne pas traverser la Ligne, bien qu'il n'y eût plus de danger à passer par cette zone, maintenant, à condition de ne pas s'y attarder. La garde nationale me remit l'insigne des intouchables – un dosimètre – et j'errai d'une Geigerville à l'autre. Ces types étaient d'une gentillesse à vous arracher des larmes lorsque l'on avait fait les premiers pas et je ne dormais jamais à la belle étoile. Je mangeais gratuitement dans les réfectoires de la communauté.

À partir de Little Rock, la répugnance des conducteurs à prendre des étrangers – qui risquaient d'être contaminés par la « maladie des radiations » – cessa et je franchis rapidement l'Arkansas, l'Oklahoma et le Texas. Je trouvais un peu de travail ici et là mais, en général, les étapes étaient longues. Je ne vis le Texas qu'à travers la vitre d'une voiture.

Je commençais à être un peu fatigué d'un tel régime en arrivant au Nouveau-Mexique et décidai de me remettre à marcher. À présent, le voyage lui-même m'intéressait plus que la Californie.

Quittant les grandes routes, je m'enfonçai en pleine campagne, là où il n'y avait pas de barrières pour m'arrêter. Je m'aperçus que, même au Nouveau-Mexique, il n'était pas facile de tourner le dos aux signes de la civilisation.

Dans les années 60, Taos avait été un pôle d'expériences culturelles visant à promouvoir un mode d'existence différent. De nombreuses communautés et coopératives s'étaient créées à l'époque dans les collines des environs. La plupart s'étaient disloquées au bout de quelques mois ou de quelques années mais certaines avaient survécu et, par la suite, cette région du Nouveau-Mexique attira tous les groupes qui professaient une nouvelle doctrine de vie et avaient le désir de la mettre à l'épreuve. En conséquence de quoi, le coin grouillait de moulins à vent branlants, de capteurs solaires, de dômes géodésiques,

d'adeptes de la sexualité de groupe, de nudistes, de philosophes, de théoriciens, de messies, d'ermites et de purs et simples cinglés, lesquels n'étaient pas, et de loin, les moins nombreux.

Taos était quelque chose de phénoménal. J'arrivais dans une communauté et j'y restais une journée ou une semaine à manger du riz complet et des haricots arrosés de lait de chèvre. Quand j'en avais assez, quelques heures de marche dans n'importe quelle direction suffisaient pour que je tombe sur une autre où l'on me proposait tantôt une nuit de prières et de mélopées, tantôt une orgie rituelle. Dans certaines, il y avait des étables d'une propreté immaculée équipées de trayeuses automatiques, d'autres ne possédaient même pas de latrines : on s'accroupissait en tailleur. Parfois, les membres de la secte se déguisaient en moines ou en quakers dignes de la Pennsylvanie des origines, ailleurs ils se promenaient tout nus, le corps entièrement rasé et peinturluré en violet. Il y avait des groupes exclusivement masculins et des groupes exclusivement féminins. La plupart du temps, les premiers me harcelaient pour que je reste. En ce qui concernait ceux de la seconde catégorie, quelquefois on m'offrait un lit et une intéressante conversation pour la nuit, quelquefois j'étais accueilli à la pointe du fusil devant une clôture de barbelés.

Je m'efforçais de ne pas porter de jugements. Ces gens-là faisaient quelque chose d'important, tous autant qu'ils étaient. Ils essayaient des solutions grâce auxquelles on n'aurait plus besoin d'habiter à Chicago. Pour moi, c'était merveilleux. J'avais cru que Chicago était inévitable. Comme la colique.

Ce qui ne veut pas dire que c'était partout un triomphe. À côté de certaines de ces communautés, Chicago avait des airs de Shangri-La. Un groupe que j'ai connu paraissait croire que le retour à la nature consistait à dormir dans le fumier de cochons et à manger une nourriture dont un busard n'aurait pas voulu. Beaucoup étaient à l'évidence condamnés d'avance. Ils ne laisseraient derrière eux que des galetas vides et le souvenir du choléra.

Taos n'était donc pas le paradis, il s'en fallait de beaucoup. Mais il y avait des réussites. Une ou deux communes étaient implantées depuis 63 ou 64 et elles en étaient à la troisième

génération. J'étais déçu de constater que c'étaient généralement celles qui s'écartaient le moins des normes établies, encore que les différences de conduites fussent parfois frappantes. Je suppose que les expériences les plus radicales sont celles qui ont le moins de chances de porter des fruits.

Je restai là tout l'hiver. Personne ne s'étonnait de me revoir. Beaucoup de gens venaient faire leurs courses à Taos. Il était rare que je demeure plus de trois semaines au même endroit et je participais toujours aux tâches. Je me fis de nombreux amis et acquis des connaissances qui me seraient utiles si je continuais d'aller par monts et par vaux. J'envisageais de m'installer définitivement dans une de ces communautés mais je n'arrivais pas à me décider. On me disait que rien ne pressait. Pourquoi ne pas aller en Californie et revenir après ? Ils avaient l'air de penser que ce serait ce qui se passerait.

Et c'est ainsi qu'au printemps, je me remis en chemin. Vers l'Ouest, évitant les routes et dormant dans les champs. Il m'arrivait souvent de passer la nuit dans d'autres communautés mais elles se faisaient de plus en plus rares jusqu'au moment où il n'y en eut plus une seule. La campagne n'était pas aussi belle qu'avant.

Trois jours après que la dernière commune m'eut offert son hospitalité, j'arrivai devant un mur.

Il y avait eu en 1964 aux États-Unis une épidémie de rubéole. C'est une maladie contagieuse des plus bénignes. Elle ne fait problème que lorsqu'une femme la contracte au cours des quatre premiers mois de la grossesse. Si l'embryon est contaminé, des complications apparaissent généralement. Entre autres, la surdité, la cécité et des lésions cérébrales.

En 1964, quand l'avortement n'était pas encore entré dans les mœurs, il n'y avait rien à faire. Beaucoup de femmes enceintes furent atteintes par la maladie et elles accouchèrent. Cinq mille enfants naquirent sourds et aveugles en l'espace d'une seule année alors que le chiffre annuel de l'incidence de la surdi-cécité infantile est aux États-Unis de cent quarante.

En 1970, ces cinq mille Helen Keller en puissance avaient six ans et l'on s'aperçut bientôt qu'il y avait pénurie d'Ann Sullivan.

Avant, les enfants frappés par cette double infirmité pouvaient être pris en charge par quelques rares institutions spécialisées.

Ce fut un problème. S'occuper d'un enfant sourd et aveugle n'est pas à la portée de tout le monde. On ne peut pas lui dire de se taire quand il pleure, on ne peut pas le raisonner, lui expliquer que ses hurlements vous rendent fou. Certains parents qui essayaient de garder leur progéniture à la maison furent victimes de dépressions nerveuses.

Sur ces cinq mille gosses, beaucoup étaient des arriérés profonds et il était pratiquement hors de question de communiquer avec eux, même si on avait tenté de le faire. Presque tous échouèrent dans d'innombrables et anonymes hôpitaux et instituts pour enfants « anormaux ». Une poignée d'infirmières surmenées les nettoyaient une fois par jour et ils bénéficiaient en général d'une pleine et entière liberté : on les laissait mariner dans les ténèbres et le silence de leur petit univers clos. Qui pouvait dire si c'était un mal ? Personne ne les entendait jamais se plaindre.

Nombre de ces enfants dont le cerveau était touché furent placés chez les retardés mentaux parce qu'ils étaient dans l'incapacité de faire savoir qu'ils existaient derrière leurs yeux aveugles. Ils échouaient dans les tests tactiles, ignorant que c'était leur sort qui se décidait lorsqu'on leur faisait introduire des fiches carrées dans des trous ronds au tic-tac d'un chronomètre qu'ils ne voyaient ni n'entendaient. Aussi étaient-ils condamnés à l'état grabataire jusqu'à la fin de leurs jours. Là encore, ils ne se plaignaient pas. Pour protester, il faut avoir conscience de la possibilité de meilleures conditions. Et avoir un langage, ça aide. On constata que plusieurs centaines de ces enfants avaient un quotient intellectuel normal. Ils revinrent sur le tapis lorsqu'ils parvinrent à l'âge de la puberté et que l'on apprit que le personnel qualifié était insuffisant pour pouvoir s'occuper d'eux convenablement. On débloqua des crédits, on forma des maîtres. Les dépenses d'éducation seraient consenties pour une période déterminée – jusqu'à ce que les enfants aient grandi –, puis les choses redeviendraient normales et il n'y aurait plus qu'à se féliciter d'avoir triomphé d'un problème épineux.

Et ce programme se déroula de façon tout à fait satisfaisante, en vérité. Il existe des moyens d'atteindre et d'instruire des enfants ainsi handicapés. Il faut pour cela de la patience, de l'amour, de l'abnégation et les pédagogues chargés de cette tâche se dépensèrent sans compter. Tous les élèves qui sortirent de ces écoles spéciales savaient s'exprimer avec leurs mains. Certains étaient capables de parler et quelques-uns d'écrire. La majorité d'entre eux quitta ces établissements pour vivre chez leurs parents ou chez des proches. Des conseillers s'occupèrent de ceux pour qui ce n'était pas possible afin de les aider à réussir leur insertion sociale. Les options qui s'offraient à eux étaient limitées mais on peut mener une existence gratifiante même quand on est affligé des pires infirmités. Sans doute pas tous mais la plupart des sujets étaient aussi heureux que l'on pouvait raisonnablement l'espérer dans ces circonstances. Il y en eut qui accédèrent à l'état de sérénité quasiment mystique de leur modèle, Helen Keller. D'autres, amers et aigris, se replièrent sur eux-mêmes. Force fut d'interner un petit nombre d'entre eux dans des asiles lorsque rien ne les distinguait plus de ceux qui vivaient depuis vingt ans dans des hospices pour aliénés. Mais la quasi-totalité s'en sortit.

Toutefois, il y avait des inadaptés comme il y en a dans tous les groupes humains. Ceux-là tendaient à se recruter parmi les plus brillants : la tranche des dix pour cent possédant le quotient intellectuel le plus élevé. Mais ce n'était pas une règle absolue. On comptait dans le peloton de tête des sujets qui avaient obtenu des résultats moyens dans les tests mais qui n'en éprouvaient pas moins le besoin profond de faire quelque chose, de changer la vie, de secouer la barque. Sur cinq mille personnes, on est certain de trouver quelques génies, quelques artistes, quelques rêveurs, des trublions, des individualistes, des meneurs d'hommes – une poignée de fous sublimes.

Et cette élite comptait dans ses rangs quelqu'un qui aurait pu être président si ce n'avait été une femme, aveugle et sourde de surcroît. Elle était intelligente mais n'appartenait pas à la catégorie des génies. C'était une visionnaire, une force créatrice, une novatrice. C'était elle qui avait rêvé de liberté mais elle ne

bâtissait pas de châteaux en Espagne. Ayant rêvé ce rêve, il lui avait fallu le réaliser.

Le mur, fait de pierres soigneusement imbriquées, avait à peu près un mètre cinquante de haut et, bien qu'il eût été construit avec la roche indigène, je n'avais encore jamais rien vu de semblable au Nouveau-Mexique. Parce qu'on ne dresse pas ce genre de muraille dans la région. Si l'on a besoin de clôturer, on se sert de fil de fer barbelé mais beaucoup de gens n'élèvent aucune barrière. On l'aurait presque cru importé de la Nouvelle-Angleterre.

Il était si massif que je jugeai imprudent de l'escalader. J'avais, au cours de mes voyages, enjambé bien des grillages sans que cela m'eût causé d'ennuis, en dehors, à l'occasion, de quelques discussions animées avec les propriétaires. En général, ils me sommaient de déguerpir mais sans se mettre dans tous leurs états pour autant. Mais, ce mur, c'était différent et je préfèrai le longer. Compte tenu de la configuration du terrain, il était impossible de dire jusqu'où il s'étendait. Cela ne faisait rien. J'avais tout mon temps.

Lorsque j'arrivai au sommet de la première hauteur, je vis que je n'avais pas à aller loin : il tournait presque tout de suite à angle droit. De l'autre côté, j'aperçus des bâtiments, presque exclusivement en forme de dômes, le modèle architectural adopté par toutes les communautés en raison de sa simplicité de construction et de sa résistance. Des moutons et quelques vaches qui paissaient une herbe si verte qu'elle me donnait envie de me rouler dedans. Le mur délimitait un rectangle émeraude. À l'extérieur, là où j'étais, il ne poussait que des broussailles et de la sauge. Ces gens-là bénéficiaient des canaux d'irrigation alimentés par le Rio Grande.

Je tournai à l'angle du mur et continuai d'avancer.

Un homme à cheval me vit à l'instant même où je le vis moi-même. Il fit demi-tour et avança dans ma direction.

Le teint basané, les traits taillés à coups de serpe, il portait un pantalon de velours, des bottes et un sombrero gris avachi. C'était probablement un Navajo. Je ne connais pas grand-chose

des Indiens mais j'avais entendu dire que j'étais en territoire navajo.

« Bonjour, lui dis-je quand il s'arrêta, les yeux fixés sur moi. Est-ce que je suis sur vos terres ?

— Oui, répondit-il. C'est une terre tribale.

— Je n'ai pas vu d'écriteaux. »

Il haussa les épaules.

« Ça va, l'ami. T'as pas l'air d'un voleur de bétail. » Son sourire découvrit des dents larges jaunies par le tabac. « Tu campes là cette nuit ?

— Oui. Jusqu'où s'étendent les... vos terres tribales ? Est-ce que je peux les avoir quittées avant la nuit ? »

Le cavalier secoua gravement la tête.

« Non, tu y seras encore demain. T'en fais pas pour ça. Si t'allumes du feu, tâche de faire attention, hein ? »

Il me décocha un nouveau sourire et fit mine de s'éloigner.

« Eh ! Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? » lui criai-je en désignant le mur.

Il tira sur le mors et rebroussa chemin en soulevant un épais nuage de poussière.

« Pourquoi tu demandes ça ? dit-il d'un air soupçonneux.

— Je ne sais pas. Simple curiosité de ma part. Ça ne ressemble à rien de ce que je connais par ici. Ce mur...

— Satanée muraille ! » grommela-t-il sur un ton maussade.

Puis il eut un haussement d'épaules. Je pensais que je n'en tirerais rien de plus mais il enchaîna : « On veille sur ces gens, tu comprends ? Peut-être qu'on est pas d'accord avec ce qu'ils font mais c'est pas facile pour eux, tu saisis ? »

Il me dévisagea. Manifestement, il attendait que je dise quelque chose. Je ne me suis jamais fait au laconisme de ces types de l'Ouest. J'avais toujours l'impression que mes phrases étaient trop longues. Ils ont un langage abrégatif à base de grommellements, de haussements d'épaules et de bouts de phrases interrompus. Quand je parlais avec eux, je me faisais l'effet d'être poseur.

« Est-ce qu'ils sont hospitaliers ? J'avais pensé que je pourrais peut-être passer la nuit ici. »

Il haussa encore une fois les épaules mais, ce coup-là, c'était une mimique tout à fait différente.

« Peut-être. Ils sont tous sourds et aveugles, tu sais ? »

C'était suffisant comme conversation pour la journée : il fit claquer sa langue et s'éloigna au galop.

Je me remis en marche. Finalement, je tombai sur une mauvaise route qui serpentait en suivant l'arroyo et passait de l'autre côté du mur. Il y avait un portail de bois mais il n'était pas fermé. Je me demandai pourquoi on avait pris la peine d'ériger cette enceinte pour laisser la porte ouverte ! Ce fut alors que je remarquai une voie de chemin de fer à faible écartement qui en sortait et faisait une boucle. Un tronçon de quai de quelques mètres de long suivait le mur.

J'hésitai un moment. Je ne sais pas ce qui me détermina. Je suppose que j'en avais un peu assez de dormir à la belle étoile et que j'avais envie d'un repas cuisiné maison. Le soleil était bas sur l'horizon. Vers l'ouest, le paysage était toujours pareil. Si la route avait été en vue, j'aurais peut-être essayé de faire de l'auto-stop. Mais je lui tournai résolument le dos et passai le portail.

Je marchai entre les rails. La voie était bordée de part et d'autre par une barrière faite de planches posées horizontalement. Comme dans un corral. D'un côté de cette palissade, il y avait des moutons qui broutaient. Le shetland qui les gardait leva la tête et me suivis des yeux mais j'eus beau siffler, il ne bougea pas.

Le groupe des bâtiments était à huit cents mètres. Il y avait là quatre ou cinq dômes aux parois translucides comme des serres et plusieurs édifices carrés plus traditionnels, deux moulins à vent dont les ailes tournaient paresseusement, des batteries de chauffe-eau solaires, panneaux de verre et de bois surélevés pour accompagner le soleil dans sa course et qui étaient maintenant presque verticaux afin de capter les rayons obliques. Il y avait aussi quelques arbres, peut-être une sorte de verger.

Un peu plus loin, je dus passer sous une passerelle de bois qui enjambait la route pour permettre d'accéder aux pâturages, côté ouest. Pourtant, un simple portillon aurait fait l'affaire !

Soudain, je vis quelque chose qui approchait dans ma direction, droit sur moi. Un engin qui roulait sur la voie presque sans bruit. Je m'arrêtai et attendis.

C'était une espèce de draisine transformée comme celles qu'on utilise dans les mines pour tirer les bennes de charbon. Elle était mue par un moteur électrique que je n'entendis que lorsqu'elle fut tout près. Le petit bonhomme qui la conduisait remorquait un wagonnet. Il chantait à tue-tête avec une extraordinaire voix de fausset.

Il continuait de se rapprocher à une vitesse d'environ huit kilomètres à l'heure en tendant le bras comme pour indiquer qu'il voulait à tourner à gauche. Ce fut lorsqu'il arriva sur moi que je me rendis compte de ce qui se passait. Il n'allait pas s'arrêter : il comptait les poteaux de la barrière avec sa main. J'escaladai la palissade juste à temps. Il y avait à peine quinze centimètres d'écart entre elle et le convoi. J'étais collé contre les planches. La main du conducteur toucha ma jambe, il stoppa brutalement, sauta à terre et se précipita sur moi.

Je me dis que j'allais passer un mauvais quart d'heure. Mais non. Il paraissait non pas furieux mais complètement affolé. Il me palpa de la tête aux pieds pour savoir si j'étais blessé. J'étais embarrassé. Pas à cause de cette auscultation mais parce que j'avais agi comme un imbécile. L'Indien m'avait bien prévenu qu'ils étaient tous sourds et aveugles mais je pense que je ne l'avais cru qu'à moitié.

Il eut l'air intensément soulagé quand je fus parvenu à lui faire comprendre que j'étais indemne. Il m'expliqua alors par gestes – et avec beaucoup d'éloquence – qu'il ne fallait pas rester sur la voie, que j'aurais dû passer de l'autre côté de la barrière et continuer mon chemin à travers champs. Il répéta sa mimique à plusieurs reprises pour être bien sûr que j'avais saisi et s'accrocha à moi tandis que j'escaladais la clôture afin d'être certain que j'avais dégagé la piste. Alors, tendant les deux bras, il me prit par les épaules et, me souriant, me désigna la voie en secouant la tête de droite à gauche, puis les bâtiments en la secouant de haut en bas. Ensuite, il toucha mon visage, sourit lorsque j'opimai du menton, remonta sur sa machine, démarra

sans cesser de branler du chef en m'indiquant les bâtisses, et il s'en fut.

Qu'allais-je faire ? Une partie de moi-même – la partie majoritaire – me soufflait de regagner le mur en coupant par les prés et de filer dans les collines. Ces gens n'auraient sans doute pas envie que je reste dans le secteur. Je doutais d'être capable de faire la conversation avec eux et peut-être même que ma présence les irriterait. D'un autre côté, j'étais fasciné. Qui ne l'aurait pas été, d'ailleurs ? Je désirais voir comment ils se débrouillaient. Je ne croyais toujours pas qu'ils fussent tous, sans exception, sourds et aveugles. Cela ne me semblait tout simplement pas possible.

Le chien reniflait mon pantalon. Je baissai les yeux vers lui et il recula, puis revint à petits pas. Je lui tendis ma main, paume ouverte. Il la flaira. La lécha. Je lui caressai la tête et il repartit à vive allure rejoindre ses moutons.

Je me mis en marche en direction des bâtiments.

La première question à régler fut celle du financement.

L'argent était quelque chose d'étranger à l'expérience des élèves mais il y avait quantité de livres en braille dans la bibliothèque. Ils se plongèrent dans leur lecture.

Presque tout de suite, ils constatèrent que lorsque l'on parlait d'argent, les hommes de loi n'étaient pas loin. Ils écrivirent des lettres, étudièrent les réponses et choisirent un avocat.

À l'époque, ils étaient dans une école de Pennsylvanie. Les cinq cents élèves des établissements spéciaux originels n'étaient plus que soixante-dix environ, les autres étant partis vivre auprès de parents proches ou ayant trouvé des solutions à leurs problèmes particuliers. Sur les soixante-dix restants, quelques-uns avaient un endroit où ils auraient pu se rendre mais ils ne voulaient pas y aller. Les autres n'avaient guère de solutions, soit que leurs parents fussent morts, soit qu'ils n'eussent aucune envie de vivre auprès d'eux. Aussi le reliquat avait-il été regroupé dans cette école unique pendant que l'on étudiait les moyens de s'occuper d'eux. Les autorités avaient des projets mais les élèves les coiffèrent au poteau.

Ils bénéficiaient tous depuis 1980 d'une pension annuelle garantie mais comme ils étaient pupilles de la nation, aucun ne l'avait touchée. Ils chargèrent leur avocat d'intenter une action en justice. Ils furent déboutés. Ils firent appel et, cette fois, gagnèrent leur procès. Les sommes qui leur furent versées avec effet rétroactif, augmentées des intérêts, atteignaient un total coquet. Ils remercièrent leur conseil et retinrent les services d'un marchand de biens. Entre-temps, ils s'étaient documentés.

Ayant lu des études sur les communautés marginales du Nouveau-Mexique, ils demandèrent à leur agent de leur chercher quelque chose dans cette région et leur homme de confiance passa un accord portant sur la location à perpétuité d'un terrain appartenant à la nation navajo. Ils s'informèrent. Pour être productive dans le sens où ils l'entendaient, leur terre aurait besoin d'être abondamment arrosée. Ils se répartirent en groupes d'étude pour déterminer ce qui leur serait nécessaire pour être autonomes et pouvoir se suffire à eux-mêmes.

Il serait possible de se procurer l'eau indispensable en se branchant sur les canaux reliant les réservoirs installés le long du Rio Grande aux terres en défrichement situées plus au sud. Grâce à un plan de financement labyrinthique mettant à contribution le ministère de la Santé publique, le ministère de l'Agriculture et le bureau des Affaires indiennes, ils obtinrent des crédits fédéraux pour mener les travaux de dérivation à bien. En définitive, leur aqueduc ne leur revint pas cher.

Le domaine était aride. Pour élever des moutons autrement qu'en les faisant paître en liberté, il fallait des engrais pour amender le sol. Ces engrais seraient achetés grâce aux subventions que leur accorderait le programme de mise en valeur agricole. Ensuite, ils sèmeraient du trèfle qui apporterait à la terre tous les produits azotés qu'ils voudraient.

Il existe des techniques de culture biologique permettant de se passer d'engrais chimiques et d'insecticides. Tout est recyclé. En gros, cela se passe ainsi : on met du soleil et de l'eau à un bout de la chaîne et, à l'autre bout, on recueille laine, poissons, légumes, pommes, miel et œufs. On n'utilise pas d'autre ingrédient que la terre et, même, on la régénère en injectant dans le sol les déchets après recyclage. L'agronomie industrielle

à base de moissonneuses-batteuses géantes et d'ensemencement par avions n'offrait pas d'intérêt pour eux. Ils ne voulaient même pas faire de bénéfices. Ils n'avaient qu'un seul objectif : se suffire à eux-mêmes.

Les détails allaient se multipliant. Leur chef de file, la femme qui avait conçu ce plan et possédait l'énergie indispensable pour le faire entrer dans les faits en dépit d'énormes obstacles, était une locomotive nommée Janet Reilly. Ignorant tout des techniques qu'emploient les généraux et les simples exécutants pour mener à bien de vastes projets, elle les avait inventées en les adaptant aux limitations et aux besoins particuliers du groupe. Des équipes spécialisées étaient chargées chacune en ce qui la concernait de trouver des solutions aux problèmes que posaient les divers aspects de l'entreprise : questions juridiques, scientifiques, sociologiques, d'ingénierie, commerciales, logistiques, architecturales. Elle seule savait à tout moment ce qui se passait. Elle avait son plan de situation dans la tête et travaillait sans notes d'aucune sorte.

Ce fut dans le domaine de la planification sociale qu'elle se révéla une visionnaire et pas seulement une organisatrice hors ligne. Son but n'était pas de créer un espace de vie où ses compagnons mèneraient une existence aveugle et sourde qui ne serait que la copie de l'existence des voyants et des entendants. Ce que Janet Reilly voulait, c'était un nouveau départ, une table rase, un mode de vie forgé par et pour les aveugles-sourds, qui n'accepterait aucune convention, aucun usage, sous prétexte que l'on avait toujours fait comme ça. Elle étudia toutes les institutions humaines, depuis le mariage jusqu'à l'outrage public à la pudeur, afin de voir quelle incidence avait chacune sur ses besoins et ceux de ses amis. Elle était consciente de ce que pareille approche comportait de dangers mais cela ne l'effrayait pas. L'équipe de sociologie qu'elle avait recrutée réunit une documentation exhaustive sur tous les groupes marginaux qui avaient un jour ou l'autre essayé un style de vie différent et lui soumit ses analyses expliquant comment et pourquoi ils avaient échoué ou réussi. Ces informations, Janet Reilly les passait au crible de son expérience personnelle pour

voir de quelle façon ces tentatives pourraient répondre aux impératifs et aux buts de cette collectivité sans précédent.

Les détails étaient innombrables. Ils engagèrent un architecte pour traduire leurs conceptions dans des plans en braille. Peu à peu, ces plans se développèrent. Ils dépensèrent des sommes accrues. Les premières constructions sortirent du sol sous la surveillance directe de l'architecte, une femme qui était maintenant si enthousiasmée par le projet qu'elle travaillait gratuitement. C'était une grande chance car il leur était nécessaire de pouvoir compter sur une personne de confiance : le Nouveau-Mexique est bien loin de la Pennsylvanie.

Quand tout fut prêt pour l'emménagement, ils se heurtèrent aux tracasseries administratives. Ils l'avaient prévu mais ils essuyèrent bien des traverses. Les services sociaux de tutelle trouvaient le projet irréaliste. Quand il apparut clairement qu'aucun argument ne les ferait changer d'avis, la machine se mit en marche et un arrêt fut rendu leur interdisant dans leur propre intérêt de quitter leur école. Ils avaient alors vingt et un ans tous autant qu'ils étaient mais ils étaient considérés mentalement inaptes à gérer leur patrimoine.

Heureusement, ils avaient toujours leur avocat sous la main. Lui aussi avait pris fait et cause pour cette vision insensée et il se battit d'arrache-pied. Il réussit à faire rendre une ordonnance, plus tard confirmée par la Cour suprême, sur les droits des personnes assistées qui eut finalement des conséquences d'une importance capitale au niveau des hôpitaux dépendant de la puissance publique. Se rendant compte qu'ils prêtaient déjà le flanc à la critique du fait de l'insuffisance des conditions d'hospitalisation faites à des milliers de malades d'un bout à l'autre du pays, les services sociaux mirent les pouces.

On était alors au printemps 1986, et ils avaient un an de retard sur leur calendrier. Une partie des engrais avait été emportée, faute du trèfle qui eût empêché l'érosion du sol. Il était déjà bien tard pour se mettre aux semailles et l'argent commençait à manquer. Ils partirent quand même pour le Nouveau-Mexique et s'attaquèrent à la tâche épuisante

consistant à tout mettre en route. Ils étaient cinquante-cinq et le groupe comptait neuf enfants dont les âges s'étagaient de trois mois à six ans.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Pour autant que je m'en souviennais, tout me surprenait, soit que ce fût parfaitement normal, soit que ce fût totalement insolite. Aucune des hypothèses idiotes que je formulais sur ce à quoi pouvait ressembler une collectivité de ce genre ne se révéla fondée. Et, bien sûr, j'ignorais son histoire. Je ne l'appris que plus tard de bric et de broc.

Plusieurs bâtiments étaient éclairés, ce qui m'étonna. Mon premier postulat avait été que ces gens n'avaient nul besoin de lumière. C'est là un exemple de ces choses normales qui me stupéfiaient.

Quant à l'insolite... Mon attention fut d'abord attirée par la double clôture qui bordait la voie ferrée. Elle m'intéressait au premier chef puisque j'avais failli avoir un accident et je m'efforçais de comprendre sa raison d'être : c'était indispensable, même si je ne devais rester là qu'une seule nuit.

Les palissades entre lesquelles couraient les rails se prolongeaient jusqu'à un hangar où la voie faisait une boucle, exactement comme de l'autre côté du mur. Il n'y avait que deux accès : un quai de déchargement tout près de ce hangar et le portail extérieur. C'était logique. Une personne sourde et aveugle ne pouvait utiliser un tel moyen de transport qu'à condition d'avoir l'assurance qu'il n'y aurait pas quelqu'un en train de se balader sur la voie. Jamais ces gens ne feraient une chose pareille : ils n'avaient aucun moyen d'être prévenus de l'arrivée d'un convoi.

Il y avait des hommes et des femmes qui allaient et venaient autour de moi dans le crépuscule tandis que j'avancais vers les bâtiments. Ils ne s'apercevaient pas de ma présence – ainsi que je m'y attendais. Ils se déplaçaient à vive allure. Certains couraient, même.

Je m'immobilisai et jetai un coup d'œil à la ronde dans la crainte d'une collision. Il fallait que je devine comment ils

faisaient pour ne pas se télescoper. Alors seulement je pourrais m'enhardir.

Je me baissai pour examiner le sol. Le jour s'assombrissait mais je vis immédiatement qu'il y avait tout un réseau de pistes cimentées qui s'entrecroisaient. Toutes ces chaussées comportaient, gravées en creux, des rainures formant un motif bien défini que l'on avait tracées avant que le ciment eût pris – des traits rectilignes, des ondulations, des cannelures, des bandes rugueuses ou lisses. Je ne mis pas longtemps à m'apercevoir que les gens les plus pressés empruntaient exclusivement ces passages et que tous étaient pieds nus. Inutile d'être sorcier pour en conclure qu'il s'agissait en quelque sorte de couloirs de circulation que l'on déchiffrait avec la plante des pieds. Je me relevai. Je n'avais pas besoin de comprendre comment fonctionnait ce système dans son détail. Il me suffisait de savoir à quoi il était destiné et de me tenir à l'écart.

Les gens que je côtoyais n'avaient rien de particulièrement remarquable. Quelques-uns ne portaient pas de vêtements mais c'était une chose à laquelle j'étais désormais habitué. Il y en avait de toutes les tailles et de toutes les apparences mais ils semblaient les uns et les autres avoir le même âge, sauf les enfants. Hormis le fait qu'ils ne s'arrêtaient pas pour bavarder, qu'ils ne se saluaient même pas quand ils se croisaient, je n'aurais jamais imaginé qu'ils étaient aveugles. Lorsqu'ils arrivaient à une intersection – j'ignorais comment ils savaient qu'ils étaient à un croisement mais différentes explications étaient possibles –, ils ralentissaient pour traverser. C'était un système admirable.

Je commençais à avoir envie d'aborder quelqu'un. Cela faisait près d'une demi-heure que j'étais là comme un intrus. Je crois que je me faisais une idée fausse de leur vulnérabilité : j'avais l'impression d'être un cambrioleur entré par effraction.

Je marchai pendant une minute à côté d'une femme. Elle avançait d'un pas assuré en regardant – ou en ayant l'air de regarder – droit devant elle. Elle perçut quelque chose, peut-être mes propres pas, et ralentit un peu l'allure. Ne sachant que faire, je touchai son épaule. Elle fit halte instantanément et se tourna vers moi. Ses yeux étaient ouverts mais vacants. Elle

palpa avec délicatesse mon visage, ma poitrine, mes mains, tâta mes vêtements. Je ne doutai pas un seul instant qu'elle savait qu'elle avait affaire à un étranger, elle le savait probablement depuis la seconde où j'avais touché son épaule, mais elle m'adressa un sourire chaleureux et me serra dans ses bras. Ses mains étaient tièdes et très douces ce qui était curieux car, habituées aux rudes travaux, elles étaient calleuses. Mais sensibles.

Elle me fit comprendre – en désignant le bâtiment du doigt, en faisant semblant de manger avec une cuiller imaginaire et en m'indiquant un chiffre sur le cadran de sa montre – que le dîner serait servi dans une heure et que j'étais invité. J'acquiesçai et souris dans sa paume. Elle me gratifia d'un baiser sur la joue et s'éloigna en toute hâte.

Bien ! Cela ne s'était pas trop mal passé. Je m'étais fait tout un monde du problème de la communication. Je devais découvrir par la suite que cette femme en avait appris beaucoup plus sur mon compte que ce que je ne lui en avais dit.

Je n'étais pas pressé de me rendre au réfectoire, ou je ne sais quoi, et je flânai un peu dans la pénombre du jour à son déclin pour examiner les lieux. Je vis le petit shetland ramener les moutons au bercail. Il les fit entrer dans la bergerie avec une habileté consommée sans que personne ne lui donnât d'ordres. Un résident les y enferma, puis il se baissa pour gratter le crâne du berger qui lui lécha la main. Ayant terminé sa journée, le chien se précipita vers moi et se mit à flairer le bas de mon pantalon. Il ne me quitta plus de la soirée.

Tout le monde avait l'air si affairé que je fus surpris de voir une jeune fille assise sur une barrière fort occupée à ne rien faire. Je m'approchai d'elle.

De près, je constatai qu'elle était plus jeune que je ne l'avais cru. J'appris plus tard qu'elle avait treize ans. Elle était nue comme un ver. Quand je lui touchai l'épaule, elle sauta à bas de son perchoir et, me tâtant sur toutes les coutures sans la moindre inhibition, se livra sur ma personne à une reconnaissance exploratoire semblable à celle que j'avais déjà subie de la part de l'autre femme. Puis elle me prit la main, et ses doigts de courir rapidement sur ma paume. Je savais ce

qu'elle faisait mais, étant bien incapable de comprendre, je commençai par hausser les épaules puis essayai par d'autres mimiques de lui expliquer que je ne connaissais pas l'alphabet tactile. Elle hocha la tête sans arrêter de me pétrir la figure.

Elle me demanda si je restais souper. Je lui répondis que oui. Elle demanda si j'étais étudiant. Et si vous vous figurez qu'il est facile de parler uniquement par gestes, essayez donc ! Mais ses mouvements avaient tant de grâce et de souplesse, elle perceait avec un tel brio la signification de mes mimiques que c'était un spectacle merveilleux, tenant à la fois du discours et de la chorégraphie.

Je lui dis que je n'étais pas étudiant et tentai plus ou moins de lui expliquer ce que je faisais et comment j'avais abouti ici. Elle m'écoutait avec ses mains en se grattant éloquentement le crâne quand mes propos manquaient de clarté. Son sourire s'épanouissait de minute en minute et mes acrobaties la faisaient éclater d'un rire silencieux. Elle se tenait tout contre moi sans cesser de me toucher. Enfin, elle mit ses poings sur ses hanches et s'exclama :

« J'ai l'impression que tu as besoin de t'entraîner. Mais si tu n'y vois pas d'inconvénient, est-ce qu'on ne pourrait pas continuer en vocal ? Tu m'épuises, tu sais ! »

Je fis un bond comme si une abeille m'avait piqué. Ces attouchements, s'ils ne tiraient pas à conséquence avec une interlocutrice sourde et aveugle, me parurent brusquement déplacés. Je reculai mais ses mains revinrent sur moi. Et elle eut l'air interloqué lorsqu'elles l'eurent éclairée sur le problème.

« Je suis désolée, dit-elle alors. Tu pensais que j'étais sourde et aveugle. Si j'avais su, je t'aurais prévenu tout de suite.

— Je croyais que tout le monde, ici, était sourd et aveugle.

— Non, juste les parents. Moi, je fais partie du groupe des enfants. Et les enfants entendent et voient parfaitement. Ne soit pas nerveux comme ça ! Si tu n'aimes pas qu'on te touche, ce ne sera pas joyeux pour toi, ici. Décontracte-toi, je ne vais pas te manger. »

Sans arrêt, elle me palpait, surtout le visage. À ce moment-là, je ne comprenais pas, mais ces attouchements me paraissaient

dénués de tout caractère sexuel. En définitive, je me trompais mais ce n'était pas évident.

« Tu as besoin que je te mette au parfum », reprit-elle en se mettant en marche en direction des dômes.

Elle me tenait par la main, avançant à mon rythme, et posait sa main libre sur ma figure chaque fois que j'ouvrais la bouche.

« Règle numéro un : tiens-toi à l'écart des chaussées en ciment. C'est là où...

— Je l'avais déjà compris.

— Ah bon ? Depuis combien de temps es-tu là ? »

Sa main interrogeait mon visage avec un regain de curiosité. Maintenant, il faisait tout à fait noir.

« Même pas une heure. J'ai failli me faire renverser par votre espèce de tortillard. »

Elle s'esclaffa, puis s'excusa et me dit qu'elle comprenait que je n'aie pas trouvé cela drôle, ce à quoi je répliquai que, à présent, je trouvais que ça avait été drôle, même si, sur le coup, je n'avais pas tellement apprécié. Il y avait, fit-elle alors, un écriteau à l'entrée mais je n'avais pas eu de chance : quand j'étais arrivé, le portail était ouvert – il s'ouvrait par télécommande quand un convoi démarrait – et je n'avais pas pu le voir.

« Comment t'appelles-tu ? » m'enquis-je comme nous approchions de la lumière douce et dorée qui filtrait du réfectoire.

Sa main gigota pensivement dans la mienne et s'immobilisa. « Oh ! Je ne sais pas. J'ai bien un nom. J'en ai même plusieurs, en fait. Mais dans le langage du corps. Je m'appelle... Pink¹. Oui, je crois que cela peut se traduire par Pink. »

Il y avait toute une histoire derrière ces simples mots. Elle avait été le premier bébé à naître du groupe des élèves. Sachant que les bébés étaient roses, ils l'avaient baptisée Pink. Pour eux, elle était le rose, ni plus ni moins. Mais lorsque nous pénétrâmes dans la salle, je me rendis compte que, sur le plan visuel, ce nom ne lui convenait guère. Son père ou sa mère était

¹ Rose.

noir. Elle avait le teint foncé, des yeux bleus et des cheveux frisés plus clairs que sa peau, un nez large mais des lèvres fines.

Comme elle ne me demandait pas mon nom à moi, je demeurai muet sur ce point. Pendant toute la durée de mon séjour, personne ne me le demanda verbalement. Ils m'en donnaient des tas en langage corporel et quand les enfants me hélaient, ils se contentaient de dire : « Eh ! Toi ! » Le langage vocal n'était pas leur fort.

Le réfectoire était un bâtiment rectangulaire en briques communiquant avec un des vastes dômes. Il était faiblement éclairé. J'appris ultérieurement que l'éclairage avait été allumé en mon honneur. Les enfants n'avaient pas besoin de lumière, sauf pour lire. Je ne lâchai pas la main de Pink, bien content d'avoir un guide, et je gardai mes yeux et mes oreilles grands ouverts.

« Ici, il n'y a pas de protocole. »

La voix de Pink résonnait bruyamment dans cette grande salle et c'était gênant. Personne ne parlait, on n'entendait pas d'autre son que celui des mouvements et de la respiration des convives. Quelques enfants levèrent la tête. « On fera les présentations plus tard. Considère-toi comme faisant partie de la famille. Tout à l'heure, ils te toucheront et tu pourras leur parler. Si tu veux, laisse tes vêtements devant la porte. »

Cela ne me faisait ni chaud ni froid. Tout le monde était nu et j'en étais arrivé au point où il ne m'était pas difficile d'adopter les us et costumes de mes hôtes. Au Japon, on se déchausse, à Taos, on se déshabille. Où est la différence ?

Eh bien si, il y avait une différence. Et de taille. Parce que ça se tripotait sans désespérer. Chacun pelotait chacun, cela ne tirait pas plus à conséquences que d'échanger des regards. D'abord, les uns et les autres me palpèrent la figure, et puis ils me caressèrent partout ailleurs avec toutes les apparences de l'innocence la plus totale. Comme d'habitude, ce n'était pas tout à fait ce que cela donnait l'impression d'être. Ce petit jeu n'avait rien d'innocent, en fait, et je bénéficiais d'un traitement de faveur : ils se touchaient réciproquement leurs organes génitaux beaucoup, mais vraiment beaucoup plus, qu'ils ne touchaient les miens. Ils étaient très polis avec les étrangers.

Pink me pilota jusqu'à la longue table basse autour de laquelle les convives étaient accroupis.

« Tu vois les bandes vides marquées sur le plancher ? Ne marche pas dessus et ne pose rien sur elles. Elles sont réservées à la circulation. Et ne déplace jamais rien. Je veux parler des meubles. Si on veut les bouger, la décision est prise en assemblée plénière pour que tout le monde sache où sont les choses. Les petits objets aussi. Si tu prends quelque chose, remets-le exactement là où tu l'as trouvé.

— Je comprends. »

De la cuisine attenante, on apporta des récipients qui furent déposés sur la table. Les convives commencèrent par palper leur contenu. Ils mangeaient directement avec leurs doigts, sans assiettes. Lentement, voluptueusement. Ils humaient à n'en plus finir les aliments avant de les porter à leur bouche. Manger était pour eux une activité très sensuelle.

C'étaient des cordons-bleus sensationnels ! Jamais, ni avant ni après, je n'ai aussi bien mangé qu'à Keller. (C'est le nom que je donnais en vocal à la communauté bien que celui qu'ils employaient en langage corpo pour la désigner lui fût très semblable. Quand je disais « Keller », ils comprenaient tous.) Ils utilisaient d'excellents produits frais comme on a bien du mal à en trouver dans les villes et ils les accommodaient avec autant d'art que d'imagination. C'était une gastronomie qui n'avait rien à voir avec les diverses cuisines nationales que je connaissais. Ils improvisaient et mitonnaient rarement la même chose deux fois de la même manière.

Assis entre Pink et le gars qui avait failli m'écraser un peu plus tôt, je m'empiffrai sans vergogne. Ce que je mangeais était tellement loin du bœuf semelle de bottes et de la ragougnasse organique, sèche et cartonreuse, auxquels j'étais habitué que j'étais incapable de résister. J'eus beau essayer de prolonger ces agapes, j'eus terminé longtemps avant tout le monde. J'observai alors les autres en me reculant précautionneusement de la table non sans me demander si je n'allais pas être malade. (Ça allait bien, Dieu merci.) Ils mangeaient et se donnaient mutuellement la becquée, se levant de temps en temps pour offrir un morceau de choix à un ami assis en face. Beaucoup d'entre eux – bien

trop selon mon goût – me gavèrent de la même manière et j'étais sur le point d'éclater quand j'appris enfin comment dire tactilement en petit nègre que j'étais plein à ras bord. Pink m'expliqua que la façon aimable de refuser était d'offrir moi-même quelque chose à quelqu'un.

Je n'eus alors plus d'autre occupation que de la faire picorer et regarder les convives. Je les étudiai mieux. J'avais cru qu'ils prenaient leur repas en solitaires mais je m'aperçus bientôt que les conversations allaient bon train autour de la table. Les mains voletaient presque trop rapidement pour qu'on les distinguât. Ils se pianotaient réciproquement sur les paumes, sur les épaules, sur les jambes, sur les bras, sur le ventre, toutes les parties du corps y passaient. Je fus ébahi lorsqu'un bon mot transmis de proche en proche déclencha une onde de rire qui se propageait comme une dégringolade de dominos. Et avec quelle célérité ! En prêtant attention, je pouvais voir les pensées circuler, atteindre quelqu'un et passer à quelqu'un d'autre tandis qu'une réponse filait dans la direction opposée, était relayée à son tour et faisait fuser d'un bout à l'autre de la table de nouvelles reparties qui rebondissaient, ricochaient et essaimaient dans tous les sens à la manière d'une vague qui déferle.

Ce n'était pas ragoûtant. Il faut dire la vérité : quand on mange avec ses doigts et qu'on parle avec ses mains, on se cochonne. Mais personne ne s'en souciait. Moi pas, en tout cas. J'étais trop obnubilé par le sentiment d'exclusion qui m'accablait. Pink me faisait la conversation mais j'étais en train de découvrir ce que c'est que d'être sourd. Ils étaient bienveillants et ils semblaient amicaux mais ils n'y pouvaient rien : la communication était impossible.

Après le repas, nous sortîmes tous, sauf ceux qui étaient de corvée de nettoyage, et nous nous douchâmes sous un alignement de robinets d'où coulait une eau très froide. Quand je dis à Pink que je voulais participer à la corvée de vaisselle, elle me répondit que je ne ferais que gêner. Je ne pourrais rien faire dans la colonie tant que je ne me serais pas familiarisé avec les tours de main bien particuliers qui étaient en usage. Elle avait

l'air de tenir pour acquis que je resterais assez longtemps pour prendre mes habitudes.

Nous rentrâmes nous sécher. Cela aussi, ils le faisaient en s'amusant comme de jeunes chiens, c'était un jeu, on se frictionnait les uns les autres.

Ensuite, nous gagnâmes le dôme. Il y faisait chaud. Chaud et noir. La lumière du réfectoire filtrait par le couloir de communication mais elle était trop faible pour occulter les étoiles que l'on distinguait au-delà de la mosaïque de carreaux triangulaires du toit. On avait presque l'impression d'être en plein air.

Pink me mit rapidement au fait des convenances de rigueur. Ses explications n'étaient pas difficiles à comprendre mais j'avais quand même tendance à me recroqueviller sur moi-même de crainte de faire trébucher quelqu'un en empiétant sur un couloir de circulation.

Une fois de plus, j'étais victime de mes idées toutes faites. Comme je n'entendais pas d'autre bruit que le frottement léger de la chair contre la chair, j'en conclus que j'étais en pleine orgie. J'avais déjà participé à des orgies dans d'autres communautés et il faut dire que cela y ressemblait beaucoup. Je ne tardai cependant pas à voir que je me trompais mais ce ne fut que plus tard que je découvris que j'avais eu raison. En un sens.

Ce qui faussait complètement mes déductions était le simple fait que, dans ce groupe, toute conversation générale avait par la force des choses les apparences d'une orgie. Les observations beaucoup plus fines que je fis plus tard aboutirent à cette question : quand une centaine de corps nus se frôlent, se chiffonnent, s'embrassent, se caressent, et tout ça en même temps, où est la différence ? Il n'y en a pas.

Je dois préciser que je n'emploie le mot « orgie » que pour évoquer l'idée globale d'un contact intime entre de nombreuses personnes. C'est un terme que je n'aime pas, il est trop riche en connotations. Mais, ces connotations, je les avais moi-même dans la tête à l'époque et je fus content de constater que ce n'était pas une orgie. Celles auxquelles j'avais eu l'occasion de prendre part n'avaient été qu'une gymnastique fastidieuse et impersonnelle, et j'espérais mieux des résidents de Keller.

Nombreux étaient ceux qui s'extrayaient de cet écheveau de corps enlacés pour venir faire connaissance avec moi. Mais jamais plus d'un à la fois. Ils savaient en permanence ce qui se passait et ils attendaient leur tour pour me parler. Naturellement, cela, je l'ignorais alors. Pink restait à côté de moi pour me traduire les pensées les plus malaisées à appréhender mais je finis par avoir de moins en moins besoin de son concours : je pénétrais l'esprit de cette forme de vision et de compréhension tactiles. Ils n'avaient le sentiment de me connaître réellement que lorsqu'ils avaient palpé toutes les parties de mon corps de sorte que des mains couraient constamment sur moi. Je leur rendais timidement la politesse.

Tous ces attouchements me firent vite entrer en érection, ce qui me plongea dans une vive confusion. Je me traitais de tous les noms, mortifié d'être incapable de réprimer cette réaction sexuelle, incapable d'accéder au plan intellectuel sur lequel je pensais qu'ils se plaçaient, quand je me rendis compte, et cela me porta un coup, que le couple qui se trouvait à côté de moi était en train de faire l'amour. En fait, cela durait depuis dix minutes mais la chose avait l'air si naturellement en situation que j'en avais eu conscience sans en avoir véritablement conscience.

À peine eus-je réalisé ce qui se passait que je me demandai si je ne me trompais pas. Est-ce qu'ils faisaient vraiment l'amour ? Leurs mouvements étaient très lents et l'on y voyait mal. Mais les jambes de la femme étaient écartées et l'homme était sur elle – cela, j'en étais sûr. C'était idiot mais il fallait absolument que j'en aie le cœur net, que je sache de quoi diable il retournait ! Comment avoir le comportement social approprié quand on ignore les us et coutumes du groupe au sein duquel on se trouve ?

Les mois que j'avais passés à errer de communautés en communes m'avaient rendu très sensible à l'étiquette. C'était avec la plus grande aisance que je disais la prière avant de souper dans l'une, que je psalmodiais *Hare Krishna* dans une autre, que je me transformais allègrement en adepte du nudisme dans une troisième. « Quand tu es à Rome... », comme on dit. Si l'on ne peut pas s'adapter aux circonstances, pas la

peine d'y aller. J'étais tout prêt à m'agenouiller à La Mecque, à roter après le repas, à lever mon verre à la santé de qui l'on voudra, à manger du riz complet et à féliciter le cuisinier en prime mais pour le faire bien, encore faut-il connaître les usages locaux. J'avais cru que c'était chose faite. Or, j'avais changé trois fois d'avis en trois minutes.

Oui, ces deux-là faisaient effectivement l'amour pour autant que l'homme pénétrait la femme. Ils étaient, aussi, profondément absorbés l'un par l'autre. Leurs mains voltigeaient de corps à corps comme des papillons en effleurements riches de significations qui étaient pour moi lettre morte. Mais nombre de ceux qui les entouraient les touchaient et ils leur rendaient la pareille. Ils se parlaient, même si le message se réduisait à une simple caresse sur le front ou sur le bras.

Pink remarqua ce qui captait mon attention. Elle était plus ou moins entortillée autour de moi sans vraiment rien faire qui me donnât l'impression d'être impudique. Cela avait l'air parfaitement innocent. Sans l'être.

« C'est (—) et (—) », dit-elle.

Les parenthèses représentent une série de mouvements de sa main sur ma paume. Je n'ai jamais connu aucun nom vocal en dehors de celui de Pink et je ne peux pas reproduire leurs noms corporels.

Pink toucha la femme du bout du pied et ses orteils exécutèrent une sarabande compliquée. La femme sourit et lui empoigna le pied en frétilant des doigts.

« (—) veut te parler plus tard, me traduisit Pink. Dès qu'elle aura fini de parler avec (—). Tu la connais déjà, tu ne te rappelles pas ? Elle dit qu'elle aime tes mains. »

Cela devient aberrant, je sais. Je trouvais que c'était totalement dément. Et puis, ce fut comme une révélation : je compris brusquement que la signification que chacun de nous deux donnait au mot « parler » était entièrement différente. Parler, c'était pour Pink une intercommunication complexe où le corps intervenait de façon globale. Elle lisait les mots que je prononçais, elle déchiffrait mes émotions dans chaque frémissement de mes muscles – comme un détecteur de

mensonges. La voix n'était pour elle qu'un moyen de communication subsidiaire, réservé aux échanges avec les gens du dehors. Elle parlait avec tout son être.

Je n'avais même pas élucidé la moitié de la vérité mais c'était suffisant pour modifier radicalement l'idée que je me faisais de ces gens. Ils s'exprimaient avec leur corps. Pas seulement avec leurs mains comme je l'avais cru. Le contact de n'importe quelle partie de leur corps avec n'importe quelle partie du corps d'un autre constituait un message, parfois très simple et très rudimentaire – que l'on songe à l'ampoule de McLuhan en tant que véhicule de communication de base – signifiant peut-être tout simplement : « Je suis ici. » Mais parler, c'était parler, et s'il arrivait un moment où l'on avait besoin de parler à quelqu'un avec ses organes génitaux, cela faisait toujours partie de la conversation. Ce qui m'intéressait, c'était de savoir ce qu'ils se racontaient. Même en cet instant où un voile se levait, je ne m'illusionnais pas : c'était très au-delà de mes facultés de compréhension. Bien sûr, allez-vous dire. Parler à votre partenaire avec votre corps quand vous faites l'amour, vous connaissez. Ce n'est pas là un aperçu d'une originalité foudroyante. Évidemment. Mais songez à quel point cette manière de parler est merveilleuse, même pour qui n'est pas fondamentalement tactile. Pouvez-vous extrapoler à partir de là ou êtes-vous un ver de terre condamné à rêver de couchers de soleil ?

Tandis que je méditais ainsi, une femme entreprenait de faire connaissance avec mon corps. Ses mains étaient sur moi, sur mes cuisses – et je sentis que j'éjaculais. Ce fut une grande surprise mais pour moi seul. Cela faisait de longues minutes que j'expliquais à tous mes voisins immédiats que, à en juger par des symptômes qui n'avaient nul secret pour leurs doigts, la chose allait fatalement arriver. Aussitôt, des mains se posèrent sur tout mon corps et je comprenais presque les pensées tendres qu'elles distillaient. Leur substance, en tout cas, à défaut des mots. J'étais terriblement gêné mais cela ne dura qu'un moment : à l'embarras succéda un sentiment d'acceptation tranquille. Ce fut très intense. Je mis longtemps à reprendre mon souffle.

La femme qui était à l'origine de mon orgasme toucha mes lèvres de ses doigts. Je les sentis bouger lentement mais j'étais sûr que cela voulait dire quelque chose. Puis elle se fondit dans le groupe. Je demandai à Pink ce qu'elle m'avait ainsi confié.

Pink me sourit. « Tu le sais, évidemment. Si seulement tu cessais de verbaliser ! En gros, ça voulait dire : “C’était bon pour toi.” Cela se traduit aussi par : “C’était bon pour moi.” Et, dans ce sens, “moi” signifie nous tous. L’organisme. »

Pas de problème : il fallait que je reste et que j'apprenne à parler.

La communauté avait connu des hauts et des bas. Les résidents s'y étaient attendus mais sans savoir précisément quelle forme revêtiraient leurs tribulations.

L'hiver, beaucoup d'arbres fruitiers gelèrent. Ils plantèrent des souches hybrides pour les remplacer. Les tempêtes firent s'envoler une grande partie de l'engrais et de l'humus car le trèfle n'avait pas eu le temps de s'enraciner assez solidement. Leurs démêlés avec la justice avaient retardé leur programme et le démarrage n'eut vraiment lieu qu'après plus d'une année.

Tous leurs poissons crevèrent. Ils utilisèrent leurs cadavres en guise d'engrais et s'interrogèrent sur la raison de ce fiasco. Ils avaient jeté leur dévolu sur un circuit écologique à trois étages du type imaginé par les « nouveaux alchimistes » des années 70, constitué de trois réservoirs sous dôme : le premier contenant les poissons, le second des fragments de coquillages broyés et des bactéries dans un compartiment et des algues dans un autre, le troisième des daphnies. L'eau du vivier chargée d'excréments de poissons passait sur le lit de coquillages concassés et de bactéries qui la dépolluaient et transformaient son ammoniacque en engrais pour les algues. L'eau de celles-ci nourrissait les daphnies. Finalement, les daphnies étaient déversées avec les algues dans le vivier pour alimenter les poissons, et les eaux enrichies servaient à fertiliser les cultures en serre.

Ils s'aperçurent en analysant l'eau et le sol que les impuretés des coquillages libéraient des substances qui se concentraient en aval dans la chaîne alimentaire. Après un minutieux

nettoyage, ils remirent le circuit en fonctionnement et tout alla bien. Mais ils avaient perdu leur premier élevage piscicole.

Ils ne souffrirent jamais de la faim. Du froid non plus. Il y avait suffisamment de soleil d'un bout de l'année à l'autre pour faire tourner les pompes, entretenir le cycle alimentaire et chauffer les bâtiments. Ceux-ci étaient à moitié enfouis afin d'utiliser les courants de convection pour le chauffage et le refroidissement. Néanmoins, ils furent obligés de dépenser une partie de leur capital. Le bilan de la première année fut déficitaire.

Cet hiver-là, le feu prit à l'un des bâtiments. Deux hommes et une petite fille périrent du fait de la défaillance d'un extincteur automatique. Ce drame leur porta un coup. Ils se figuraient que les mécaniques marchaient aussi bien que la publicité le prétendait.

Les métiers du bâtiment, le divorce entre les estimations et la réalité, tout cela, ils n'en avaient qu'une idée lointaine. Ils constatèrent que certaines installations ne correspondaient pas aux spécifications et ils instaurèrent un programme de vérifications périodiques systématiques. Ils apprirent à démonter et à réparer tout le matériel agricole. Si tel ou tel mécanisme possédait des composants électroniques trop compliqués pour qu'ils puissent en venir à bout, ils arrachaient tout et installaient quelque chose de plus simple.

Sur le plan de l'organisation sociale, les progrès avaient été beaucoup plus encourageants. Janet Reilly avait sagement décidé que, au niveau des relations humaines, il n'y aurait que deux principes irréductibles. Premier principe : elle refusait d'être le patron, le président, le chef suprême. Elle avait compris d'emblée qu'une personnalité charismatique était nécessaire pour élaborer les plans et acheter le domaine, pour que le désir embryonnaire qu'avaient ses compagnons de trouver autre chose accouche d'une volonté. Mais la terre promise atteinte, elle avait abdiqué. Désormais la communauté instaurerait un communisme démocratique. Et si cette solution échouait, ils adopteraient une autre approche. N'importe quoi sauf une dictature avec Janet Reilly à sa tête. Pas question pour elle de tenir ce rôle.

Le second principe était de ne rien accepter. Il n'avait jamais existé encore de communauté d'aveugles-sourds fonctionnant en autarcie. Ils n'avaient pas d'espérances à satisfaire, ils n'avaient pas à vivre comme vivaient les voyants. Ils étaient seuls. Personne n'était là pour leur dire de ne pas faire ceci ou cela tout simplement parce que ça ne se faisait pas comme ça.

Ce que serait leur société, ils n'en avaient pas une idée plus précise que n'importe qui d'autre. Un moule qui ne correspondait pas à leurs besoins leur avait été imposé mais leur science s'arrêtait là. Ils chercheraient le mode de comportement qui aurait un sens, chercheraient ce qu'il était moral de faire quand on était aveugle et sourd. Ils comprenaient les fondements de l'éthique : rien n'est moral pour l'éternité et tout est moral dans des conditions déterminées. C'est affaire de contexte social. La feuille était vierge, ils n'avaient pas de modèles à suivre.

Mais à la fin de la seconde année, ils avaient constitué leur contexte. Ils le modifiaient constamment mais le cadre de base était établi. Ils se connaissaient et ils savaient ce qu'ils étaient comme ils ne l'avaient jamais su quand ils étaient dans leur école. Ils se définissaient en fonction d'eux-mêmes.

Ma première journée à Keller fut une journée d'apprentissage. C'était un indispensable préalable : il fallait que j'apprenne le langage des mains.

Pink était douce et patiente. Elle m'enseigna les rudiments de l'alphabet et je m'exerçai avec ténacité. Dès l'après-midi, elle refusa de me parler afin de m'obliger à m'exprimer tactilement. Elle ne cédait que lorsque j'insistais à toute force et, en définitive, elle renonça entièrement au langage parlé. Au bout de trois jours, je n'ouvrais pour ainsi dire plus la bouche.

Il ne faut pas en déduire que je me mis d'un seul coup à avoir la main bien pendue. Certes pas ! À la fin du premier jour, je savais l'alphabet et je parvenais laborieusement à me faire comprendre. Cela allait moins bien pour déchiffrer les mots épelés sur ma paume et il me fallut encore longtemps regarder la main de mon interlocuteur pour savoir ce qu'il écrivait. Mais il en alla comme de n'importe quelle langue : on finit par penser

directement dans la nouvelle. Je parle couramment français et je me rappelle mon étonnement lorsque j'étais arrivé à m'exprimer en français sans plus avoir besoin de traduire ma pensée avant de dire quelque chose. Il me fallut à peu près deux semaines pour atteindre ce niveau à Keller.

Je garde le souvenir des dernières questions que je posai à Pink oralement. C'était à propos d'un problème qui me tracassait.

« Pink, est-ce que je suis le bienvenu, ici ? »

— Il y a trois jours que tu es là. As-tu l'impression que tu es rejeté ?

— Non, ce n'est pas cela. Je crois que j'ai seulement besoin d'être mis au courant de votre politique envers les gens de l'extérieur. Pendant combien de temps serai-je bienvenu ? »

Elle fronça les sourcils. Visiblement, c'était une question inédite.

« Eh bien, pratiquement, jusqu'à ce qu'une majorité d'entre nous estime souhaitable que tu t'en ailles. Mais cela ne s'est jamais produit. Personne n'est encore resté plus de quelques jours et nous n'avons pas élaboré de ligne de conduite pour le cas, par exemple, où quelqu'un qui voit et entend désirerait se joindre à nous. Jusqu'à présent, cela n'est jamais arrivé mais je suppose que cette éventualité pourrait se présenter. À mon avis, ils n'accepteraient pas. Ils sont très indépendants et jaloux de leur liberté bien que tu ne l'aies peut-être pas remarqué. Je ne pense pas que tu puisses devenir un jour l'un d'eux. Mais tant que tu seras d'accord pour te considérer comme un hôte, tu pourras probablement le rester... vingt ans.

— Tu dis "ils". Tu ne t'inclus pas dans le groupe ? »

Elle eut pour la première fois l'air un peu embarrassée. Je regrette de n'avoir pas mieux su lire le langage corporel à cette époque. Mes mains m'auraient certainement appris des masses de choses sur ce qu'elle pensait.

« Bien sûr. Les enfants en font partie. Nous aimons le groupe. D'après ce que je sais de l'extérieur, je ne voudrais vraiment pas être ailleurs.

— Ce n'est pas moi qui te le reprocherais ! » Certaines choses demeuraient informulées mais j'étais encore trop ignorant pour

poser les questions qu'il aurait fallu. « Mais le fait, pour vous, de voir alors qu'aucun de vos parents n'en est capable ne constitue-t-il jamais un problème ? Ils... ne vous en veulent pas ? »

Cette fois, elle se mit à rire.

« Oh non ! Absolument pas. Ils sont beaucoup trop indépendants. Tu as bien vu qu'ils n'ont pas besoin de nous pour faire ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes. Nous faisons partie de la famille, nous faisons exactement les mêmes choses qu'eux. Et puis, cela n'a aucune importance. Voir, je veux dire. Entendre non plus. Regarde autour de toi. De quels avantages particuliers est-ce que je bénéficie en dehors du fait que je peux voir où je vais ? »

Force me fut de reconnaître qu'elle n'avait effectivement pas de privilèges spéciaux. Pourtant, je devinais qu'il y avait quelque chose qu'elle ne me disait pas.

« Je sais ce qui te tourmente, reprit-elle. En ce qui concerne ta présence chez nous. »

Elle me ramenait à ma question initiale : je m'étais égaré.

« Quoi donc ?

— Tu ne te sens pas intégré à la vie de tous les jours. Tu ne participes pas aux tâches quotidiennes. Tu es quelqu'un de très consciencieux et tu veux faire ta part du travail, c'est visible. »

Comme d'habitude, elle avait lu en moi sans se tromper et je le reconnaissais.

« Or, cela ne te sera possible que lorsque tu pourras parler avec tout le monde. Aussi, revenons-en à notre leçon. Tes doigts sont encore bien empotés. »

J'avais fort à faire. Je dus apprendre en premier lieu à mettre la pédale douce. Ils travaillaient lentement et méthodiquement, commettaient peu d'erreurs et il leur était égal qu'une tâche prît la journée, du moment qu'elle était bien faite. Lorsque j'étais seul pour balayer, cueillir des pommes ou arracher les mauvaises herbes dans les jardins, je pouvais aller vite mais lorsqu'une besogne exigeait un travail d'équipe, j'étais obligé d'adopter un rythme entièrement différent. La vue nous permet d'exécuter de nombreux éléments de notre tâche en nous contentant d'y jeter quelques brefs coups d'œil mais un aveugle

s'attache à chacun de ces détails à tour de rôle. Il doit tout vérifier par le toucher. Cependant, devant un établi, ils étaient beaucoup plus vifs que moi. J'avais alors l'impression de travailler non pas avec mes doigts mais avec mes orteils.

Je me gardais bien de leur suggérer que j'étais capable de faire telle ou telle chose plus vite qu'eux du fait que je voyais et entendais. Ils m'auraient à juste raison répondu de me mêler de mes propres affaires. Accepter l'aide d'un voyant, c'était le premier pas vers la dépendance. Et, après tout, ils seraient toujours là avec les mêmes tâches à faire quand je serais parti.

Et cela me ramenait derechef à réfléchir à la question des enfants. Je commençai à avoir la conviction qu'un dépit secret, peut-être inconscient, les opposait au groupe des parents. Ils s'aimaient beaucoup, c'était l'évidence même, mais comment les enfants auraient-ils pu admettre sans rancœur que les adultes snobent leurs talents ? Tel était, du moins, mon raisonnement.

Je m'adaptai vite au train-train journalier. Je n'étais ni mieux ni plus mal loti que les autres, ce qui me convenait tout à fait. Bien qu'il fût exclu que je pusse devenir un jour membre à part entière de la communauté, même si je l'avais désiré, rien ne venait me donner l'impression que je n'en faisais pas partie intégrante. C'était l'attitude qu'ils adoptaient envers leurs hôtes : ils les traitaient comme ils se traitaient eux-mêmes.

La vie avait une plénitude inconnue dans les villes. Cette paix pastorale n'était pas le monopole de Keller, certes, mais elle était offerte aux résidents sans parcimonie. On ne sent pas le contact de la terre sous ses pieds nus dans les parcs des grandes cités.

L'existence quotidienne était diligente et satisfaisante. Il fallait donner à manger aux poules et aux cochons, s'occuper des abeilles et des moutons, pêcher les poissons, traire les vaches. Tout le monde – hommes, femmes et enfants – mettait la main à la pâte. Ils s'accordaient sans effort apparent. Chacun semblait savoir ce qu'il fallait faire quand il fallait le faire. Une machine bien huilée, aurait-on pu dire. Mais je n'ai jamais aimé cette métaphore, surtout lorsqu'il s'agit de personnes. Je pensais plutôt à un organisme. Tout groupe social en est un mais celui-là marchait. La plupart des autres communautés que

j'avais fréquentées avaient de flagrantes lacunes. On laissait courir parce que les gens étaient en pleine défonce, parce qu'ils ne voulaient pas qu'on les dérange ou parce qu'ils ne voyaient tout bonnement pas la nécessité de faire ceci ou cela. Ce genre d'ignorance a pour aboutissement le typhus, l'érosion du sol, on meurt de froid et on voit rappliquer les assistants sociaux qui vous enlèvent vos enfants. J'en parle en connaissance de cause.

Rien de tel à Keller. Ils avaient une idée juste du monde tel qu'il est, ils ne se berçaient pas des illusions rose bonbon dont se leurrent les utopistes. Le travail qu'il fallait faire, ils le faisaient.

Je n'en finirais pas de dresser le catalogue de toutes les vis et de tous les écrous (voilà encore l'image de la machine) qui faisaient marcher le système. Le circuit fermé des viviers était déjà assez compliqué à lui tout seul pour m'intimider. Un jour, j'avais tué une araignée dans une des serres et j'avais découvert après qu'elle y avait été volontairement placée afin de détruire une espèce déterminée de parasites végétaux. Même chose pour les grenouilles. Il y avait dans l'eau des insectes qui dévoraient d'autres insectes. J'en arrivai au point d'hésiter à écraser un éphémère sans avoir d'abord reçu le feu vert.

Peu à peu, on me racontait une partie de l'histoire de la communauté. Ils avaient commis des erreurs, en nombre d'ailleurs singulièrement réduit. Dans le domaine de la défense, entre autres. Au départ, ils n'avaient pas pris de dispositions en matière de protection car ils ne se doutaient pas de la violence aveugle qui sévit jusque dans les coins perdus. Les armes à feu étaient la dissuasion logique et la meilleure, mais ils ne pouvaient pas s'en servir.

Une nuit, une voiture pleine d'ivrognes arriva. Des gens qui avaient entendu parler de la communauté en ville. Ils restèrent deux jours, coupèrent les lignes téléphoniques et violèrent de nombreuses femmes.

Après le départ des envahisseurs, on fit le tour de toutes les solutions possibles et ce fut la solution organique qui rencontra le consensus. Les résidents acquirent cinq bergers allemands. Pas de ces malheureuses bêtes psychotiques que l'on propose sous le nom de « chiens d'attaque », mais des chiens

spécialement dressés dans un chenil recommandé par la police d'Albuquerque. À la fois chiens d'aveugles et chiens policiers, ils étaient parfaitement inoffensifs sauf si un étranger avait une attitude ouvertement agressive. Alors, ils étaient entraînés, non à le désarmer mais à lui sauter à la gorge.

Cette solution donna de bons résultats comme presque toutes celles qu'ils choisissaient. Le second raid se solda par deux morts et trois blessés graves, tous du côté des assaillants. Précaution supplémentaire dans l'éventualité d'une attaque concertée, ils firent appel à un ancien *marine* qui leur enseigna les principes fondamentaux du combat rapproché où tous les coups sont permis.

On servait trois repas succulents par jour. Et l'on avait aussi des loisirs. Le travail ne vous accaparait pas totalement. On avait le temps d'aller s'asseoir dans l'herbe à l'ombre d'un arbre avec un ami, en général au moment du coucher du soleil, juste avant le grand souper. On avait le temps d'interrompre son travail quelques minutes pour partager l'extase de quelqu'un qui avait fait une rare trouvaille. Je me rappelle qu'une fois une femme – que j'appellerai la Grande-aux-yeux-verts – me prit par la main pour me conduire jusqu'à l'endroit où des champignons poussaient au frais sous la grange. Nous rampâmes jusqu'à nous enfouir la figure dans les cryptogames, nous en cueillîmes quelques-uns et nous les respirâmes. Elle m'apprit comment faire. Quelques semaines auparavant, j'aurais dit que nous les abîmions mais, après tout, leur beauté était seulement visuelle et je commençais déjà à ne plus faire grand cas du sens de la vue, si éloigné de ce qui est l'essence des objets. Elle me montra que même après que nous les eûmes apparemment détruits, ils étaient beaux lorsqu'on les touchait et les humait. Puis elle partit en direction de la cuisine, la récolte dans son tablier. Ce soir-là, les champignons furent encore plus savoureux.

Et cet homme – je l'appellerai Boule de Billard – qui m'apporta une planche qu'une femme et lui avaient rabotée à la menuiserie. J'en palpai la surface lisse, je la respirai et convins avec lui qu'elle était superbe.

Et, après le souper, il y avait la Communion.

Au cours de la troisième semaine de mon séjour, j'eus une indication sur mon statut au sein du groupe. Ce fut le premier vrai test me permettant de déterminer si j'avais de l'importance pour eux. Une importance particulière, entendons-nous. Je voulais les considérer comme mes amis et j'étais, j'imagine, un peu agacé à l'idée que le premier venu qui s'amènerait serait traité de la même manière que moi. C'était puéril, injuste, même, et ce fut seulement plus tard que je pris conscience du ressentiment que j'éprouvais.

Je portais un seau d'eau dans un champ où l'on avait planté un jeune arbre. Il y avait bien un tuyau d'arrosage mais il était en service à l'autre bout du village. L'arbrisseau était hors de portée du tourniquet automatique et la sécheresse le faisait dépérir. J'avais pour tâche de lui apporter à boire jusqu'à ce que l'on trouve une autre solution.

Il faisait chaud. Il était aux environs de midi. Je remplis mon seau au robinet installé près de la forge, puis le posai derrière moi et me mis la tête sous l'eau. J'avais une chemise de coton que j'avais déboutonnée et c'était bon, cette eau qui ruisselait de mes cheveux et la mouillait. Je restai près d'une minute à me rafraîchir ainsi.

J'entendis soudain comme un choc derrière moi et me cognai la tête au robinet en me levant trop précipitamment. Je me retournai. Une femme était étendue de tout son long dans la poussière, se tenant le genou et le cœur me manqua quand je compris qu'elle avait trébuché sur le seau que j'avais étourdiment laissé au milieu de la chaussée express. Imaginez un peu : vous marchez tranquillement, persuadé qu'il n'y a pas d'obstacle sur votre chemin, et, d'un seul coup, vous vous retrouvez les quatre fers en l'air. Le système n'était valable que si l'on avait confiance en lui – une confiance totale. Chacun devait se sentir en permanence responsable. C'était dans cet esprit que l'on m'avait accepté : j'avais trahi la confiance qu'ils avaient placée en moi. J'en avais la nausée.

Du sang coulait de la méchante coupure que la femme avait au genou. Assise par terre, elle tâta la plaie et se mit à hurler. C'était inquiétant, douloureux. De ses yeux jaillirent des larmes

et elle commença à marteler le sol de ses poings, accompagnant chaque coup d'un gémissement plaintif. Elle était en colère et avait toutes les raisons de l'être.

Elle trouva le seau au moment où je m'approchai d'elle avec hésitation, empoigna ma main et remonta mon bras jusqu'à ma figure qu'elle explora sans cesser de pleurer. Enfin, elle s'essuya le nez, se leva et se dirigea vers l'un des bâtiments. Elle boitait légèrement.

Je me laissai choir par terre avec accablement. Je ne savais pas quoi faire.

Un homme vint me chercher, celui que j'appelais Colosse parce qu'il était plus grand que tous les autres. Je découvris plus tard que ce n'était absolument pas un policier : c'était simplement le premier que la blessée avait rencontré. Il me prit la main, me palpa la figure et l'émotion qu'il y lut lui fit venir les larmes aux yeux. Il me demanda de l'accompagner à l'intérieur.

Une table ronde impromptue avait été convoquée d'urgence. Disons un jury constitué de toutes les personnes que l'on avait eues sous la main, y compris quelques enfants. Une dizaine ou une douzaine de gens. Tout le monde avait l'air triste. La femme blessée par ma faute était là, et trois ou quatre résidents s'efforçaient de la reconforter. Je la nommerai à partir de maintenant Cicatrice à cause de la balafre qui couturait son genou.

Tous me répétaient – en tactile, il va sans dire – qu'ils étaient désolés pour moi. Ils me caressaient, me dorlotaient, pour essayer de me remonter le moral.

Pink arriva en courant. On l'avait appelée pour qu'elle serve d'interprète en cas de besoin. Il s'agissait d'une délibération officielle et il était par conséquent nécessaire que je comprenne ce qui allait se passer. Elle rejoignit d'abord Cicatrice et pleura un peu avec elle, puis, venant à moi, elle m'étreignit farouchement en me disant de ses mains loquaces qu'elle était navrée de ce qui était arrivé. J'étais déjà en train de faire métaphoriquement mes valises. Je ne voyais pas d'autre issue que mon exclusion en bonne et due forme.

Nous nous assîmes par terre en formant un cercle si serré que nous nous touchions et l'audience s'ouvrit.

Les débats se poursuivaient en langage tactile, Pink se bornant à lancer un mot de temps en temps. Je ne savais presque jamais qui disait quoi mais c'était bien ainsi : le groupe s'exprimait comme un seul homme. Toutes les déclarations qui me parvenaient étaient le résultat d'un consensus préalable.

« Tu es accusé d'avoir enfreint les règles, me fit savoir le groupe, et d'avoir causé un dommage à (celle que j'ai baptisée Cicatrice). Est-ce que tu le contestes ? Y a-t-il d'autres faits que nous devrions connaître ?

— Non, leur répondis-je. C'est ma faute. J'ai agi avec négligence.

— Nous comprenons et nous sommes sensibles à ton remords, évident pour nous tous. Mais la négligence est un délit. Le comprends-tu ? Telle est l'infraction pour laquelle tu (— —). »

C'était une série de signaux en abrégé.

« Comment ? demandai-je à Pink.

— Euh... Tu comparais devant nous ? Tu passes en jugement ? »

Elle haussa les épaules. Aucune de ces deux interprétations ne la satisfaisait.

« Oui, je saisis.

— Les faits n'étant pas contestés, il s'ensuit que tu es coupable. ("Responsable", me souffla Pink.) Retire-toi quelques instants pendant que nous prenons une décision. »

Je me levai et restai debout devant le mur. Je ne voulais pas les regarder tandis que, mains accolées, ils échangeaient leurs arguments. J'avais la gorge nouée au point de ne pas pouvoir avaler. Finalement, on me pria de reprendre ma place dans le cercle.

« La sanction dont ce délit est passible est fixée par la coutume. Si tel n'était pas le cas, nous préfererions qu'il nous soit possible de rendre un autre verdict. Tu as maintenant le choix : ou tu acceptes le châtement prévu et tu seras lavé de ta faute ; ou tu récusés notre compétence et tu quittes notre communauté. Que décides-tu ? »

Je demandai à Pink de me répéter ce discours car il était important que je comprenne ce qui m'était proposé. Quand je

fus sûr d'avoir bien traduit, j'acceptai la punition sans hésiter. Je leur étais reconnaissant de m'avoir laissé une option.

« Très bien. Tu as donc choisi le traitement que nous aurions fait subir à celui d'entre nous qui aurait commis la même faute. Viens. »

Ils se rapprochèrent plus étroitement sans me dire ce qui allait se passer. De toutes les directions, on me poussait doucement en avant.

Cicatrice était assise en tailleur à peu près au milieu du groupe. Elle s'était remise à pleurer et je crois que je pleurais aussi. J'ai du mal à me rappeler. Je me retrouvai allongé à plat ventre sur ses genoux. Et elle me donna la fessée.

Pas un seul instant cela ne me parut invraisemblable ou étrange. C'était la suite logique de la situation. Les autres me maintenaient tout en me caressant, et leurs encouragements s'inscrivaient sur mes paumes, mes jambes, mon cou, mes joues. Nous étions tous en larmes. C'était un événement pénible que le groupe devait assumer collectivement. D'autres vinrent nous rejoindre. Je comprenais que tous me punissent bien que cette fessée me fût administrée par la seule victime, Cicatrice. Je ne lui avais pas uniquement porté tort en lui écorchant le genou : je l'avais mise dans l'obligation de me fouetter. Ce n'était pas la douleur physique qui l'avait fait pleurer si fort mais la douleur de savoir qu'elle devrait me faire mal.

Pink devait m'apprendre ensuite que Cicatrice avait été la plus ardente à demander que la possibilité de rester me fût accordée. Certains avaient été partisans de m'expulser sur-le-champ mais Cicatrice m'avait fait l'honneur de considérer que j'étais assez méritant pour que nous passions l'un et l'autre par cette épreuve. Si vous ne comprenez pas cela, c'est que vous ne comprenez pas le sens communautaire qui animait ces gens.

Cela dura longtemps. C'était très douloureux mais sans rien de cruel. L'humiliation n'était pas le plus important. Bien sûr, elle entraînait en ligne de compte mais c'était avant tout une leçon pratique que l'on me donnait de la façon la plus directe qui fût. Ils étaient tous passés par là pendant les premiers mois mais personne ne s'était vu infliger ce châtement récemment. C'est pédagogique, croyez-moi !

Je réfléchis longuement à cette péripétie par la suite. J'essayais d'imaginer ce qu'ils auraient pu faire d'autre. Fouetter un adulte, c'est quelque chose d'inouï et pourtant, ce ne fut que bien longtemps après que cette idée me vint à l'esprit. Sur le moment, cela m'avait semblé si naturel que je ne pouvais même pas me rendre compte de ce que la situation avait d'inhabituel.

Ils agissaient un peu de la même manière avec les enfants mais la punition était plus brève et moins rigoureuse. La responsabilité des jeunes n'était pas totalement engagée et les grandes personnes étaient toutes disposées à ne pas dramatiser pour une bosse ou un genou inopinément écorché en cours d'apprentissage.

Mais quand l'enfant atteignait ce qu'elles estimaient être l'âge adulte – c'est-à-dire lorsque la majorité des adultes pensait qu'il en était devenu un ou lorsqu'il assumait de lui-même ce privilège –, la fessée était alors quelque chose de vraiment sérieux.

Il y avait une sanction plus dure, réservée aux fautes avec récidive ou aux actes de malveillance. On n'avait pas besoin d'y recourir souvent : c'était l'isolement. Personne ne vous touchait pendant une période déterminée. Lorsque j'entendis parler de cette punition, elle m'apparut très sévère. Il était inutile qu'on me fasse un dessin.

Je ne sais comment l'expliquer mais cette fessée me fut administrée avec tant d'amour que je n'avais pas le sentiment d'avoir été victime de sévices. *Cela me fait aussi mal qu'à toi. J'agis ainsi pour ton bien. Je t'aime, c'est pourquoi je te bats.* Ils me faisaient comprendre ces vieux clichés par l'action directe.

Quand ce fut fini, tout le monde fondit en larmes à l'unisson. Mais la tristesse céda bientôt le pas à la joie. Je serrai Cicatrice dans mes bras et chacun dit à l'autre combien il regrettait ce qui était arrivé. Nous nous parlâmes – nous fîmes l'amour, si l'on préfère –, je lui embrassai le genou et l'aidai à le panser.

Nous passâmes le reste de la journée ensemble pour nous remettre.

À mesure que je m'exprimai plus couramment en langage tactile, « les écailles me tombaient des yeux ». Je découvrais tous les jours au discours une signification nouvelle qui m'avait échappé jusque-là. Comme quand on pèle un oignon : chaque fois que l'on détache une peau, on en trouve une autre en dessous. À tous les coups, je croyais avoir atteint le cœur mais c'était pour m'apercevoir qu'il y avait encore une peau que je n'avais pas vue.

J'avais cru que le langage tactile était la pierre angulaire de la communication. Pas du tout ! Ce n'était qu'un balbutiement de bébé et je demeurai longtemps un bébé même pas capable de dire areu-areu correctement. On imagine ma surprise quand, ayant dépassé ce cap, je constatai qu'il existait une syntaxe, des conjonctions, des parties du discours, des noms, des verbes, des temps, des règles d'accord et un subjonctif. Je ne faisais que patauger dans une flaque laissée sur la plage par la marée descendante.

Par langage tactile, j'entends l'alphabet gestuel international que n'importe qui peut assimiler en quelques heures ou en quelques jours. Mais quand on parle oralement à quelqu'un, est-ce que l'on épelle chaque mot ? En lisant ces lignes, est-ce que vous lisez chacune des lettres qui les composent ? Non, vous appréhendez les mots en bloc, vous entendez des groupes de sons, vous voyez des groupes de lettres qui sont un gestalt signifiant.

La linguistique passionnait les résidents de Keller. Ils connaissaient tous plusieurs langues – parlées – qu'ils lisaient et épelaient à la paume couramment.

Ils savaient depuis leur enfance que le langage des mains était un moyen de parler aux *autres* quand on est sourd et aveugle mais, pour parler entre eux, c'était un système par trop malcommode. Comme le morse : c'est un code pratique lorsqu'il s'agit simplement de transmettre l'information selon un mode linéaire mais qui n'est qu'accessoire. Pour se parler entre eux, ils utilisaient un langage beaucoup plus proche de notre type de communication verbale ou écrite. Et, oserais-je dire, plus efficace.

La découverte se fit progressivement. Je m'aperçus tout d'abord que, bien que je fusse capable d'épeler rapidement à la main, dire quelque chose me prenait bien plus de temps qu'à eux. Cela ne s'expliquait pas par une différence au niveau de la dextérité. En conséquence de quoi, je demandai à Pink de m'enseigner leur sténographie et me lançai dans cette étude à corps perdu. Cette fois, elle ne fut pas mon unique professeur : tout le monde s'y mit.

C'était dur. Il ne leur fallait pas plus de deux mouvements de la main pour dire n'importe quel mot dans n'importe quelle langue. C'était manifestement un travail qui me prendrait non pas quelques jours mais plusieurs années. Une fois que l'on connaît l'alphabet, on possède tous les outils nécessaires pour épeler n'importe quel mot existant. C'est le grand avantage que l'on a avec une langue écrite et une langue parlée reposant sur le même ensemble de symboles. L'abréviatif des résidents était sans commune mesure avec ce système. Il n'avait pas la simplicité linéaire du langage des mains, il n'y avait pas une codification pour l'anglais ou pour les autres langues, son vocabulaire, ses formes de construction étaient uniques en leur genre. C'était un langage que les Kellers avaient inventé de A jusqu'à Z pour répondre à leurs besoins spécifiques. Chaque mot était à apprendre et à mémoriser hors de toute référence au langage manuel.

Des mois durant, lors des Communions d'après le souper, je balbutiais des phrases comme « moi aimer Cicatrice beaucoup beaucoup bien » tandis que les vagues de la conversation me léchaient, m'enveloppaient, tourbillonnaient autour de moi en ne faisant que m'effleurer. Mais je m'obstinais et les enfants faisaient preuve d'une patience infinie. Petit à petit, je faisais des progrès. Que le lecteur comprenne bien que toutes les conversations que je rapporterai à partir de maintenant étaient soit en manuel soit en abréviatif et avaient pour limites mon degré de facilité d'expression du moment. Depuis le jour de ma fessée, je ne parlais plus à personne et personne ne me parlait plus vocalement.

Je prenais ce jour-là une leçon de corporel avec Pink. Oui, nous faisions l'amour. Il m'avait fallu plusieurs semaines pour m'apercevoir qu'elle avait une sexualité, que ces caresses que je m'entêtais à qualifier d'innocentes – selon la définition de l'innocence qui était alors la mienne – l'étaient et, en même temps, ne l'étaient pas. Il lui paraissait on ne peut plus naturel que parler à mon pénis avec ses mains débouchât sur une autre sorte de conversation. Bien qu'elle fût encore à mi-chemin de la puberté, tout le monde la considérait en adulte et je l'acceptais comme telle. C'était mon conditionnement culturel qui m'avait bouché les yeux.

Nous parlions donc beaucoup. Je comprenais mieux les mots et la musique du corps avec elle qu'avec qui que ce fût d'autre. Avec ses hanches et ses mains, elle chantait une chanson dépourvue de complexes, elle était déculpabilisée, et chaque note qu'elle faisait vibrer était une découverte pour sa novice fraîcheur d'esprit.

« Tu ne m'as guère parlé de toi, me disait-elle. Que faisais-tu à l'extérieur ? »

Je ne voudrais pas que l'on s'imagine que ce dialogue était ainsi découpé en phrases. Nous parlions en corporel avec notre sueur, en nous reniflant réciproquement. Le message passait par nos mains, nos pieds, nos bouches.

Je ne pus aller au-delà du signe du pronom de la première personne du singulier.

Comment lui parler de ma vie à Chicago ? Fallait-il évoquer mon ambition de jeunesse, devenir écrivain, et lui dire que cela n'avait pas marché ? Et pourquoi cela n'avait-il pas marché ? Faute de talent ou faute de motivation ? Je pouvais lui parler de mon métier qui, si l'on va au fond des choses, se ramenait à un absurde travail de paperasserie qui ne servait à rien ni à personne sinon au produit national brut. Je pouvais lui parler des soubresauts économiques qui m'avaient conduit à Keller alors que rien d'autre n'était capable de m'empêcher de dériver au fil de la vie. Ou de la solitude de l'homme de quarante-sept ans qui n'avait jamais trouvé qui que ce fût qui valût d'être aimé, qui n'avait jamais été aimé en retour. De l'existence d'une personne éternellement déplacée au sein d'une société en béton

armé. Les aventures d'une nuit, les beuveries, métro-boulot-dodo, la Chicago Transit Authority, les salles de cinéma obscures, les matches à la télé, les somnifères, la tour John Hancock avec ses fenêtres qui ne s'ouvrent pas pour que les gens ne respirent pas le smog et ne sautent pas du balcon. Moi, quoi !

« Je vois, fit-elle.

— Je traîne ma bosse. »

Brusquement, je me rendis compte que c'était la stricte vérité.

Elle répéta : « Je vois. » C'était un signe différent pour la même chose. Tout était dans le contexte. Elle avait écouté et compris les deux parties de moi-même, elle savait que l'une était ce que j'avais été, l'autre ce que j'espérais être.

C'était la première fois depuis bien des années que je songeais à mon existence. Allongée sur moi, elle frôlait doucement mon visage de ses mains pour capter le jeu rapide de mes émotions. Et elle se mit à rire en me mordillant l'oreille quand je lui avouai que, pour autant que je me le rappelais, c'était la première fois que j'étais heureux. Je ne me contentais pas de dire que je l'étais : j'étais vraiment heureux. On ne peut pas mentir quand on parle en corporel. Pas plus que les glandes sudoripares ne peuvent mentir à un polygraphe.

Je remarquai que la pièce était étrangement vide et, l'interrogeant avec ma gaucherie habituelle, j'appris que seuls les enfants étaient là.

« Où sont les autres ?

— Ils sont tous dehors en train de *** », me répondit Pink.

Exactement comme ça : trois coups secs sur ma poitrine, doigts écartés. Compte tenu de la disposition de ses doigts correspondant à l'infinitif du verbe, cela voulait dire qu'ils étaient tous dehors en train de ***er. Ai-je besoin de préciser que je n'étais pas très avancé ?

Mais son corpo, quand elle m'avait dit cela, m'avait indiqué quelque chose. Jamais je ne l'avais mieux déchiffrée. Elle était troublée et triste. Son corps disait à peu près ceci : « Pourquoi est-ce que je ne peux pas être avec eux ? Pourquoi est-ce que je

ne peux pas (respirer-goûter-toucher-entendre-voir) *sentir* avec eux ? »

C'était exactement ce qu'elle disait. Une fois de plus, je n'avais pas assez confiance en mes facultés de compréhension pour accepter cette interprétation. J'en étais encore à essayer de faire passer mes expériences vécues par le prisme déformant de mes idées préconçues. Je voulais à toute force que Pink et les autres enfants soient hostiles à leurs parents d'une manière ou d'une autre parce que j'étais convaincu qu'ils devaient obligatoirement l'être. Ils devaient forcément se sentir supérieurs d'une façon quelconque et ils devaient forcément se sentir brimés.

Après une brève exploration du domaine, je trouvai les adultes rassemblés dans le pré nord. Tous les parents et pas un seul enfant. Ils se tenaient debout, formant un groupe sans configuration précise apparente. Ce n'était pas un cercle mais c'était presque circulaire. Un seul principe d'organisation, peut-être : tous les participants étaient à peu près à la même distance les uns par rapport aux autres.

Les bergers allemands et le shetland étaient là, eux aussi, accroupis dans l'herbe fraîche, en face d'eux, les oreilles dressées. Mais ils ne bougeaient pas.

Je commençai à avancer vers le groupe mais m'arrêtai en prenant conscience de la concentration dans laquelle les gens étaient plongés. Ils se touchaient mais leurs mains étaient immobiles. Le silence pétrifié de ces êtres d'habitude toujours en mouvement était assourdissant.

Je restai au moins une heure à les observer, assis avec les chiens dont je grattais le crâne. Ils ne me donnaient pas de coups de museau et de langue comme le font leurs congénères qui aiment qu'on les caresse ainsi : toute leur attention était fixée sur le groupe.

Je me rendis compte peu à peu que celui-ci se déplaçait. Très lentement, juste un par ici, un autre là, et cette dérive prenait de longues minutes. Il s'élargissait mais de telle façon que la distance entre chacun des individus qui le composaient demeurait constante. Comme l'univers en expansion dont les

galaxies s'éloignent les unes des autres. Maintenant, leurs bras étaient écartés et ils ne se touchaient plus que par le bout des doigts. L'architecture d'un réseau cristallin...

Finalement, ils cessèrent d'être en contact. Leurs doigts se tendaient en vain pour couvrir l'hiatus. Et le demi-cercle continuait de s'élargir équilatéralement. Un chien commença à gémir et je sentis mes cheveux se dresser sur ma nuque. Il fait froid, me dis-je.

Je fermai les yeux, pris d'une subite somnolence.

Je sursautai et les rouvris. Puis me forçai à les refermer. Des grillons grésillaient dans l'herbe.

Il y avait quelque chose dans les ténèbres derrière mes globes oculaires. J'avais l'impression que si je tournais les yeux je verrais aisément ce que c'était, mais cela m'échappait. C'était comme l'effet de la vision périphérique quand on lit un titre courant. S'il y avait effectivement quelque chose, impossible de discerner ce que c'était et encore moins de le décrire. Les chiens gémissaient plus fort. Cela me travailla un moment mais il n'y avait rien à faire pour cerner le phénomène. La meilleure comparaison que je pouvais imaginer était la sensation que le soleil donnerait à un aveugle par une journée nuageuse.

Je rouvris à nouveau les yeux.

Pink était à côté de moi. Ses paupières étaient hermétiquement closes et elle se bouchait les oreilles de ses mains. Sa bouche ouverte remuait silencieusement. Plusieurs des enfants les plus âgés étaient derrière elle. Tous avaient la même attitude.

La texture de la nuit changea. Les participants étaient maintenant à une trentaine de centimètres les uns des autres. Soudain, le cercle se défit. Ils restèrent quelques instants à se balancer sur eux-mêmes puis ils éclatèrent de ce rire fantasmagorique et sans entraves qui est le propre des sourds. Ils s'écroulèrent dans l'herbe et s'y roulèrent interminablement en se tenant le ventre et en poussant des hurlements d'hilarité.

Pink riait également. Et, ce qui n'était pas une mince surprise, moi aussi. Je riais à en avoir mal aux joues, mal aux côtes. Comme cela m'était arrivé parfois quand j'avais fumé de l'herbe.

Et c'était le ***age.

Je m'aperçois que je n'ai donné jusqu'ici qu'une image superficielle de ce qu'était Keller. Il y a des choses dont je dois parler de peur de susciter des idées fausses.

Les vêtements, par exemple. Presque tous les résidents portaient la plupart du temps quelque chose sur le dos. Pink était la seule qui semblait être constitutionnellement opposée aux vêtements. Je ne l'ai jamais vue autrement que nue.

Le pantalon était inconnu. Les vêtements étaient lâches – des tuniques, des jupes, des robes, des écharpes, etc. Beaucoup d'hommes arboraient ce que l'on appellerait des toilettes féminines. Tout bonnement par ce qu'elles étaient plus confortables.

Ces vêtements étaient généralement en lambeaux. C'était de préférence du velours, de la soie, des étoffes agréables à porter. La parure du Keller type était une robe de soie japonaise décorée de dragons brodés à la main, pleine d'accrocs, effrangée, maculée de taches de thé et de sauce tomate, avec laquelle il pataugeait dans le poulailler, un baquet de bouillie pour la volaille accroché au bras. Il la lavait à la fin de la journée sans se soucier que les couleurs déteignent.

Je crois que je n'ai pas parlé non plus de l'homosexualité. On peut considérer que cette omission vient du fait que, dès le début, ç'avait été avec deux femmes que mes relations à Keller avaient été les plus intimes : Pink et Cicatrice. Je n'ai pas mentionné ce détail pour la simple raison que je ne sais pas comment présenter la chose. Je parlais aux hommes comme aux femmes, sur le même pied. J'avais singulièrement peu de difficulté à entretenir des rapports affectueux avec les hommes.

J'étais dans l'incapacité de penser aux Kellers comme à des êtres bisexuels bien que, cliniquement parlant, ils le fussent. Cela allait beaucoup plus loin. Ils ne pouvaient même pas admettre un concept aussi délétère que le tabou contre l'homosexualité. C'était l'une des premières choses qu'ils apprenaient. Si l'on opère une distinction entre l'homosexualité et l'hétérosexualité, on s'interdit la communication – la communication totale – avec une moitié de l'humanité. Ils

étaient pansexuels. Il ne leur était pas possible de séparer le sexe de leurs autres conduites. Il n'existait même pas en abrégatif un terme susceptible de se traduire en anglais par « sexe ». Ils avaient une infinie variété de mots pour rendre la notion de masculinité et de féminité, ils avaient des mots dénotant tous les degrés et toutes les variétés de l'expérience physique, inexprimables en anglais, mais tous incluaient aussi d'autres facettes de la perception de l'univers, aucun n'enfermait ce que nous appelons « sexe » dans sa petite case bien délimitée.

Il y a une autre question à laquelle je n'ai pas répondu. Et il faut que j'y réponde parce que je me la suis posée moi-même lors de mon arrivée. C'est une question qui touche à la nécessité première de la communauté. Devait-elle réellement être telle qu'elle était ? N'aurait-il pas été préférable que les Kellers s'adaptent à notre mode d'existence ?

Tout n'était pas d'une paix idyllique. J'ai déjà fait allusion aux incursions et aux viols. De tels événements risquaient de se reproduire, surtout si les bandes de voyous qui écumaient les alentours des villes se mettaient sérieusement en tête de faire des descentes.

Une équipe de motards en vadrouille pouvait les anéantir en une nuit.

Sans compter les tracasseries administratives incessantes dont la communauté était l'objet. Une fois par an, les assistants sociaux se présentaient pour essayer de récupérer les enfants. Les Kellers étaient accusés de tous les péchés de la création, c'étaient aussi bien des bourreaux d'enfants que des auteurs de délinquance. Jusqu'à présent, ces tentatives n'avaient pas abouti mais qui savait si, un jour...

Et puis, enfin, il existe des accessoires sophistiqués permettant à des gens aveugles et sourds de voir et d'entendre un peu. Cela aurait pu les aider.

J'ai connu à Berkeley une femme atteinte de surdi-cécité. Eh bien, je vote pour Keller !

Quant à ces appareils...

Il y a une machine à voir dans la bibliothèque de Keller. C'est une caméra de télévision jumelée à un ordinateur qui fait vibrer

une série de picots métalliques. Cela permet de sentir au toucher toutes les images mobiles sur lesquelles la caméra est braquée. L'appareil, compact et léger, est conçu de façon qu'on puisse le porter, les picots au contact du dos. Il coûte environ trente-cinq mille dollars.

Je l'ai trouvé dans un coin de la bibliothèque. Quand j'ai passé les doigts dessus, ils ont laissé une trace brillante dans l'épaisse couche de poussière qui le recouvrait.

D'autres personnes venaient et repartaient. Je restais.

Les visiteurs étaient moins nombreux à Keller que dans les diverses communautés où j'étais passé. En raison de son isolement.

Un homme arriva un jour à midi, il examina les lieux et s'en retourna sans avoir ouvert la bouche.

Un soir, ce furent deux jeunes fugueuses de seize ans, des Californiennes, qui se pointèrent. Elles se déshabillèrent pour le dîner et furent scandalisées quand elles s'aperçurent que je voyais. Pink les effara. Les pauvres gosses avaient du pain sur la planche pour atteindre son niveau de sophistication. Mais peut-être que Pink ne se serait pas sentie à son aise en Californie. Elles disparurent le lendemain en se demandant si, oui ou non, il s'était agi d'une orgie. Tous ces attouchements sans que l'on entre dans le vif du sujet, c'était vraiment pas croyable !

Un couple charmant qui habitait Santa Fe servait d'agent de liaison entre Keller et l'avocat chargé de défendre les intérêts de la communauté. Le ménage avait un petit garçon de neuf ans qui bavardait sans fin en tactile avec les autres gamins. Ils venaient une semaine sur deux et restaient quelques jours à se dorer au soleil. Ils participaient toutes les nuits à la Communion. Ils parlaient dans un abrégatif hésitant et ils avaient la courtoisie de ne pas s'adresser à moi en verbal.

Des Indiens venaient également nous voir par intermittence. Leur comportement était d'un chauvinisme presque agressif. Ils ne quittaient jamais leur jean et leurs bottes. Mais ils éprouvaient un respect visible pour les résidents, même s'ils les trouvaient bizarres. Ils étaient en affaires avec la communauté. C'étaient en effet les Navajos qui chargeaient sur des camions

les produits que l'on déposait tous les jours devant le portail extérieur et qui les vendaient en échange d'une commission. Ils palabraient en traçant des symboles verbaux dans la main de leurs interlocuteurs. Ils étaient d'une scrupuleuse honnêteté dans leurs transactions, m'affirma Pink.

Et, une fois par semaine, tous les parents se réunissaient dans le pré et ils ***aient.

Je faisais des progrès constants en abrégatif et en corpo. Il y avait cinq mois que j'avais pris la route et l'hiver approchait. Je ne m'étais pas encore interrogé sur mes désirs, je ne me demandais pas vraiment ce que je voulais faire le reste de ma vie. Je crois que l'habitude que j'avais de me laisser dériver au gré du courant était trop profondément ancrée en moi. J'étais incapable par nature de décider si je devais partir ou faire face au problème qui se posait, si je souhaitais m'éterniser.

Et puis, il y eut un déclic.

Je crus longtemps que la situation économique à l'extérieur n'y avait pas été étrangère. À Keller, on savait ce qui se passait au-dehors. Les résidents étaient conscients que l'isolement et l'ignorance volontaire des problèmes que l'on pouvait évacuer sans difficulté étaient dangereux. Ils s'étaient abonnés à l'édition en braille du *New York Times* et la plupart la lisait. Ils avaient une télévision que l'on allumait à peu près une fois par mois. Les enfants la regardaient et ils traduisaient ce qu'ils voyaient à leurs parents.

Je savais donc que la non-dépression était entrée peu à peu dans une spirale inflationniste plus normale. Des emplois se créaient, l'argent recommençait à circuler. Quand, peu après, je me retrouvai à l'extérieur, je crus que c'était la raison de ma décision.

Mais la vraie raison de mon départ était plus complexe. Toujours l'histoire de l'oignon de l'abrégatif que l'on pèle pour découvrir une nouvelle peau sous celle que l'on a enlevée.

J'avais appris le tactile sans peine en quelques leçons. Puis je m'étais mis à l'abrégatif et au corporel et je m'étais rendu compte que ce serait beaucoup plus dur. Au bout de cinq mois d'immersion permanente, ce qui est le seul moyen d'apprendre

une langue, j'avais atteint, pour ce qui était de l'abréviatif, un niveau équivalent à celui d'un enfant de cinq ou six ans et je savais que, le temps aidant, je maîtriserais complètement ce langage. Mais le corpo, c'était une autre paire de manches. Là, les progrès sont plus malaisés à mesurer. C'était un langage variable et hautement interpersonnel qui se modifiait suivant l'interlocuteur, le moment, l'humeur. Mais j'apprenais.

Et je découvris le Touché. Je ne peux le définir mieux avec un terme simple. Celui que les Kellers donnaient à ce langage du quatrième niveau changeait d'un jour à l'autre ainsi que je vais tâcher de l'expliquer.

Ce fut en essayant de rencontrer Janet Reilly que je découvris le Touché. Je connaissais maintenant l'histoire de la communauté et Janet Reilly occupait une place de choix dans tous les récits qui m'étaient faits. Je connaissais tout le monde à Keller mais, elle, je ne la trouvais nulle part. Je connaissais les gens sous des noms tels que Cicatrice, Celle-à-qui-il-manque-une-dent-de-devant ou l'Homme-aux-cheveux-raides. C'étaient les noms en abrégé que je leur avais donnés moi-même et les Kellers les reprenaient à leur compte sans poser de questions. Ils avaient aboli leurs noms antérieurs, ceux de l'extérieur. Pour eux, ils ne voulaient rien dire, ils ne signifiaient rien, ils ne décrivaient rien.

Au début, j'attribuais à ma maîtrise imparfaite de l'abréviatif le fait que j'étais incapable de poser clairement la bonne question à propos de Janet Reilly. Puis je compris que leur mutisme était volontaire. J'en saisis la raison. J'approuvai et cessai d'y penser. Le nom de Janet Reilly correspondait à la personne qu'elle avait été autrefois à l'extérieur, et l'une des conditions qu'elle avait mises dès le départ à la mise en route de l'entreprise avait été qu'elle ne serait pas une notabilité à l'intérieur. Elle s'était fondue dans la masse et elle avait disparu. Elle ne voulait pas qu'on la trouve. Très bien.

Mais en menant mon enquête, il m'apparut qu'aucun des membres de la communauté n'avait un nom spécifique. Pink, par exemple, n'en possédait pas moins de cent cinquante : chaque résident lui en donnait un et c'était un nom contextuel exprimant l'histoire des relations de la jeune fille avec cette

personne en particulier. Les noms simples de mon cru, inspirés d'une description physique, étaient admis au même titre que ceux que les enfants donnaient aux gens. Ne sachant pas encore aller en deçà des peaux extérieures de l'oignon, ils employaient des noms parlants qui disaient tout d'eux-mêmes, de leur vie et de leurs relations aux autres.

Pour compliquer encore les choses, les noms n'étaient pas les mêmes d'un jour à l'autre. Ce fut là le premier aperçu que j'eus du Touché et je fus effrayé. Première conséquence de cet état de fait : il n'y avait pas moins de treize mille noms en usage et ils changeaient tout le temps, ce qui m'interdisait de les mémoriser. À supposer que Pink me parle de Caillou, elle le désignerait par le nom qu'elle lui appliquait en Touché, et en le modifiant parce que c'était à moi qu'elle s'adressait et non à Court-sur-pattes, disons.

Je vis s'ouvrir alors les profondeurs abyssales de ce à quoi je n'avais pas accès et je fus pris de vertige.

C'était le Touché qu'ils parlaient entre eux, langage qui était un inimaginable mélange des trois autres modes que j'avais appris et qui avait pour caractéristique essentielle d'être perpétuellement mouvant. Quand ils me parlaient en abrégatif, qui était la véritable base du Touché, je devinais les frémissements de la quatrième langue affleurant la surface.

C'était un langage qui inventait des langages. Chaque individu utilisait son idiome personnel parce que chacun s'exprimait avec un instrument différent : son propre corps et son vécu antérieur. Tout le modifiait. Il ne demeurait pas fixe.

Lorsqu'ils s'assemblaient pour la Communion, les Kellers forgeaient un corpus complet de réactions en Touché en l'espace d'une nuit : des réponses idiomatiques, personnelles, totalement nues dans leur franchise. Et ce n'était qu'une brique qui servirait à édifier le langage de la nuit suivante.

Je n'étais pas très sûr de désirer atteindre à pareille nudité. J'avais fait un peu d'introspection ces derniers temps et ce que j'avais découvert en moi ne m'avait pas enchanté. Se rendre compte que tous autant qu'ils étaient en savaient plus long sur mon compte que je n'en savais moi-même, parce mon corps disait honnêtement ce que mon esprit effrayé n'avait pas voulu

révéler, m'accablait. J'étais nu sous les projecteurs de Carnegie Hall et tous les vieux cauchemars où je me voyais me promener sans pantalon revenaient me hanter. Qu'ils m'aimassent avec toutes mes verrues, brusquement, ce n'était pas suffisant. J'avais envie de me tapir au fond d'un cabinet noir avec mon ego ulcéreux et de le laisser suppurer.

J'aurais pu surmonter cette terreur. Pink, à coup sûr, essayait de m'aider. Elle me disait que cette souffrance ne durerait qu'un temps, que je m'habituerai bientôt à vivre avec mes émotions les plus obscures écrites sur mon front en lettres de feu. Elle me disait aussi que le Touché n'était pas aussi difficile qu'il paraissait à première vue. Une fois que j'aurais maîtrisé l'abréviatif et le corporel, il en sourdrait tout naturellement comme la sève qui monte à l'intérieur de l'arbre. C'était inévitable, cela m'arriverait sans beaucoup d'effort.

Je la croyais presque. Mais elle se trahit. Non, non, non. Ce n'est pas ça, mais ses hantises intérieures concernant le ***age me firent comprendre que si j'arrivais jusque-là, ce serait seulement pour me cogner la tête contre le barreau suivant de l'échelle.

J'ai maintenant une définition un peu meilleure. Pas facile à traduire en anglais. Cette tentative aboutira simplement à mettre en évidence l'idée nébuleuse que je me faisais du Touché.

« C'est toucher sans toucher. »

Le corps de Pink s'efforçait furieusement de me communiquer la notion imparfaite qu'elle en avait elle-même, handicapé par mon analphabétisme. Il récusait la vérité de sa définition en abréviatif et admettait en même temps qu'elle ne savait pas elle-même ce que c'était.

« C'est le don grâce auquel on peut faire mûrir le silence et la nuit éternels et les transmuier en quelque chose d'autre. »

Et, à nouveau, son corps la démentait. Dans son exaspération, elle martelait le plancher de ses poings.

« C'est inhérent au fait d'être tout le temps dans le silence et la nuit, de toucher les autres. Tout ce que je sais avec certitude, c'est que la vue et l'ouïe l'empêchent ou l'occultent. Quand je fais tout le noir et tout le silence qu'il m'est possible de faire,

j'en perçois les contours mais l'orientation visuelle de l'esprit est toujours là. C'est une porte qui m'est fermée. Elle l'est pour tous les enfants. »

Le mot « toucher » tel qu'elle l'employait était un amalgame en Touché qui prenait racine dans les souvenirs qu'elle avait de moi et des expériences passées que je lui avais rapportées. Il impliquait et évoquait l'odeur et le soyeux des champignons froissés dans la terre meuble sous la grange que nous avons cueillis avec Grande-aux-yeux-verts. Il était, aussi, chargé de références aux conversations corporelles que nous avons tandis que je m'enfonçais dans sa sombre moiteur et qu'elle me faisait part de ce qu'elle éprouvait en me recevant en elle. Tout cela avec un seul mot.

Je ruminai longuement là-dessus. À quoi bon supporter la nudité du Touché si c'était seulement pour accéder à ce niveau de cécité frustrée qui était le lot de Pink ?

Qu'est-ce qui me poussait à fuir le seul endroit où j'aie connu le bonheur depuis que j'étais né ?

D'abord une prise de conscience, bien tardivement venue, qui peut se résumer par « Mais qu'est-ce que je fais ici ? », question à laquelle aurait dû répondre cette autre question : « Mais qu'est-ce que je ferais si je partais ? »

J'étais, depuis sept ans, le seul visiteur à être resté plus de quelques jours à Keller. Je méditais sombrement le fait. Je n'étais pas assez fort et je n'avais pas assez confiance dans l'opinion que j'avais de moi-même pour l'attribuer à autre chose qu'à l'existence d'une paille, non chez eux, mais en moi. J'étais de toute évidence trop prompt à la satisfaction béate pour discerner les lacunes qu'ils avaient vues, eux.

De lacunes, il ne pouvait y en avoir ni chez les Kellers ni dans leur système. Non, je les aimais et les respectais trop pour penser autrement. Ils étaient indiscutablement allés plus loin que personne ne l'avait jamais fait en ce monde imparfait dans la construction d'un mode de vie sainement équilibré et rationnel, sans guerres et avec un minimum de politique. Ces deux vieux dinosaures sont, en définitive, les seuls moyens que les humains ont trouvés à ce jour pour être des animaux sociaux. Oui, la guerre est, à mes yeux, une recette pour vivre

avec l'autre en imposant votre volonté à l'adversaire de façon si claire et si nette qu'il n'ait d'autre solution que de se soumettre, mourir ou vous réduire la cervelle en bouillie. Et si c'est là une manière de résoudre quelque problème que ce soit, je préfère ne pas avoir de solution. La politique ne vaut guère mieux. Son seul mérite est qu'elle réussit parfois à substituer la conversation aux coups de poing.

Keller, c'était un organisme. Une nouvelle manière de concevoir les relations humaines, et qui semblait donner satisfaction. Je ne la préconise pas comme une panacée propre à régler les conflits mondiaux. Il est possible que cette solution ne soit valable que pour un groupe possédant un intérêt commun aussi impératif et rare que la surdité et la cécité. Je n'en vois pas d'autres dont les besoins soient aussi interdépendants.

Les cellules de l'organisme coopéraient admirablement. Il était vigoureux, florissant et avait à ma connaissance tous les attributs qui définissent la vie, hormis la faculté de reproduction. Pour autant qu'il eût un point faible, c'était là sa fatale lacune.

La force de l'organisme était la communication. Il n'y a pas à sortir de là. Sans les mécanismes de communication élaborés et impossibles à détourner qu'avait secrétés Keller, la mesquinerie, la jalousie, la possessivité et des dizaines d'autres défauts humains « innés » auraient fait capoter l'expérience.

La Communion du soir était le fondement de l'organisme. Là, après le dîner et jusqu'à ce qu'il soit l'heure de dormir, chacun s'exprimait dans un langage incapable de mentir. Si un problème couvait, il était posé et presque automatiquement résolu. Jalousie ? Ressentiment ? Un petit bobo purulent que cultivait quelqu'un ? C'était impossible à cacher en Communion, on entourait l'intéressé et l'amour avait tôt fait de chasser le mal. Cela fonctionnait comme les globules blancs qui s'agglutinent autour d'une cellule malade, non pour la détruire mais pour la guérir. Il n'y avait, semblait-il, pas de problèmes qui ne pussent se régler si l'on s'y prenait assez précocement et, grâce au Touché, vos voisins le voyaient avant que vous ne vous en soyez rendu compte vous-même, et ils s'employaient déjà à

rectifier l'erreur, à soigner la plaie, à vous revigorer pour que vous puissiez en rire. On riait beaucoup en Communion.

Je me dis quelque temps que j'étais possessif à l'égard de Pink. Je sais que cela avait été un peu le cas au début. Elle était mon amie privilégiée, c'était elle qui m'avait aidé à m'ouvrir dans les premiers temps, pendant plusieurs jours elle avait été la seule avec qui je pouvais parler. C'étaient ses mains qui m'avaient enseigné le tactile. Je sais que j'ai ressenti la morsure de l'esprit de territorialité la première fois où un autre homme lui avait fait l'amour alors qu'elle était sur mes genoux. Mais s'il y avait un signal que les Kellers avaient le don de déchiffrer, c'était bien celui-là. Ce fut comme si une sonnette d'alarme secouait Pink, l'homme en question, tous ceux et toutes celles qui m'entouraient. Ils me calmèrent, me dorlotèrent, me dirent dans toutes les langues qu'il n'y avait aucun mal à ça, que je n'avais pas à avoir honte.

Puis cet homme se mit en devoir de m'aimer, moi. Pas Pink, lui. Un anthropologue aurait eu là matière à écrire une thèse entière. Avez-vous vu des documentaires sur les mœurs sociales des babouins ? Les chiens font pareil, eux aussi. Et beaucoup de mammifères mâles. Dans les conflits de dominance, le mâle le plus faible désamorce l'agression en faisant acte de soumission, il bat en retraite et capitule. Jamais je ne m'étais senti aussi désamorcé que lorsque cet homme renonça à l'objet de notre querelle – à savoir Pink – et tourna son attention sur moi. Que pouvais-je faire ? Eh bien, j'éclatai de rire, lui aussi et, bientôt, l'hilarité était générale. *Exit* l'esprit de territorialité.

C'était essentiellement par cette méthode que se réglaient la plupart des conflits liés à la « nature humaine », à Keller. Un peu comme un art martial à l'orientale : on rompt, on accompagne le coup de sorte que son élan déséquilibre et fasse chuter l'agresseur. Finalement, il se rend compte que l'assaut initial était dérisoire, qu'il était idiot d'y mettre tant de violence offensive alors qu'il n'y avait pas de résistance en face de lui. Très vite, il n'est plus Tarzan, roi de la jungle, mais Chariot. Et il éclate de rire.

Donc, ce n'était ni Pink, ni son corps merveilleux, ni la reconnaissance du fait qu'elle ne serait jamais entièrement ma

chose enfermée dans ma caverne que je défendrais en brandissant un fémur à demi rongé. Si j'avais persisté dans cet état d'esprit, j'aurais eu à peu près autant d'attrait pour elle qu'une sangsue d'Amazonie, ce qui constituait un argument massue pour confondre les behavioristes et dépasser cette attitude.

Ainsi, j'en revenais aux visiteurs qui avaient fait un petit tour et étaient repartis. Qu'avaient-ils vu que je n'avais pas vu ?

Eh bien, quelque chose de parfaitement ostensible. Je ne faisais pas partie de l'organisme, si accueillant qu'il fût. Et je n'avais aucun espoir d'en faire un jour partie. Pink me l'avait dit dès la première semaine de mon arrivée. Elle était dans une situation identique à un moindre degré. Elle était incapable de ***, bien que cela ne fût pas pour elle une raison d'abandonner Keller. Elle me l'avait expliqué bien des fois en abrégé et confirmé en corporel. Si je parlais, ce serait sans elle.

Quand j'essayais de m'imaginer à l'extérieur, je me sentais affreusement malheureux. Et puis, qu'est-ce que je cherchais ? Mon but dans la vie était-il de m'intégrer réellement à une communauté d'aveugles-sourds ? J'étais alors si déprimé que cela me paraissait un avilissement malgré toutes les preuves du contraire. J'aurais dû être dans le monde réel parmi des gens réels, pas au milieu de ces tarés, de ces monstres.

Je chassai très vite cette pensée. Je ne divaguais pas entièrement : je ne faisais que frôler la démence. Ces êtres étaient les meilleurs amis que j'eusse jamais eus, les seuls, peut-être. Que j'en arrive à dérailler au point de penser cela d'eux, même l'espace d'une seconde, me tourmentait plus que n'importe quoi d'autre. Possible que ce soit cela qui m'ait finalement décidé. L'avenir m'apparaissait sous le jour d'une désillusion qui ne ferait que grandir et d'espérances qui ne s'accompliraient jamais. À moins d'accepter de me crever les yeux et les tympans, je serais un éternel exclu. Ce serait moi l'aveugle et le sourd. Je serais un phénomène. Je ne voulais pas être un phénomène.

Ils savaient que j'avais décidé de partir alors que je ne le savais pas encore moi-même. Mes derniers jours à Keller furent

un long au revoir. Tous les mots qui me parvenaient étaient implicitement chargés d'un tendre adieu. Je n'étais pas vraiment triste, et eux non plus. C'était magnifique. Comme tout ce qu'ils faisaient. Leur au revoir contenait le juste mélange de regret, de la-vie-doit-continuer et de j'espère-avoir-l'occasion-de-te-toucher-à-nouveau qu'il fallait.

Le Touché rôdait à la périphérie de ma conscience. Ce n'était pas déplaisant, Pink avait raison. J'aurais pu le maîtriser en un an ou deux.

Mais ma décision était irrévocable. J'avais réintégré le sillon de l'existence que j'avais suivi si longtemps. Mais pourquoi, l'ayant prise, avais-je peur de la réexaminer ? Peut-être parce que cela m'avait tant coûté que je ne voulais pas repasser par les mêmes affres.

Je partis discrètement, un soir, en direction de l'autoroute et de la Californie. Ils étaient dans le pré. Toujours le cercle. Jamais il n'y avait eu une telle distance entre leurs doigts tendus. Les enfants et les chiens se tenaient à l'écart, comme les mendiants de la table du festin. Il était difficile de dire qui, des premiers ou des seconds, avait l'air le plus avide et le plus intrigué.

Cette expérience m'avait marqué. Je ne pouvais plus vivre comme j'avais vécu avant. Pendant un temps, je crus même que je ne pourrais pas vivre du tout. Mais je survécus. J'avais trop l'habitude de vivre pour sauter définitivement le pas en mettant fin à mes jours. J'attendrais. L'existence m'avait apporté une chose agréable. Peut-être m'en apporterait-elle d'autres.

Je devins écrivain. Je constatai que ma faculté de communication s'était améliorée. À moins que ce ne fût un don nouveau. Toujours est-il que ce que je faisais se tenait et que ça se vendait. J'écrivais ce que j'avais envie d'écrire et je ne redoutais plus d'avoir faim. Je prenais les choses comme elles se présentaient.

Je traversai la non-dépression de 97 en faisant le dos rond. Le chiffre des chômeurs atteignit vingt pour cent. Comme d'habitude les autorités traitèrent la crise comme une péripétie passagère et, finalement, la reprise s'amorça. Le taux du

chômage se stabilisa à un niveau un peu supérieur à ce qu'il avait été la fois précédente – et celle d'avant. Il y avait un million de désoccupés de plus qui n'avaient rien de mieux à faire qu'à traîner dans les rues à chercher la bagarre et à démolir les voitures. Crises cardiaques, assassinats, coups de feu, incendies volontaires, bombes et émeutes : la capacité d'imagination du théâtre de la rue était sans limite. On ne s'y ennuyait jamais.

Je ne fis pas fortune mais je vivais assez confortablement. C'est une maladie sociale qui a pour symptôme notre aptitude à ne pas voir que le corps de la société est couvert de pustules purulentes et que des asticots radioactifs lui grignotent la cervelle. J'habitais un bel appartement dans le comté de Marin, loin de la vue des tourelles hérissées de mitrailleuses.

J'avais une voiture, à une époque où cela commençait à devenir un luxe.

J'étais parvenu à la conclusion que ma vie n'était pas destinée à être tout à fait ce que j'aurais souhaité qu'elle fût mais je me consolais en me disant que tout le monde accepte certains compromis et que si l'on place trop haut ses espérances, on est condamné à la désillusion. Je me rendais compte que j'étais loin d'avoir fixé la barre trop haut mais je ne voyais pas comment y remédier. Je suivais ma route avec ce qui me paraissait être pour moi le mélange de cynisme et d'optimisme à peu près le mieux dosé. En tout cas, cela permettait au moteur de continuer à tourner.

Je me rendis même au Japon comme j'en avais eu autrefois l'intention.

Je ne trouvai personne pour partager ma vie. Pour ça, il n'y avait que Pink, Pink et toute sa famille, mais nous étions séparés par un gouffre que je n'osais pas franchir. Je n'osais même pas penser trop souvent à elle. Ça aurait été trop dangereux pour mon équilibre. Je me faisais une raison et je me disais que j'étais comme ça. Un solitaire.

Les années allaient leur petit bonhomme de chemin comme un tracteur à chenille à Dachau. Et ce fut l'avant-dernier jour du millénaire.

San Francisco s'en donnait à cœur joie pour fêter l'an 2000. Que la ville se désagrège lentement, que la civilisation se désintègre et sombre dans l'hystérie, qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? Faisons la java !

Je me rendis sur la digue de la Porte d'Or le dernier jour de 1999. Le soleil se couchait sur le Pacifique, sur le Japon qui était plus ou moins redevenu semblable à lui-même à ceci près qu'il était quadrillé par les néo-samouraïs. Derrière moi, les premières fusées d'un feu d'artifice célébrant l'holocauste maquillé en festivités rivalisaient avec la lueur des bâtiments incendiés : les laissés-pour-compte socio-économiques participaient aux réjouissances à leur manière. La cité tremblait sous le poids de la misère, impatiente de glisser le long de la ligne de fracture de quelque faille subcorticale de San Andreas. Des bombes atomiques en orbite scintillaient dans ma tête. Elles étaient quelque part, là-haut, prêtes à semer leurs champignons lorsque nous aurions épuisé toutes les autres possibilités.

Je pensai soudain à Pink.

Et me retrouvai en train de foncer à toute gomme à travers le désert du Nevada, en sueur, les mains soudées au volant. Je pleurais tout haut – mais sans bruit. Comme j'avais appris à le faire à Keller.

Est-ce que tu peux retourner ?

Je cahotais sur les nids de poule de la mauvaise piste en tôle ondulée. La voiture se disloquait. Elle n'était pas faite pour ce genre de randonnée. À l'est, le ciel commençait à pâlir. C'était l'aube du nouveau millénaire. J'écrasai davantage l'accélérateur et l'auto se cabra brutalement. Je m'en moquais. N'importe comment, je ne roulerais plus sur cette route. Jamais. D'une manière ou d'une autre, je resterais là-bas.

J'arrivai devant le mur d'enceinte et sanglotai de soulagement. Les cent cinquante derniers kilomètres avaient été un cauchemar où je me demandais si tout n'avait été qu'un rêve. Je le touchai, ce mur. Il était froid et bien réel. Cela me calma. Une neige légère, grise dans la jeune aurore, recouvrait le paysage.

Je les aperçus de loin. Ils étaient tous là-bas, dans le pré même où je les avais vus pour la dernière fois. Non, je me trompais. Il n'y avait que les enfants. Pourquoi m'avaient-ils semblé si nombreux ?

Pink était là. Je la reconnus immédiatement bien que je ne l'eusse jamais vue emmitouflée dans des vêtements d'hiver. Elle était plus grande, plus étoffée. Elle devait avoir dix-neuf ans. Un petit enfant jouait dans la neige à ses pieds et elle tenait un bébé dans ses bras. Je m'approchai d'elle et parlai à sa main.

Elle se retourna, une expression radieuse peinte sur ses traits. Il y avait dans son regard une fixité que je ne lui avais jamais connue. Ses mains voltigeaient sur moi, mais ses yeux ne bougeaient pas.

« Je te touche, je te souhaite la bienvenue, disaient ses mains. Je regrette que tu ne sois pas arrivé quelques minutes plus tôt. Pourquoi es-tu parti, chéri ? Pourquoi es-tu resté si longtemps au loin ? »

Ses yeux étaient des pierres incrustées dans son visage. Elle était aveugle. Elle était sourde.

Tous les enfants l'étaient. Non, celui de Pink, assis devant moi, me regardait en souriant.

« Où sont les autres ? lui demandai-je quand j'eus recouvré mon souffle. Cicatrice ? Caillou ? Yeux-verts ? Et que s'est-il passé ? Que t'est-il arrivé ? »

J'étais au bord de l'infarctus, de la dépression nerveuse ou de je ne sais quoi. Ma réalité menaçait de s'évanouir.

« Ils sont partis. »

Le mot m'échappa mais le contexte évoquait la *Marie-Céleste*, l'affaire de Roanoke. Elle employait ce mot, *partir*, de manière complexe. C'était comme quelque chose qu'elle m'avait dit jadis : inaccessible, une source de frustration semblable à celle qui m'avait fait fuir Keller. Mais, à présent, ce mot avait une résonance qu'elle ne possédait pas encore, peut-être, mais qui n'était pas hors de son atteinte. Il n'était pas chargé de tristesse.

« Ils sont partis ? »

— Oui. Je ne sais pas où. Ils sont heureux. Ils ont ***. Ça a été merveilleux. Nous n'avons pu le toucher que partiellement. »

Je sentais mon cœur battre au rythme du dernier train quittant la gare. Mes pieds tambourinaient sur les traverses tandis que le convoi s'enfonçait dans le brouillard. Je n'avais encore jamais entendu parler d'un conte de fées où l'on peut revenir au royaume enchanté. On découvre au réveil qu'on a laissé passer sa chance. Qu'on l'a gâchée. *Imbécile !* Tu n'en avais qu'une. C'est la morale de l'histoire, n'est-ce pas ?

Les mains de Pink riaient en voltigeant sur ma figure.

« Prends cette part-de-moi-qui-parle-bouche-à-bouton-du-sein, me dit-elle en me tendant le nouveau-né – une fillette. Je vais te faire un présent. »

Elle leva les bras et ses doigts froids touchèrent légèrement mes oreilles. Le sifflement du vent se tut et il ne revint pas quand elle abaissa ses mains. Elle toucha mes yeux. Toute lumière disparut et je cessai de voir.

Nous vivons dans les délices bienheureuses du silence et de la nuit.

FIN